

LES
CARACTERES
DE THEOPHRASTE
TRADUITS DU GREC.
AVEC
LES CARACTERES
OU
LES MOEURS
DE CE SIECLE.

Par Mr DE LA BRUYERE de l'Academie Françoise.

ET LA CLEF EN MARGE, & par Ordre Alphabetique.

TOME II.

Nouvelle Edition augmentée.

A BRUXELLE,
Chez FRANÇOIS FOPPENS.

M. DCC. X.

TABLE
ES MATIERES
PRINCIPALES,

Contenuës au Tome Second.

in de la Table du second Tome.

LES



LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.



LA prévention du peuple en faveur des Grands est si aveugle, & l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix & leurs maniéres si génerales; que s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

* Si vous êtes né vicieux, * ô *Theagene*, je vous plains: si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont intérêt que vous le soyez, qui ont juré entr'eux de vous corrompre, &

qui se vantent déja de pouvoir y réüssir, souffrez que je vous méprise; mais si vous étes sage, tempérant, modeste, civil, généreux, réconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs & d'une naissance à donner des éxemples plûtôt qu'à les prendre d'autruy, & à faire les régles plûtôt qu'à les recevoir; convenez avec cette sorte de gens de suivre par complaisance leurs déréglemens, leurs vices, & leur folie, quand ils auront par la déférence qu'ils vous doivent, éxercé toutes les vertus que vous chérissez: ironie forte, mais utile, trés-propre à mettre vos sœurs en seureté, à renverser tous leurs projets, & à les jetter dans le parti de continüer d'être ce qu'ils sont, & de vous laisser tel que vous êtes.

* L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense par un endroit; je leur céde leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous & leurs flateurs; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit, & qui les passent quelquefois.

* Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soûtenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joye, de prévénir d'extrêmes besoins, ou d'y rémédier; leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

* On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange, ou une espéce de compensation de bien & de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne feroit guéres plus désirable que l'autre : celui qui est puissant, riche, & à qui il ne manque rien, peut former cette question : mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des differentes conditions, & qui y demeure, jusques à ce que la misere l'en ait ôté. Ainsi les Grands se plaisent dans l'excés, & les petits aiment la mode-

ration ; ceux-là ont le goût de dominer & de commander, & ceux-cy sentent du plaisir, & même de la vanité à les servir & à leur obéir: les Grands sont entourez, saluëz, respectez : les petits entourent, saluënt, se prosternent, & tous sont contens.

* Il coûte si peu aux Grands à ne donner que des paroles, & leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faîtes ; que ces modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

* Il est vieux & usé, dit un Grand, il s'est crévé à me suivre, qu'en faire ? Un autre plus jeune enleve ses esperances, & obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheux, que parce qu'il a trop merité.

* Je ne sçai, dites-vous avec un air froid & dedaigneux, *Philante* a du merite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidélité & de l'attachement pour son maître, & il en est mediocrement consideré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté : expliquez vous, est ce Philante ou le Grand qu'il sert, que vous condamnez ?

* Il est souvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

* Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques-autres la faveur des Grands?

* Les Grands sont si heureux, qu'ils n'essuyent pas même dans toute leur vie l'inconvenient de régreter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leurs genre, & dont il ont tiré le plus de plaisir & le plus d'utilité. La premiere chose que la flatterie sçait faire aprés la mort de ces hommes huniques, & qui ne se reparent point, & de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succédent sont trés-éxempt; elle assure que l'un avec toute la capacité & toutes les lumiéres de l'autre dont il prend la place n'en a point les défauts; & ce stile sert aux Princes à ce consoler du grand & de l'excellent par le médiocre.

* Les Grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les Grands qui n'ont que de la grandeur: les gens de bien plaignent les uns & les autres,

qui ont ou de la grandeur, ou de l'esprit, sans nulle vertu.

* Quand je vois d'une part auprés des Grands, à leur table, & quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes; empressés, intrigans, avanturiers, esprits dangereux & nuisibles; & que je considere d'autre part quelle peine ont les personnes de mérite à en aprocher, je ne suis pas toûjours disposé à croire que les méchans soient soufferts par interêt, ou que les gens de bien soient regardez comme inutiles; je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur & discernement sont deux choses différentes, & l'amour pour la vertu & pour les vertueux, une troisiéme chose.

* *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire suporter de quelques Grands, que d'être réduit à vivre familliérement avec ses égaux.

La régle de voir de plus grands que soi, doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

* L'E. * Qu'elle est l'incurable maladie

de *Theophile?* elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guerit point, il a voulu, il veut, & voudra gouverner les Grands; la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire & d'ascendant sur les esprits: est-ce en lui zéle du prochain? est-ce habitude? est-ce une excessive opinion de soi-même? il n'y a point de Palais où il ne s'insinuë; ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure ou au cabinet, on attend qu'il ait parlé, & long-tems & avec action, pour avoir audience, pour être vû. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux; il prévient, il s'offre, il se fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son tems ou son ambition, que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre; il en a d'un plus haut rang & d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, & dont il se charge plus volontiers: il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de médiation ou

vêque d'Autun.

*Le Roy d'Angleterre Jacques II.

de manége : * à peine un Grand est-il débarqué,qu'il l'empoigne & s'en-saisit; on entend plûtôt dire à Théophile qui le gouverne, qu'on n'a pû soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

* Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au dessus de nous,nous les fait haïr;mais un salut ou sourire nous les reconcilie.

* Il y a des hommes superbes que l'elevation de leurs rivaux humilie & aprivoise ; ils en viennent par cette disgrace jusqu'à rendre le salut : mais le tems qui adoucit toutes ces choses, les remet enfin dans leur naturel.

* Le mépris que les Grands ont pour le peuple, les rend indifférens sur les flatteries ou sur les loüanges qu'ils en reçoivent, & tempére leur vanité. De même les Princes loüez sans fin & sans rélâche des grands ou des Courtisans, en seroient plus vains s'ils estimoient davantage ceux qui les loüent

* Les Grands croyent être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droitu-

re d'esprit, d'habileté, la délicatesse, & s'emparent de ces riches talens, comme de choses dûës à leur naissance: c'est cependant en eux une erreur grossiére de se nourrir de si fausses préventions, ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, & peut-être d'une conduite plus délicate ne nous est pas toûjours venu de leur fond : ils ont de grands domaines, & une longue suite d'Ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

* Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement ? en croirai-je la prévention & la flatterie qui publient hardiment vôtre mérite ? elle me sont suspectes, je les récuse : me laisserai-je éblouïr par un air de capacité ou de hauteur qui vous met au dessus de tout ce qui se fait de ce qui se dit, & de ce qui s'écrie ; qui vous rend sec sur les loüanges, & empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation ? je conclus de là plus naturellement, que vous avez de la faveur, du crédit & de gran-

* Mr. de la Feüillade.

des richesses : quel moyen de vous définir, *Telephon*, on n'aproche de vous que comme du feu,& dans une certaine distance, & il faudroit vous déveloper, vous manier, vous conformer avec vos pareils, pour porter de vous un jugement sain & raisonnable : vôtre homme de confiance, qui est dans vôtre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez *Socrate* & *Aristide*, avec qui vous riez, & qui rit plus haut que vous, * *Dave* enfin m'est tres-connu; seroit-ce assez pour vous bien connoître ?

Prud-homme.

* Il y en a tels que s'ils pouvoient connoître leurs subalternes & se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

* S'il y a peu d'excellens Orateurs y a-t'il bien des gens qui puissent les entendre ? S'il n'ya pas assez de bons Ecrivains, où sont ceux qui sçavent lire ? De même on s'est toûjours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les Rois,& de les aider dans l'administration de leurs affaires; mais s'ils naissent enfin ces hommes habiles & intelligens, s'ils

ſent ſelon leurs vûës & leurs lu-
res,ſont ils aimez,ſont-ils eſtimez
ant qu'ils le meritent?ſont-ils loüés
ce qu'ils penſent & de ce qu'ils
t pour la partie ? Ils vivent, il ſuf-
on les cenſure s'ils enchoüent,
on les envie s'ils réuſſiſſent : blâ-
ns le peuple où il ſeroit ridicule de
uloir l'excuſer ; ſon chagrin & ſa
ouſie regardez des Grands ou des
iſſans comme inevitables, les ont
iduits inſenſiblement à le compter
ur rien, & à négliger ſes ſuffrages
ns toutes leurs entrepriſes, à s'en
re même une regle de politique.
Les petits ſe haïſſent les uns les
tres lorſqu'ils ſe nuiſent récipro-
ement. Les Grands ſont odieux aux
tits par le mal qu'ils leur font, &
r tout le bien qu'ils ne leur font
s : ils leur ſont reſponſables de leur
ſcurité, de leur pauvreté, & de leur
fortune ; ou du moins ils leur pas
iſſent tels.

* C'eſt déja trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu ; quel moien encore de s'appeller Pierre, Jean, Jacques, comme le Marchand ou le Laboureur : évi- *Pluſieurs grands Seigneurs qui portent les noms de Cezar, Hercules*

Achilles, Phœbus. tons d'avoir rien de commun avec la multitude, affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent; qu'elle s'aproprie les douze Apôtres, leurs disciples, les premiers Martyrs (telles gens, tels Patrons;) qu'elle voye avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que châcun celebre comme sa fête. Pour nous autres Grands, ayons recours aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de Cesar, & de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celui de Lucrece, c'étoit une illustre Romaine; sous ceux de Rénaud, de Roger, d'Olivier & de Tancrede, c'étoient des paladins, & le Roman n'a point de Héros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achilles, d'Hercules, tous demy-Dieux; sous ceux même de Phœbus & de Diane: & qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

* Pendant que les Grands négligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux interêts des Princes & aux affaires publiques, mais à leurs pro-

es affaires, qu'ils ignorent l'œconomie & la science d'un pere famille, & qu'ils se louënt eux-mêmes de cette ignorance; qu'ils se laissent apauvrir & maîtriser par des tendans; qu'il se contentent d'être gourmets ou *coteaux*, d'aller chez *Thais* ou chez *Phriné*, de parler de la meute & de la vieille meute, de dire combien il a de postes de Paris à Besançon, ou à Philisbourg: des Citoiens s'instruisent du dedans & du dehors d'un Royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins & politiques, sçavent le fort & le foible de tout un Etat, songent à se mieux placer, ce placent, s'élevent, deviennent puissans, soulagent le Prince d'une partie des soins publics; les Grands qui les dédaignoient les réverent, heureux s'ils deviennent leurs gendres.

* Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus oposées, je veux dire les Grands avec le peuple; ce dernier me paroît content du necessaire, & les autres sont inquiets & pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sçauroit faire aucun mal; Un Grand ne veut

aucun bien & eſt capable de grands maux: l'un ne ſe forme & ne s'exerce que dans les choſes qui ſont utiles ; l'autre y joint les pernicieuſes : là ſe montrent ingénuëment la groſſiereté & la franchiſe; icy ſe cache une ſéve maligne & corrompuë ſous l'écorce de la politeſſe, & le peuple n'a guéres d'eſprit, & les grands n'ont point d'ame, celui-là a bon fond & n'a point de dehors; ceux-cy n'ont que des dehors & qu'une ſimple ſuperficie. Faut-il opter, je ne balance pas, je veux être peuple.

* Quelque profonds que ſoient les Grands de la Cour, & quelque art qu'ils aient pour paroître ce qu'ils ne ſont pas, & pour ne point paroître ce qu'ils ſont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, & à jetter un ridicule ſouvent où il n'y en peut avoir, ces beaux talens ſe découvrent en eux du premier coup d'œil admirables ſans doute pour enveloper une dupe, & rendre ſot celui qui l'eſt déja ; mais encore plus propres à leur ôter tout le plaiſir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'eſprit,

qui sçauroit se tourner & se plier en mille maniéres agréables & réjoüissantes, si le dangereux caractere du Courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenuë : il lui oppose un caractére serieux dans lequel il se retranche ; & il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mauvaises manquent d'occasions de se joüer de lui.

* Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité, font que les Princes ont de la joye de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un ibécile, & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

* Un Grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enyvre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule différence que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le Seigneur & l'Estafier.

* Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Princes un peu de celui d'incommoder les autres : mais non, les Princes ressemblent aux hommes ; ils songent à eux-mêmes,

suivent leur goût, leurs passions, leur commodité cela est naturel.

* Il semble que la premiere régle des compagnies, des gens en place, ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires, toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

* Si un grand a quelque dégré de bonheur sur les autres hommes, je ne dévine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir; & si elle naît cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir; si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender qu'elle ne lui échape: mais comme c'est en une chose juste, il doit prévénir la sollicitation, & n'étre vû que pour être remercié; & si elle est facile, il ne doit pas même la luy faire valoir; s'il la luy réfuse, je les plains tous deux.

* Il y a des hommes nez inaccessibles, & ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin; de qui ils dépendent: ils ne sont jamais que sur un pied; mobiles comme le mer-

… ils piroüettent, ils gesticulent, … crient, ils s'agitent ; semblables à … figures de carton qui servent de … ntre à fête publique, ils jettent … & flamme, tonnent & foudroient, … n'en approche pas, jusqu'à ce … e venant à s'étindre ils tombent, … r leur chûte deviennent traitables, … ais inutiles.

* † Le Suisse, le Valet de cham… re, l'homme de livrée, s'ils n'ont … lus d'esprit que ne porte leur con… dition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais l'élévation & la fortune des gens qu'ils servent, & mettent tous ceux qui entrent par leur porte, & montent leur escalier, indifféremment au dessous d'eux & de leurs maîtres : tant il est vray qu'on est destiné à souffrir des Grands & de ce qui leur appartient.

† Le valet de Chambre, les Domestiques des le Tellier.

*Un homme en place doit aimer son Prince, sa femme, ses enfans & aprés eux les gens d'esprit; il les doit adopter, il doit s'en fournir & n'en jamais manquer; il ne sçauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions & de bienfaits, mais de trop de fa-

miliarité & de caresses les sécours & les services qu'il en tire, même sans le sçavoir : quels petits bruits ne dissipent-ils pas ? quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable & à la fiction ? ne sçavent-ils pas justifier les mauvais succés par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un dessein & la justesse des mésures par le bonheur des événemens, s'élever contre la malignité & l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises : détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, & les mettre dans leur jour ; semer en mille occasions des faits & des détails qu'ils soient avantageux, & tourner le ris & la moerie contre ceux qui oseroient en douter, ou avancer des faits contraires ? je sçay que les Grands ont pour maxime de laisser parler & de continüer d'agir ; mais je sçay aussi qui leur arrive en plusieurs rencontres, que laisser dire les empêche de faire.

* Sentir le mérite ; & quand il est une fois connu, le bien traiter,

grandes démarches à faire tout ite, & dont la plûpart des Grands fort incapables.

Tu es grand, tu es puissant, ce pas assez ; fais que je t'estime, que je sois triste d'être déchû de bonnes graces, ou de n'avoir pû acquérir.

Vous dites d'un Grand ou d'un nme en place, qu'il est prévénant, cieux ; qu'il aime à faire plaisir : ous le confirmez par un long dé- de ce qu'il a fait en une affaire il a sçû que vous preniez intérêt; vous entends, on va pour vous devant de la sollicitation, vous ez du crédit, vous êtes connu du nistre, vous êtes bien avec les issances ; désiriez-vous que je sçûs- autre chose ?

Quelqu'un vous dit, *je me plains m tel, il est fier depuis son éléva- n, il me dédaigne, il ne me con- ît plus. Je n'ay pas pour moy*, lui ré- ondez-vous, *sujet de m'en plainder, au ntraire, je m'en loüe fort, & il me sem- e même qu'il est assez civil.* Je crois en- ore vous entendre, vous voulez on sçache qu'un homme en place

a de l'attention pour vous, & qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le salut ou de leur soûrire.

Se loüer de quelqu'un, se loüer d'un Grand, phrase délicate dans son origine, & qui signifie sans doute se loüer soy-même, en disant d'un Grand tout le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On louë les Grands pour marquer qu'on les voit de prés, rarement par estime ou par gratitude; on ne connoît pas souvent ceux que l'on louë; la vanité ou la légéreté l'emportent quelquefois sur le ressentiment, on est mal content d'eux, & on les louë.

* S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un Grand; il s'en tire, & vous laisse payer doublement, pour lui & pour vous.

* Le Prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celuy qu'il veut récompenser y a mis du sien; & il n'a pas trop de

toute sa puissance pour le punir, s'il mésure sa vengeance au tort qu'il a reçû.

* La Noblesse expose sa vie pour le salut de l'Etat, & pour la gloire du Souverain. Le Magistrat décharge le Prince d'une partie du soin de juger les peuples : voilà de part & d'autre des fonctions bien sublimes & d'une merveilleuse utilité ; les hommes ne sont guéres capables de plus grandes choses ; & je ne sçay d'où la Robe & l'Epée ont puisé de quoy se mépriser réciproquement.

* S'il est vray qu'un Grand donne plus à la fortune lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les plaisir & l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables ; il faut avoüer aussi qu'il a tout autre dédommagement, qui est la gloire & la haute réputation : le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur & dans la foule ; il vivoit de même à la verité, mais il vivoit ; & c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses & serviles. Ceux au contraire que la

naiſſance démêle d'avec le peuple, & expoſe aux yeux des hommes, à leur cenſure, & à leurs éloges, ſont même capables de ſortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portoit pas à la vertu : & cette diſpoſition de cœur & d'eſprit qui paſſe des ayeuls par les peres dans leurs deſcendans, eſt cette bravoure ſi familiére aux perſonnes nobles, & peut être la nobleſſe même.

Jettez-moy dans les troupes comme un ſimple ſoldat, je ſuis Therſite: mettez-moy à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe, je ſuis ACHILLES.

* Les Princes ſans autre ſcience ny autre régle ont un goût de comparaiſon ; ils ſont nez & élevez au milieu & comme dans le centre des meilleures choſes., à quoy ils rapportent ce qu'ils liſent, ce qu'ils voyent, & ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE, & de LE BRUN, eſt condamné.

* Ne parler aux jeunes Princes que du ſoin de leur rang, eſt un excés de précaution, lorſque toute une

›ur met ſon devoir & une partie ſa politeſſe à les reſpecter,& qu'ils ıt bien moins ſujets à ignorer aus des égards dûs à leur naiſſance, ı'à confondre les perſonnes & les ıiter indifféremment & ſans diſtinion des conditions & des titres : ils ıt une fierté naturelle qu'ils retrouent dans les occaſions ; il ne leur ıut des leçons que pour la régler, ıue pour leur inſpirer la bonté, 'honnêteté & l'eſprit de diſcernement.

* C'eſt une pure hypocriſie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui eſt dû, & que tout le monde lui céde ; il ne lui coute rien d'être modeſte, de ſe mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une aſſemblée une derniére place, afin que tous l'y voyent, & s'empreſſent de l'en ôter. La modeſtie eſt d'une pratique plus amére aux hommes d'une condition ordinaire ; s'ils ſe jettent dans la foule, on les écraſe ; s'ils choiſiſſent un poſte incommode, il leur demeure.

* *Ariſtarque* ſe tranſporte dans la

place avec un Hérault & une Trompette, celui-ci commence, toute la multitude accourt & se rassemble; écoutez, peuple, dit le Hérault, soyez attentifs, silence, *Aristarque que vous voyez présent doit faire demain une bonne action*; je diray plus simplement & sans figure, quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux? que je ne sçache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

* Les meilleures actions s'altérent & s'affoiblissent par la premiére dont on les fait, & laissent même douter des intentions; celuy qui protége ou qui louë la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation; il n'use point de réponses graves & sententieuses, encore moins de traits picquans & satirique: ce n'est jamais une scene qu'il jouë pour le public, c'est un bon éxemple qu'il donne, & un devoir dont il s'acquitte; il ne fournit rien aux visites des femmes, ny au cabinet *, ny aux nou

*Ren-

uvellistes; il ne donne point à un homme agréable la matiere d'un conte: le bien qu'il vient de faire est un peu moins sçû à la vérité, mais il a fait ce bien, que voudroit-il davantage?

dez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la conversation.

* Les Grands ne doivent point aimer les premiers tems, ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille; il n'y a que le plus ou le moins dans le dégré de parenté.

* † *Theognis* est recherché dans son ajustement, & il sort paré comme une femme: il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déja ajusté ses yeux & son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déja gracieux & leur soûriant, & que nulle ne luy échappe. Marche-t'il dans les salles, il se trouve à droit où il y a un grand monde, & à gauche où il n'y a personne; il saluë ceux qui n'y sont pas: il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse

† L'Archevêque de Paris.

la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile, il va le trouver, lui fait sa priere, Theognis l'écoute favorablement, il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service; & comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge; le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être réfusé.

* C'est avoir une trés-mauvaise opinion des hommes, & néanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs & stériles embrassemens.

† Le Marquis de Dangeau

* † *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours; si l'on en croit sa gravité & l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie, il a des termes tout à la fois civils & hautains, une honnêteté impérieuse & qu'il emplo-

sans discernement ; il a une fausse grandeur qui l'abaisse & qui embarasse fort ceux qui sont ses amis, & qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vûë ; ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse pour ainsi dire, toutes ses piéces, s'en enveloppe pour se faire valoir : il dit, *Mon Ordre*, *mon Cordon bleu*, il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile en un mot veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il est d'aprés un Grand. Si quelquefois il soûrit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son tems si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait ; aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ny opulent, ny puissant, ny ami d'un Ministre, ny son allié, ny son domestique ; il est sévére & inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune : il vous apperçoit un jour dans une gallerie, & il vous fuit ; & le lendemain s'il

vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un Grand, il prend courage, il vient à vous, & il vous dit, *Vous ne faisiez pas hier semblant de me voir.* Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un Seigneur ou un premier Commis ; & tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe & vous les enléve : vous l'abordez une autrefois, & il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut, que c'est une scéne pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toûjours comme sur un théatre ; gens nourris dans le faux, & qui ne haïssent rien tant que d'être naturels, vrais personnages de comédie; des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles ; ils sont bas & timides devant les Princes & les Ministres, pleins de hauteur & de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu ; muets & embarrassez avec les sçavans, vifs, hardis & décisifs avec ceux qui ne sçavent rien ; ils parlent de guerre à un homme de robbe, & de politique à un Financier ; ils sçavent l'histoire avec les

femmes, ils ſont Poëtes avec un Docteur, & Géométres avec un Poëte; de maximes ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins, ils vivent à l'avanture, pouſſez & entraînez par le vent de la faveur, & par l'attrait des richeſſes; ils n'ont point d'opinion qui ſoit à eux, qui leur ſoit propre, ils en empruntent à méſure qu'ils en ont beſoin; & celui à qui ils ont recours, n'eſt guéres un homme ſage, ou habile, ou vertueux, c'eſt un homme à la mode.

* Nous avons pour les Grands & pour les gens en place une jalouſie ſtérile, ou une haine impuiſſante, qui ne nous vange point de leur ſplendeur & de leur élévation, & qui ne fait qu'ajoûter à nôtre propre miſére le poids inſuportable du bonheur d'autruy: que faire contre une maladie de l'ame ſi invétérée & ſi contagieuſe? Contentons-nous de peu, & de moins encore s'il eſt poſſible; ſçachons perdre dans l'occaſion, la recette infaillible, & je conſens à l'éprouver: j'évite par là d'approuver un Suiſſe ou de fléchir un Commis, d'être repouſſé à une porte par la

foule innombrable de cliens ou de Courtiſans dont la maiſon d'un Miniſtre ſe dégorge pluſieurs fois le jour; de languir dans ſa ſalle d'audience; de luy demander en tremblant & en balbutiant une choſe juſte, d'eſſuyer ſa gravité, ſon ris amer, & ſon *Laconiſme* : alors je ne les hais plus; je ne lui porte plus d'envie; il ne me fait aucune priere, je ne lui en fait pas; nous ſommes égaux, ſi ce n'eſt peut-être qu'il n'eſt pas tranquille, & que je le ſuis.

* Si les Grands ont les occaſions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté; & s'ils déſirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toûjours les occaſions: ainſi l'on peut être trompé dans l'eſpéce du culte qu'on leur rend, s'il n'eſt fondé que ſur l'eſpérance, ou ſur la crainte; & une longue vie ſe termine quelquefois, ſans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune: nous devons les honorer parce qu'ils ſont grands, & que nous ſommes petits, & qu'il y en a d'autres plus petits

ne nous, qui nous honnorent.

* A la Cour, à la Ville mêmes passions, mêmes foiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles & entre les proches, mêmes envies, mêmes entipathies: par tout des brus & des belles-meres, des maris & des femmes, des divorces, des ruptures, & de mauvais racommodemens: par tout des humeurs, des coléres, des partialitez, des rapports, & ce qu'on appelle de mauvais discours: avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la ruë S. Denis comme transportées à V** ou à F**. Icy l'on croit se haïr avec plus de fierté & de hauteur, & peut-être avec plus de dignité; on se nuit reciproquement avec plus d'habileté & de finesse; les coléres sont plus éloquentes, & l'on se dit des injures plus poliment & en meilleurs termes, l'on n'y blesse point la pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur reputation; tous les dehors du vice y sont specieux, mais le fond encore une fois y est le même que dans

Versail les Fontaine bleau.

les conditions les plus ravalées, tout le bas, tout le foible & tout l'indigne, s'y trouvent : ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignitez ; ces têtes si fortes & si habiles ; ces femmes si polies & si spirituelles, tous méprisent le peuple, & ils sont peuple.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose ; c'est une vaste expression, & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, & jusques où elle s'étend: il y a le peuple qui est opposé aux Grands, c'est la populace & la multitude ; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles & aux vertueux, ce sont les Grands comme les petits.

* Les Grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression: une chose arrive, ils en parlent trop; bientôt ils en parlent peu ; ensuite ils n'en parlent plus, & ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, évenement, tout est oublié ; ne leur demandez ny correction, ny prévoyance, ny réflexion, ny reconnoissance, ny eecompense.

* L'on se porte aux extremitez opposées à l'égard de certains personnages ; la satyre aprés leur mort court parmy le peuple, pendant que les voûtes des Temples retentissent de leurs éloges ; ils ne meritent quelquefois ny libelles ny discours funébres, quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

* L'on doit se taire sur les Puissans ; il y a presque toûjours de la flatterie à en dire du bien, il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, & de la lâcheté quand ils sont morts.

DU SOUVERAIM, OU DE LA REPUBLIQUE.

QUAND l'on parcourt sans la prévention de son païs toutes les formes de gouvernement, l'on ne sçait à laquelle se tenir ; il y a dans toutes le moins bon, & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus seur, c'est d'estimer celle où l'on est né, la meilleure de

toutes, & de s'y soûmettre.

* Il ne faut ny art ny science pour exercer la tyrannie ; & la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée & de nul raffinement ; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à nôtre ambition ; un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la maniere la plus horrible & la plus grossiere de se maintenir, ou de s'agrandir.

* C'est une politique seure & ancienne dans les Republiques, que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité & la mollesse ; le laisser remplir du vuide, & savourer la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence !

* Il n'y a point de patrie dans le despotique, d'autres choses y suppléent, l'interêt, la gloire, le service du Prince.

* Quand on veut changer & innover dans une Republique, c'est moins les choses que le temps que l'on considere : il y a des conjonctures

où l'on sent bien qu'on ne sçauroit trop attenter contre le peuple ; & il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'huy ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privileges; mais demain ne songez pas même à reformer ses enseignes.

* Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; & quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

* Il y a de certains maux dans la Republique qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, & qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites & dans la pratique, qu'une loy plus juste, ou une coûtume plus raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, & fort dangereux. Il y en a d'autres cachez & enfoncez comme des ordures dans

une cloaque, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret & dans l'obscurité : on ne peut les foüiller & les remuër, qu'ils n'exhalent le poison & l'infamie:les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconveniens qui tous seroient inévitables & irremediables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gemit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoyque le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou deshonorent les familles, mais qui tendent au bien & à la conservation de la machine de l'Etat & du gouvernement. D'autres maux renversent des Etats, & sur leurs ruines en élevent de nouveaux. On en a vû enfin qui ont sappé par les fondemens de grands Empires, & qui les ont fait évanoüir de dessus la terre, pour

varier & renouveller la face de l'Univers.

* Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaſte* ſoit riche, qu'il ait des chiens qui arrêtent bien, qu'il crée les modes ſur les équipages & ſur les habits, qu'il abonde en ſuperfluitez? Où il s'agit de l'interêt & des commoditez de tous le public, le particulier eſt-il compté? La conſolation des peuples dans les choſes qui lui péſent un peu, eſt de ſçavoir qu'il ſoulagent le Prince, ou qu'ils n'enrichiſſent que lui; ils ne ſe croient point redevables a Ergaſte de l'embeliſſement de ſa fortune,

* La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les ſiécles: on l'a toûjours vûë remplir le monde de veuves & d'orphelins, épuiſer les familles d'heritiers & faire périr les freres à une même bataille, Jeune SOYECOUR! je regrette ta vertu, ta pudeur, ton eſprit déja meur, penetrant, élevé, ſociable: je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frere, & t'enleve à une Cour, où tu n'as fais que te montrer: malheur déplorable, mais ordinaire!

De tout tems les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entr'eux de se dépoüiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres; & pour le faire plus ingénieusement & avec plus de sureté, ils ont inventé de belles regles qu'on apelle l'art militaire; ils ont attaché à la pratique de ces regles la gloire, ou la plus solide réputation, & ils ont depuis encheri de siécle en siécle sur la maniére de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source est venuë la guerre; ainsi que la necessité où ils se sont trouvez de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits & leurs prétentions: si content du sien on eût pû s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toûjours la paix & la liberté.

* Le peuple paisible dans ses foyers, au milieu des siens, & dans le sein d'une grande Ville où il n'a rien à craindre, ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu & le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'ambrasemens & de mas-

sacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne, ne viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en presence qu'elles ne combattent point, ou si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant, & qu'il y ait moins de dix-mille hommes sur la place: il va même souvent jusques à oublier ses interêts les plus chers, le repos & la seureté par l'amour qu'il a pour le changement, & par le goût de la nouveauté, ou des choses extraordinaires: quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes, & faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en aprendre la nouvelle.

* *Demophile* à ma droite se lamente & s'écrie, tout est perdu, c'est fait de l'Etat, il est dumoins sur le penchant de sa ruine. Comment resister à une si forte & si generale conjuration? quel moyen, je ne dis pas dêtre superieur, mais de suffire seul à tant & de si puissans ennemis? cela est sans exemple dans la Monarchie. Un Heros, un ACHILLES y succomberoit. On a fait, L'Abbé de Saint Helene.

ajoute-t-il, les lourdes fautes; je sçais bien ce que je dis, je suis du métier j'ai vû la guerre, & l'histoire m'en a beaucoup apris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim & de Jacques Cœur, c'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des Ministres. Il debite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes & les plus desavantageuses que l'on pourroit feindre: tantôt un parti des nôtre a été attiré dans une ambuscade, & taillé en pieces: tantôt quelques troupes renfermées dans un Château se sont renduës aux ennemis à discretion & ont passé par le fil de l'épée, & si vous lui dites que ce bruit est faux & qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas; il ajoûte qu'un tel General a été tué; & bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçû qu'une legere blessure, & que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfans, l'Etat, il se plaint lui-même, *il a perdu un bon amy & une grande protection.* Il dit que la Cavallerie Allemande est invincible, il pâlit au seul nom des Cuirassiers de l'Empereur. Si l'on at-

taque cette place, continuë-t-il on levera le siége. Ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat ou si on le livre, on le doit perdre & si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontiére; & comme Demophile le fait voler, le voilà dans le cœur du Royaume; il entend déja sonner le beffroy des Villes, & crier à l'allarme : il songe à son bien & à ses terres ou conduira-t-il son argent, ses meubles sa famille ? où se refugiera-t'il, en Suice ou à Venise?

Anti-frondeurs.

Mais à ma gauche *Basilide* met tout d'un coup sur pied une armée de trois cens mille hommes, il n'en rabattroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons & des bataillons, & des Generaux & des Officiers, il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoye tant en Allemagne & tant en Flandre ; il reserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrenées, & il faut passer la mer à ce qui lui reste : il connoît les marches de ces armées, il sçait ce qu'elles feront & ce qu'elles ne

feront pas, vous diriez qu'il ait l'oreille du Prince; ou le secret du Ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins; car ses nombres sont toûjours fixes & certains, comme de celui qui est bien informé. S'il aprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoye s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point, & s'il soupe, s'est sans apetit. Si les nôtres assiegent une place trés-forte, trés-reguliere, pourvûe de vivres & de munitions, qui a une bonne garnison commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la vile a des endroits foibles & mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son Gouverneur manque d'experience, & qu'elle capitulera aprés huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, & aprés avoir respiré un peu; voilà, s'écrie-t'il une grande nouvelle, ils sont défaits à plat-

te couture ; le General, les Chefs du moins en bonne partie, tout est tué, tout a peri ; voilà, continuë-t'il, un grand massacre, & il faut convenir que nous joüons d'un grand bonheur : il s'assied, il souffle aprés avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille. Il assure d'ailleur qu'un tel Prince renonce à la ligue & quitte ses confederez; qu'un autre se dispose à prendre le même parti : il croit fermement avec la populace qu'un troisiéme est mort, il nomme le lieu où il est enterré, & quand on est détrompé aux Halles & aux Fauxbourgs, il parle encore pour l'affirmative. Il sçait par une voye indubitable que * T.K.L. fait de grands progrés contre l'Empereur, que le Grand Seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, & que son Visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne ; il frape des mains, & il tressaille sur cet évenement dont il ne doute plus: la triple alliance chez lui est un Cerbere, & les ennemis autant de

*T. keli

monstres à assommer : il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes, & que de trophées. Il dit dans le discours familier, *Nôtre auguste Heros, nôtre grand Potentat, nôtre invincible Monarque.* Reduisez-le si vous pouvez à dire simplement. *Le Roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puissans, ils sont unis, ils sont aigris; il les a vaincus, j'espere toûjours qu'il les pourra vaincre.* Ce style trop ferme & trop décisif pour Demophile n'est pour Basilide n'y assez pompeux ni assez éxageré : il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs & des pyramides; qui doivent orner la Ville capitale un jour d'entrée; & dés qu'il entend dire que les armées sont en presence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robbe & la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la Cathedrale.

* Il faut que la capitale d'une affaire qui assemble dans une Ville les Plenipotentiaires ou les Agens des Couronnes & des Republiques soit d'une longue & ex-

traordinaire discussion, si elle leur coûte plus de tems, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple reglement des rangs, des préseances & des autres ceremonies.

Le Ministre ou le Plenipotentiaire est un Cameleon, est une Prothée, semblable quelquefois à un joüeur habile, il ne montre ni humeur, ni compléxion; soit pour ne point donner lieu aux conjectures, ou se laisser pénétrer; soit pour ne rien laisser échaper de son secret par passion, ou par foiblesse. Quelquefois aussi il sçait feindre le caractere le plus conforme aux vûës qu'il a, & aux besoins où il se trouve, & paroître tel qu'il a interêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance, ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme & infléxible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir; ou il est facile, pour fournir aux autres les occasionsde lui demander, & se donner la même licence. Une autre fois ou il est profond & dissimulé, pour cacher une verité

en l'annonçant, parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite, & qu'elle ne soit pas crûë; ou il est franc & ouvert; afin que lors qu'ils dissimule ce qui ne doit pas être sçû, l'on croye neanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut sçavoir, & que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même ou il est vif & grand parleur pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas, ou de ce qu'il ne doit pas sçavoir, pour dire plusieurs choses indifferentes qui se modifient, ou qui se détruisent les unes les autres, & qui confondent dans les esprits la crainte & la confiance, pour ce défendre d'une ouverture qui lui est échapée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid & taciturne, pour jetter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter long-tems, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant & avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup, & qui ébranlent. Il s'ouvre & parle le premier, pour en decouvrant les opôsitions,

les contradictions, les brigues & les cabales des Ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures & avoir la replique ; & dans un autre rencontre il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fond pour lui, ou pour ses alliez, pour sçavoir ce qu'il doit demander, & ce qu'il peut obtenir. Il sçait parler en termes clairs & formels ; il sçait encore mieux parler ambiguëment, d'une maniere envelopée, user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir, ou diminuer dans les occasions, & selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup pour avoir peu & l'avoir plus seurement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il prétent ensuite lui devoir être comptées pour rien, & qu'il ne l'excluënt pas d'en demander une plus grande ; & il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre consequence, mais

qui tous ensemble l'emportent sur l
premier. Il demande trop, pour êtr
refusé; mais dans le dessein de ce fai
re un droit où une bienseance de re
fuser lui-même ce qu'il sçait bie
qu'il lui sera demandé, & qu'il n
veut pas octroyer: aussi soigneux a
lors d'éxagerer l'énormité de la de
mande, & de faire convenir, s'il l
peut, des raisons qu'il a de n'y pa
entendre, que d'affoiblir celles qu'o
prétend avoir de ne lui pas accor
der ce qu'il sollicite avec instance
également appliqué à faire sonne
haut, & à grossir dans l'idée des au
tres le peu qu'il offre, & à méprise
ouvertement le peu que l'on con
sent de lui donner. Il fait de fau
ses offres; mais extraordinaires
qui donnent de la défiance, & obli
gent de rejetter ce que l'on accepte
roit inutilement; qui lui sont cepen
dant une occasion de faire des de
mandes exorbitantes, & metter
dans leur tort ceux qui les lui refu
sent. Il accorde plus qu'on ne l
demande, pour avoir encor
plus qu'il ne doit donner. I
f

se fait long-tems prier, presser, importuner sur une chose médiocre, pour éteindre les esperances, & ôter la pensée d'éxiger de lui rien de plus fort; ou s'il se laisse fléchir jusqu'à l'abandonner, c'est toûjours avec des conditions qui lui font partager le gain & les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'interêt d'un allié, s'il y trouve son utilité & l'avancement de ces pretentions. Il ne parle que de paix, que d'alliances, que de tranquillité publique, que d'interêt public; & en effet, in ne songe qu'aux siens, c'est-à-dire à ceux de son Maître ou de sa République. Tantôt il réünit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, & tantôt il divise quelques autres qui étoient unis: il intimide les forts & les puissans, il encourage les foibles: il unit d'abord d'interêt plusieurs foibles contre un plus puissant pour rendre la balance égale; il se joint ensuite aux premiers pour la faire pancher, & il leur vend cher sa protection & son alliance. Il sçait interesser ceux avec qui il traite; & par un adroit manége, par

de fins & de subtils détours il leur fait sentir leurs avantages particuliers, les biens & les honneurs qu'ils peuvent espérer par une certaine facilité, qui ne choque point leur commission, ni les intentions de leurs Maîtres: il ne veut pas aussi être crû imprénable par cet endroit; il laisse voir en lui quelque peu de sensibilité pour sa fortune; il s'attire par là des propositions qui lui decouvrent les vûës des autres les plus secrettes, leurs desseins les plus profonds & leur derniere ressource, & il en profite. Si quelquefois il est lezé dans quelques chefs qui ont enfin été reglez, il crie haut; si c'est le contraire, il crie plus haut, & jette ceux qui perdent sur la justification & la défensive. Il a son fait digeré par la Cour, toutes ces demarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites; & il agit neanmoins dans les points difficiles, & dans les articles contestez, comme s'il se relâchoit de lui-même sur le champ, & comme par un esprit d'accommodement; il n'ose même promettre à l'Assem-

blée qu'il fera goûter la proposition & qu'il n'en sera pas desavoüé : il fait courir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité, & dans les momens où il lui seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur tout par ses intrigues au solide & à l'essentiel, toûjours prêt de leur sacrifier les minuties & les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage & de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, il les pousse jusqu'au decouragement: il se précautionne & s'endurcit contre les lenteurs & les remises, contre les reproches, les soupçons, les defiances : contre les difficultez & les obstacles, persuadé que le tems seul & les conjonctures amenent les choses, & conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un interêt secret à la rupture de la negociation, lors qu'il desire le plus ardemment qu'elle soit continuée ; & si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers ef-

forts pour la rompre, il croit devoir pour y réüssir en presser la continuation & la fin. S'il survient un grand évenement, il se roidit ou il se relâche selon qu'il lui est utile ou préjudiciable; & si par une grande prudence il sçait le prévoir, il presse & il temporise selon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou esperer, & il regle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du tems, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du genie des nations avec qui il traite, du temperament & du caractere des personnes avec qui il negocie : toutes ses vûës, toutes ces maximes, tous les raffinemens de sa politique, tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, & de tromper les autres.

* Le caractere des François demande du serieux dans le Souverain.

* L'un des malheurs du Prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le péril qu'il y a à le répandre; son bonheur est de rencontrer une personne seure qui l'en décharge.

* Il ne manque rien à un Roy que les douceurs d'une vie privée ; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, & par la fidelité de ses amis.

* Le plaisir d'un Roy qui merite de l'être, est de l'être moins quelquefois ; de sortir du théatre, de quitter les bas de soye & les brodequins, & de joüer avec une personne de confiance un rôle plus famillier.

* Rien ne fait plus d'honneur au Prince, que la modestie de son favori.

* Le favori n'a point de suite ; il est sans engagement & sans liaisons ; il peut être entouré de parens & de creatures, mais il n'y tient pas ; il est détaché de tout, & comme isolé.

* Je ne doute point qu'un favori s'il a quelque force & quelque élevation, ne se trouve souvent confus & déconcerté des bassesses, des petitesses, de la flaterie, des soins superflus & des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, & qui s'attachent à luy comme ses viles creatures ; & qu'il ne se dedommage dans le particulier d'une si gran-

de servitude, par les ris & la moquerie.

* Hommes en place, Ministres, Favoris, me permettez-vous de le dire, ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de vôtre memoire, & pour la durée de vôtre nom: les titres passent, la faveur s'évanüit, les dignitez se perdent, les richesses se dissipent, & le merite dégenere: vous avez des enfans, il est vrai, dignes de vous, j'ajoûte même capables de soûtenir toute vôtre fortune; mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez; ils ont des ayeuls, à qui tout grand que vous êtes vous ne faites que succeder. Ayez de la vertu & de l'humanité, & si vous me dites, qu'aurons-nous de plus? je vous repondrai, de l'humanité, & de la vertu; maîtres alors de l'avenir, & independans d'une posterité, vous êtes seurs de durer autant que la Monarchie; & dans le tems que l'on montrera les ruïnes de vos

Châteaux, & peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos loüables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples ; ils considereront avidement vos portraits & vos médailles, ils diront, * cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son maître avec force & avec liberté, & a plus craint de lui nuire que de lui déplaire ; il lui a permis d'être bon & bienfaisant, de dire de ses Villes, *ma bonne Villes*, & de son Peuple, *mon Peuple.* * Cet autre dont vous voyez l'image, & en qui l'on remarque une phisionomie forte, jointe à un air grave, austere & majestueux, augmente d'année à autre de reputation : les plus grands politiques souffrent de lui être comparez : son grand dessein a été d'affermir l'autorité du Prince & la seureté des peuples par l'abaissement des Grands ; ni les partis, ni les conjurations, ni les trahisons, ni le peril de la mort, ni ses infirmitez n'ont pû l'en détourner : il a eu du tems de reste, pour entamer un ouvrage, continué ensuite & achevé

* Le Cardinal George d'Amboise.

* Le Cardinal de Richelieu.

par l'un de nos plus grands & de nos meilleurs Princes, l'extinction de l'heresie.

* Le panneau le plus délié & le plus specieux qui dans tous les tems ait été tendu aux Grands par leurs gens d'affaires, & aux Rois par leurs Ministres, & la leçon qu'ils leur font de s'acquiter & s'enrichir. Excellent conseil ! maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Perou, du moins pour ceux qui ont sçû jusqu'à present l'inspirer à leurs Maîtres.

* C'est un extrême bonheur pour les peuples, quand le Prince admet dans sa confiance, & choisit pour le ministere ceux mêmes qu'ils auroient voulu lui donner, s'ils en avoient été les maîtres.

* La science des détails, ou une diligente attention aux moindres besoins de la Republique, est une partie essentielle au bon gouvernement, trop negligée à la verité dans les derniers tems par les Rois ou par les Ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le Souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans celui qui

la possede. Que sert en effet au bien des peuples, & à la douceur de leurs jours, que le Prince place les bornes de son empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs Souverainetés des Provinces de son Royaume; qu'il leur soit également superieur par les sieges & par les batailles, & qu'ils ne soyent devant lui en seureté ni dans les plaines, ni dans les plus forts bastions: que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se defendre & pour l'arrêter; qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toûjours, & qu'il triomphe toûjours: que leurs dernieres esperances soient tombées par le rafermissement d'une santé qui donnera au Monarque le plaisir de voir les Princes ces petits fils soûtenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses, & conquerir de nouveaux Etats; commander de vieux & experimentez Capitaines, moins par leur rang & leur naissance, que par leur genie & leur sagesse; suivre les traces augustes de leur victorieux pere, imiter sa bonté, sa docili-

té, son équité, sa vigilance, son intrepidité? que me serviroit en un mot, comme à tout le peuple, que le Prince fût heureux, & comblé de gloire par lui-même & par les siens, que ma patrie fût puissante & formidable? si triste & inquiet, j'y vivois dans l'opression ou dans l'indigence; si à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les ruës d'une ville au fer d'un assassin, & que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts, que dans ses carrefours; si la seureté, l'ordre & la propreté ne rendoient pas le sejour des Villes si délicieux, & n'y avoient pas amené avec l'abondance, la douceur de la societé; si foible & seul de mon parti j'avois à souffrir dans ma metairie du voisinage d'un Grand, & l'on avoit moins pourvûs à me faire justice de ses entreprises; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres & d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement; si par la facilité du com-

merce il m'étoit moins ordinaire de m'habiller des bonnes étoffes, & de me nourrir de viandes saines, & de l'acheter peu : si enfin par les soins du Prince je n'étois pas aussi content de ma fortune, qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne.

* Les huit ou les dix mille hommes sont au Souverain comme une monnoye dont il achete une place ou une victoire; s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

* Tout prospere dans une Monarchie, où l'on confond les interêt de l'Etat avec ceux du Prince.

* Nommer un Roy PERE DU PEUPLE, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

* Il y a un commerce ou un retour de devoirs du Souverain à ses Sujets, & de ceux-cy au Souverain; quels sont les plus assujettissans & les plus pénibles, je ne le déciderai pas: il s'agit de juger d'un côté entre les

étroits engagemens du respect, des secours, des services, de l'obeïssance, de la dépendance; & d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection : dire qu'un Prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes par leurs crimes deviennent naturellement soûmis aux loix & à la justice, dont le Prince est le dépositaire; ajoûter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses Sujets; sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie.

* Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui repandu sur une colline vers le declin d'un beau jour paît tranquillement le thim & le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menuë & tendre qui a échapé à la faux du moissonneur; le berger soigneux & attentif est debout auprés de ces brebis, il ne les perd pas de vûë, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un coup avide paroît, il

lâche son chien, qui le met en fuite, il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déja en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le Soleil, quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! quelle condition vous paroît la plus delicieuse & la plus libre, ou du berger ou des brebis? le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? image naïve des peuples & du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince.

Le faste & le luxe dans un Souverain, c'est le berger habillé d'or & de pierreries, la houlette d'or, en ses mains; son chien a un collier d'or il est attaché avec une lesse d'or & de soye, que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups?

* Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes!

* Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joye plus naturelle, plus flatteuse & plus sensible

que de connoître qu'ils ſont aimez ; & ſi les Rois ſont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples ?

* Il y a peu de régles générales & de meſures certaines pour bien gouverner ; l'on ſuit le tems & les conjonctures, & cela roule ſur la prudence & ſur les vûës de ceux qui régnent ; auſſi le chef d'œuvre de l'eſprit, c'eſt le parfait gouvernement ; & ce ne ſeroit peut-être pas une choſe poſſible, ſi les peuples par l'habitude où ils ſont de la dépendance & de la ſoûmiſſion, ne faiſoient la moitié de l'ouvrage.

* Sous un trés grand Roi ceux qui tiennent les premieres places n'ont que des devoirs faciles ; & que l'on remplit ſans nulle peine : tout coule de ſource ; l'autorité & le génie du Prince leur applaniſſent les chemins, leur épargnent les difficultez, & font tout proſpérer au delà de leur attente : ils ont le mérite de ſubalternes.

* Si c'eſt trop de ſe trouver chargé d'une ſeule famille, ſi c'eſt aſſez d'avoir à répondre de ſoy ſeul, quel poids, quel accablement que celui

de tout un Royaume ? Un Souverain eſt-il payé de ſes peines par le plaiſir que ſemble donner une puiſſance abſoluë, par toutes les proſternations des Courtiſans ? Je ſonge aux pénibles, douteux & dangereux chemins qu'il eſt quelquefois obligé de ſuivre pour arriver à la tranquillité publique, je repaſſe les moyens extrêmes, mais néceſſaires, dont il uſe ſouvent pour une bonne fin ; je ſçay qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ſes peuples, que le bien & le mal eſt en ſes mains, & que toute ignorance ne l'excuſe pas ; & je me dis à moy-même, voudrois-je régner? Un homme un peu heureux dans une condition privée devroit-il y renoncer pour une Monarchie ? n'eſt-ce pas beaucoup pour celui qui ſe trouve en place par un droit héréditaire, de ſupporter d'être né Roy ?

* Que de dons du Ciel ne faut-il pas pour bien régner ? une naiſſance auguſte, un air d'empire & d'autorité ; un viſage qui rempliſſe la curioſité des peuples empreſſez de voir le Prince, & qui conſerve le reſpect dans un Courtiſan. Une parfaite éga- Le Roy.

lité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point; ne faire jamais ny ménaces, ny reproches, ne point ceder à la colére, & être toûjours obéï. L'esprit facile, insinüant; le cœur ouvert, sincére, & dont on croit voir le fond, & ainsi trés-propre à se faire des amis, des créatures, & des alliez; être secret toutefois, profond & impénétrable dans ses motifs & dans ses projets. Du sérieux & de la gravité dans le public, de la briéveté; jointe à beaucoup de justesse & de dignité; soit dans les réponses aux Ambassadeurs des Princes, soit dans les Conseils. Une maniére de faire des graces, qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie: le discernement des esprits, des talens & des compléxions pour la distribution des postes & des emplois, le choix des Généraux & des Ministres. Un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connoît le meilleur parti & le plus juste; un esprit de droiture & d'équité qui fait qu'on le suit, jus-

s à prononcer quelquefois con-
ſoy-même en faveur du peuple,
alliez, des ennemis; une mémoi-
heureuſe & trés-préſente qui rap-
e les beſoins des Sujets, leurs vi-
s, leurs noms, leurs requêtes.
 vaſte capacité qui s'étende non
ement aux affaires de dehors,
commerce, aux maximes d'Etat,
vûës de la politique, aux recule-
it des frontiéres par la conquête
nouvelles Provinces, & à leur ſeû-
par un grand nombre de forte-
s inacceſſibles; mais qui ſçache
i ſe renfermer au dedans, & com-
dans les détails de tout un Ro-
me, qui en banniſſe un culte faux,
ect & ennemi de la Souveraine-
s'il s'y rencontre; qui aboliſſe
uſages cruels & impies, s'ils y
nent; qui reforme les loix & les
tumes, ſi elles étoient remplies
ous; qui donne aux Villes plus
ſeureté & plus de commoditez
le rénouvellement d'une exacte
ice, plus d'éclat & plus de Maje-
par des édifices ſomptueux. Pu-
ſévérement les vices ſcandaleux;
ner par ſon autorité & par ſon

exemple du crédit à la pieté & à la vertu : protéger l'Eglise, ses Ministres, ses droits, ses libertez : ménager ses peuples comme ses enfans ; être toûjours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, & tels qu'ils se lévent sur les provinces sans les appauvrir. De grands talens pour la guerre ; être vigilant, appliqué, laborieux : avoir des armées nombreuses, les commander en personne ; être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son Etat, aimer le bien de son Etat & sa gloire plus que sa vie. Une puissance trés-absoluë, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue & à la cabale ; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands & les petits, qui les rapproche, & sous laquelle tous plient également. Une étenduë de connoissance qui fait que le Prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement & par lui-même ; que ses Généraux ne sont quoy qu'éloignés de lui que ses Lieutenans ; & les Ministres que ses Ministres. Une profonde sagesse qui sçait déclarer la guerre,

qui ſçait vaincre & uſer de la victoire; qui ſçait faire la paix, qui ſçait la rompre, qui ſçait quelquefois & ſelon les divers intérêts contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des régles à une vaſte ambition, & ſçait juſques où l'on doit conquérir. Au milieu d'ennemis couverts ou déclarez ſe procurer le loiſir des jeux : des fêtes, des ſpectacles; cultiver les arts & les ſciences; former & exécuter des projets d'édifices ſurprenants. Un génie enfin ſupérieur & puiſſant qui ſe fait aimer & révérer des ſiens, craindre des étrangers; qui fait d'une Cour, & même de tout un Royaume comme une ſeule famille unie parfaitement ſous un même chef, dont l'union & la bonne intelligence eſt rédoutable au reſte du monde. Ces admirables vertus me ſemblent renfermées dans l'idée du Souverain; il eſt vrai qu'il eſt rare de les voir réünies dans un même ſujet; il faut que trop de choſes concourent à la fois, l'eſprit, le cœur, les dehors, le tempérament; & il me paroît qu'un Monarque qui les raſſemble toutes en ſa perſonne, eſt bien digne du nom de Grand.

DE L'HOMME.

NE nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

* Les hommes en un sens ne sont point legers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent de goût quelquefois ; ils gardent leurs mœurs toûjours mauvaises ; fermes & constans dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

* Le Stoïcisme est un jeu d'esprit & une idée semblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté ; être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes des biens, comme à celles des parens & des amis ; regarder froidement la mort, & comme une chose indifférente qui ne de-

voit ny réjoüir, ny rendre triste; n'être vaincu ny par le plaisir, ny par la douleur; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soûpir ny jetter une seule larme; & ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé, il leur a plû de l'appeller un sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvez & n'ont presque relevé aucun de ses foibles, au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicule qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un héroïsme dont il n'est point capable, & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le sage qui n'est pas ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement & par lui-même au dessus de tous les événemens & de tous les maux; ny la goute la plus douloureuse, ny la colique la plus aiguë ne sçauroient lui arracher une plainte; le Ciel & la terre peuvent être renversez sans l'entraîner dans leur chûte, & il demeureroit ferme sur les ruïnes de l'Univers; pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se

déſeſpere, étincelle des yeux, & perd la reſpiration, pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui eſt en pieces.

* Inquiétude d'eſprit, inégalité l'humeur, inconſtance de cœur, incertitude de conduite. Tous vices de l'ame, mais différens, & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne ſe ſuppoſent pas toûjours l'un l'autre dans un même ſujet.

* Il eſt difficile de décider ſi l'irréſolution rend l'homme plus malheureux que mépriſable : de même s'il y a toûjours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'eſt pas un ſeul homme, ce ſont pluſieurs; il ſe multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de maniéres differentes : il eſt à chaque moment ce qu'il n'étoit point; & il va être bien-tôt ce qu'il n'a jamais été, il ſe ſuccéde à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il eſt, mais quelles ſont ſes complexions : ni de quelle humeur, mais combien il y a de ſortes d'humeurs. Ne vous trompez-

vous point ? est-ce *Eutichrate* que vous abordez ? aujourd'huy quelle glace pour vous ! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnoît-il bien ? dites-lui vôtre nom.

* *Menalque* † descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit; & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons, & que sa chemise est pardessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac, ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charette, ou derriére un long ais de ménuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarasser dans les jambes, & tomber avec luy chaçun de son côté à la renverse : il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tê-

* Cecy est moins un caractere particulier qu'un recüeil de faits de distractions : ils ne sçauroient être en trop grãd nombre s'ils sont agréables; car les gouts étans différens, on a à choisir.

† Le Comte de Brancas Chevalier d'honneur de la Reine mere L'avanture de la perruque luy arriva chez cette Princesse.

te à la rencontre d'un Prince & sur son passage, se reconnoître à peine, & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour luy faire place. Il cherche, il broüille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un aprés l'autre, *on luy perd tout, on luy égare tout*; il demande ses gants qu'il a dans ses mains; semblable à cette femme qui prenoit le temps de demander son masque, lors qu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, & passe sous un lustre où sa perruque s'accroche & demeure suspenduë, tous les Courtisans regardent & rient; Ménalque regarde aussi, & rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, & à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, aprés avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, & il demande où il est à des passans, qui lui disent précisément le nom de sa ruë: il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, & trouvant au bas du grand dégré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans;
le

le cocher touche, & croit remener ſon Maître dans ſa maiſon; Ménalque ſe jette hors de la portiére, traverſe la cour, monte l'eſcalier parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout lui eſt familier, rien ne lui eſt nouveau, il s'aſſied, il ſe repoſe, il eſt chez ſoy; le Maître arrive, celuy-ci ſe leve pour le recevoir, il le traite fort civilement; le prie de s'aſſeoir, & croit faire les honneurs de ſa chambre; il parle, il réve, il reprend la parole; le Maître de la maiſon s'ennuye, & demeure étonné; Menalque ne l'eſt pas moins, & ne dit pas ce qu'il en penſe, il a affaire, à un fâcheux, à un homme oiſif, qui ſe retirera à la fin, il l'eſpére, & il prend patience, la nuit arrive qu'il eſt à peine détrompé. Une autre fois il rend viſite à une femme, & ſe perſuadant bien-tôt que c'eſt lui qui la reçoit, il s'établit dans ſon fauteüil & ne ſonge nullement à l'abandonner, il trouve enſuite que cette Dame fait ſes viſites longues, il attend à tous momens qu'elle ſe leve & le laiſſe en liberté, mais comme cela tire en longueur,

qu'il a faim, & que la nuit est déja avancée, il la prie à soûper, elle rit, & si haut qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, & découche la nuit de ses nôces : & quelques années aprés il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obséques, & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pillier, & sa tasse pour un benitier, y plonge la main, la porte à son front, lors qu'il entend tout d'un coup le pillier qui parle, & qui lui offre des oraisons : il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il se jette lourdement dessus ; la machine plie, s'enfonce & fait des efforts pour crier; Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passez sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étenduës qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche, il se retire confus & va s'agenoüiller ailleurs : il tire un livre pour

faire sa priere, & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir ; il n'est pas hors de l'Eglise qu'un homme de livrée court aprés lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point vû la pantoufle de Monseigneur ; Menalque lui montre la sienne, & lui dit, *Voilà toutes les pantoufles que j'ay sur moy*, il se foüille néanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprés de son feu, & dont avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre; ainsi Menalque s'en retourne chez soy avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, & voulant continuer de joüer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qui lui plaît, croit la remettre où il la prise; il entend abboyer dans son armoire qu'il vient de fermer, étonné de ce prodige il l'ouvre une seconde fois, & il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il joüe au trictrac, il

demande à boire, on lui en apporte, c'est à lui à joüer ; il tient le cornet d'une main & un verre de l'autre, & comme il a une grande soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il joüe : & dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, & il demande quelle heure il est ; on lui présente une montre ; à peine l'a-t'il reçûë, que ne songeant plus ny à l'heure, ny à la montre, il la jette dans la riviere, comme une chose qui l'embarasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette toûjours la poudre dans l'encrier ; ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, & aprés les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse ; un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux lettres, & en l'ouvrant y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez si-tôt la presente reçûë, de m'envoyer ma provision de foin....* Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la fait lire, on y trouve,

Monseigneur j'ay reçû avec une soûmission aveugle les ordres qu'il a plû à Vôtre Grandeur... Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, & aprés l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goute*, & il sçait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'est vous que je cherche*; il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas; il regarde enfin celui qu'il traîne aprés soy depuis un quart d'heure, il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il est déja bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre; ou bien il vous demande en courant comment se porte vôtre pere, & comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise: il vous trouve quelque autre fois sur son chemin, *Il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez-vous pour vous entretenir d'une certaine chose*, il contemple vôtre main, vous

avez là, dit-il, un beau rubis, est-il Balais? il vous quitte & continuë sa route: voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t'il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau; il tient à d'autres d'autres discours, puis revenant à celui-cy, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau; vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cry plaintif, il baaille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vray que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas joüir long-tems. On a inventé aux tables une grande cueillere pour la commodité du service; il la prend,

la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, & il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner; ou s'il s'en souvient, & qu'il trouve que l'on luy donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite, il boit le reste tranquillement, & ne comprend pas pourquoy tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité, on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, & en leur présence il soûleve sa couverture & crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux, on lui fait voir un Cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre, le Réligieux qui les lui explique, parle de saint BRUNO, du Chanoine & de son avanture, en fait une longue histoire & la montre dans l'un de ses tableaux: Menalque qui pendant la narration est hors du Cloître, & bien loin au delà, y revient en-

fin, & demande au Pere si c'est le Chanoine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort, cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fiévre qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là*? Ils s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se léve avant le fruit, & prend congé de la compagnie; on le voit en ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empeché de dîner, & l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fit attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques, il est étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'est-il devenu? qu'il ne se présente plus devant moy, je le chasse dés à cette

heure ; le valet arrive, à qui il demande fiérement d'où il vient, il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & lui rend un fidéle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas ; pour un stupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires ; pour un homme fier & incivil, car vous le salüez, & il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache : d'éxécution & d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté ; de roture devant les roturiers qui sont riches, & qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprés de soy un fils naturel, sous le nom & le personnage d'un valet ; & quoy qu'il veüille le dérober à la connoissance de sa femme & de ses enfans, il lui échape de l'appeller son fils dix fois le jour : il a pris

aussi la résolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, & il ne laisse pas de dire de tems en tems en parlant de sa maison & de ses ancêtres, que les Menalques ne se sont jamais mésalliez. Enfin il n'est ni present ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation ; il pense, & il parle, tout à la fois, mais la chose dont il parle, est rarement celle à laquelle il pense, aussi ne parle-t'il guere consequemment & avec suite ; où il dit, *Non*, souvent il faut dire *Oüy*, & où il dit *Oüy*, croyez qu'il veut dire *Non* ; il a en vous répondant si juste les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point, il ne regarde ny vous, ny personne, ny rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui, & encore dans le tems qu'il est le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce sont ces mots. *Oüy vrayement. C'est vray. Bon ! Tout de bon ? Oüy-dà ! je pense qu'oüy, assurément. Ah ! Ciel !* & quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placez à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle serieu-

ſement ſon laquais *Monſieur* ; & ſon ami, il l'appelle *la Verdure* : il dit, *Vôtre Réverence* à un Prince du Sang, & *Vôtre Alteſſe* à un Jeſuite. Il entend la Meſſe, & le Prêtre vient à éternuer, il lui dit, *Dieu vous aſſiſte.* Il ſe trouve avec un Magiſtrat ; cet homme grave par ſon caractere, vénérable par ſon âge & par ſa dignité, l'interroge ſur ſon événement, & lui demande ſi cela eſt ainſi, Menalque lui répond, *Oüy, Mademoiſelle.* Il revient une fois de la campagne, ſes laquais en livrées entreprennent de le voler & y réüſſiſſent, ils deſcendent de ſon caroſſe, lui portent un bout de flambeau ſous la gorge, lui demandent la bourſe, & il la rend, arrivé chez ſoy il raconte ſon avanture à ſes amis, qui ne manquent pas de l'interroger ſur les circonſtances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient.*

* L'incivilité n'eſt pas un vice de l'ame, elle eſt l'effet de pluſieurs vices, de la ſotte vanité, de l'ignorance de ſes devoirs, de la pareſſe, de la ſtupidité, de la diſtraction, du mépris des autres, de la jalouſie :

pour ne se réprandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toûjours un défaut visible & manifeste : il est vray cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

* Dire qu'un homme colere, inégal, quérelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur n'est-ce pas l'excuser, comme on le croit ; mais avoüer sans y penser que de si grands défauts sont irremediables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes ; ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union & de commerce, c'est à dire à être des hommes: l'on n'éxige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse; elle ne leur manque jamais, & elle leur sert de piége pour surprendre les simples, & pour faire valoir leurs artifices : l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toûjours plians, faciles, complaisans; &

qu'il fut moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

* Le commun des hommes va de la colére à l'injure : quelques-uns en usent autrement, ils offensent & puis ils se fâchent ; la surprise où l'on est tousjours de ce procedé ne laisse pas de place au ressentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger & n'en rien faire ; la chose la plus promte & qui se presente d'abord, c'est le refus, & l'on n'accorde que par reflexion.

* Sçachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en general, & de chacun d'eux en particulier, & jettez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere.

Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit, un génie qui est droit & perçant conduit enfin à la regle, à la probité, à la vertu.

il manque du ſens & de la pénetration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux ; l'on cherche en vain à le corriger par des traits de ſatyre qui le déſignent aux autres, & où il ne ſe reconnoît pas lui même; ce ſont des injures dites à un ſourd. Il ſeroit déſirable pour le plaiſir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout ſentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons à perſonne, que nous aportons en naiſſant, & que nous fortifions par l'habitude ; il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous ſont étrangers: l'on eſt né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaiſance & tout le déſir de plaire ; mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on eſt bien tôt jetté hors de ſes meſures, & même de ſon naturel ; l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne ſe connoiſſoit point, l'on ſe voit une autre complexion, l'on eſt enfin étonné de ſe trouver dur & épineux.

* L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation & n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes loix, convenir entr'eux des mêmes usages & d'un même culte: & moi pensant à la contrarieté des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

* Il y a d'étrange peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

* Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs, & les manieres de la plûpart des hommes: tel a vecu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soûmis, laborieux, interessé; qui étoit né guai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse: les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la necessité forcent la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au

fond, & en lui-même ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui, l'altérent, le changent, le bouleversent, il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être.

* La vie est courte & ennuieuse, elle se passe toute à desirer; l'on remet à l'avenir son repos & ses joyes, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déja disparu, la santé & la jeunesse. Ce tems arrive qui nous surprend encore dans les désirs : on en est là, quand la fiévre nous saisit & nous éteint; si l'on eust guéri, ce n'étoit que pour désirer plus long-tems.

* Lors qu'on desire, on se rend à discretion à celui de qui l'on espere : est-on seur d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte : l'on comprend à peine, ou que ce qui couste si peu, puisse nous être fort avantageux; ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir à la

fin que l'on se propose: l'on croit meriter les bons succes, mais n'y devoir compter que fort rarement,

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette derniere ressource.

* Quoi que j'aye pû dire ailleurs, peut-être que les affligez ont tort: les hommes semblent être né pour l'infortune, la douleur & la pauvreté, peu en échapent; & comme toute disgrace peut leur arriver, ils devroient être preparez à toute disgrace.

* Les hommes ont tant de peine à s'aprocher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres interêts, si herissez de difficultez, veulent si fort tromper, & si peu être trompez; mettent si haut ce qui leur apartient, & si bas ce qui apartient aux autres; que j'avouë que je ne sçai par où, & comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la tréve, les traitez, les alliances.

* A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté, & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croyent aisément q les autres le sont ; ils ne peuvent gu res être trompez, & ils ne trompe pas long-tems.

Je me racheterai toûjours fort v lontiers d'être fourbe, par être stup de & passer pour tel.

On ne trompe en bien, la fou berie ajoûte la malice au menson ge.

* S'il y avoit moins de duppes, y auroit moins de ce qu'on apelle de hommes fins ou entendus, & de ceu qui tirent autant de vanité que de d stinction d'avoir sçû pendant tout l cours de leur vie tromper les autres comment voulez-vous qu'*Erophile* qui le manque de parole, les mauvai offices, la fourberie, bien loin d nuire, ont merité des graces & de bien-faits de ceux memes qu'il a ou manqué de servir, ou desobligez ne présume pas infiniment de soi & de son industrie ?

* L'on n'entend dans les places & dans les ruës des grands Villes, & de la bouche de ceux qui passent, que les mots *d'exploit*, de *saisie*, d'*inter-rogatoire*, de *promesse*, & de *plaider*

contre sa promesse: est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité ? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent.

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole : honte de l'humanité.

Otez les passions, l'interêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes Villes ! Les besoins & la subsistance ne font pas le tiers de l'embarras.

* Rien n'engage tant un esprit raisonnable à suporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la reflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité ; & combien il est pénible aux hommes d'être constans, genereux, fideles, d'être touchez d'une amitié, plus forte que leur interêt : comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils penetrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils aient de l'équité : il peut haïr les hommes en general, où il y a si peu de vertu ; mais il

excuſe les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevez : & il s'étudie à mériter le moins qu'il ſe peut une pareille indulgence.

* Il y a de certains biens que l'on déſire avec emportement, & dont l'idée ſeule nous enleve & nous tranſporte ; s'il nous arrive de les obtenir, on les ſent plus tranquillement qu'on ne l'eût penſé, on en joüit moins, que l'on aſpire encore à de plus grands.

* Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'oſe penſer, & dont la ſeule vûë fait fremir ; s'il arrive que l'on y tombe, l'on ſe trouve des reſſources que l'on ne ſe connoiſſoit point, l'on ſe roidit contre ſon infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'eſperoit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maiſon dont on hérite ; qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on ſe trouve le maître ; qu'une tapiſſerie ; qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins ſentir une grande perte.

* Je ſupoſe que les hommes ſoient éternels ſur la terre ; & je médite enſuite ſur ce qui pourroit

me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est miserable, elle est pénible à suporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

* *Irene* se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son Temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse & recruë de fatigue; & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire: elle dit qu'elle est le soir sans appetit; l'Oracle lui ordonne de dîner peu: elle ajoûte qu'elle est sujette à des insomnies; & il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit: elle lui demande pourquoi elle devient pesante, & quel remède? l'Oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher: elle lui de-

clare que le vin lui eſt nuiſible : l'Oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigeſtions , & il ajoûte qu'elle faſſe diette : ma vûë s'affoiblit , dit Irene ; prenez des lunettes ; dit Eſculape : je m'affoiblis moi-même continuë-t'elle,& je ne ſuis ni ſi forte ni ſi ſaine que j'ay été; c'eſt,dit le Dieu que vous vieilliſſez:mais quel moyen de guérir de cette langueur? le plus court, Irene ,c'eſt de mourir, comme ont fait vôtre mere & vôtre ayeule. Fils d'Apollon,s'écrie Irene,quel conſeil me donnez vous ! Eſt-ce là toute cette ſcience que les hommes publient, & qui vous fait reverer de toute la terre:que m'aprenez-vous de rare & de miſterieux , & ne ſçavois-je pas tous ces remedes que vous m'enſeignez ? Que n'en uſez-vous donc , répond le Dieu, ſans venir me chercher de ſi loin,& abreger vos jours par un long voyage?

La mort n'arrive qu'une fois, & ſe fait ſentir à tous les momens de la vie ; il eſt plus dur de l'aprehender que de la ſouffrir.

* L'inquiétude, la crainte, l'abatement n'éloignent pas la mort, au con

traire : je doute ſeulement que le ris exceſſif convienne aux hommes qui ſont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort, eſt un peu adouci par ce qui eſt incertain; c'eſt un indéfini dans le tems qui tient quelque choſe de l'infini, & de ce qu'on apelle éternité.

* Penſons que comme nous ſoûpirons préſentement pour la floriſſante jeuneſſe qui n'eſt plus, & ne reviendra point, la caducité ſuivra qui nous fera regretter l'âge-viril où nous ſommes encore, & que nous n'eſtimons pas aſſez.

* L'on craint la vieilleſſe, que l'on n'eſt pas ſeur de pouvoir atteindre.

* L'on eſpere de vieillir & l'on craint la vieilleſſe, c'eſt-à-dire, l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

* C'eſt plûtôt fait de ceder à la nature & de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raiſons & de reflèxions, & être continuellement aux priſes avec ſoi-même, pour ne la pas craindre.

* Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce ſeroit

une désolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie semble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort ; même devienne un soulagement & à ceux qui meurent, & à ceux qui restent.

* A parler humainement la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

* Le regret qu'on les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déja vécu ne les conduit pas toûjours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

* La vie est un sommeil, les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long ; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir s'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus ni actions loüables qui les distinguent les uns des autres ; ils confondent leurs differens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mésurer le tems qu'ils ont vécu

cu : ils ont eu un ſonge confus, informe & ſans aucune ſuite ; ils ſentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-tems.

* Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir : il ne ſe ſent pas naître, il ſouffre à mourir, & il oublie de vivre.

* Il y a un tems où la raiſon n'eſt pas encore, où l'on ne vit que par inſtinct à la maniere des animaux, & dont il ne reſte dans la mémoire aucun veſtige. Il y a un ſecond tems où la ſaiſon ſe développe, où elle eſt formée, & où elle pourroit agir, ſi elle n'étoit pas obſcurcie & comme éteinte par les vices de la compléxion, & par un enchaînement de paſſions qui ſe ſuccédent les unes aux autres, & conduiſent juſques au troiſiéme & dernier âge : la raiſon alors dans ſa force devroit produire ; mais elle eſt froide & ralentie par les années, par la maladie & la douleur ; déconcertée enſuite par le déſordre de la machine qui eſt dans ſon déclin : & ces tems néanmoins ſont la vie de l'homme.

* Les enfans ſon hautains, dédaigneux, coléres, envieux, curieux, in-

téressez, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulez, ils rient & pleurent facilement ; ils ont des joyes immodérées & des afflictions améres sur de trés-petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire : ils sont déja des hommes.

* Les enfans n'ont ny passé ny avenir ; & ce qui ne nous arrive guéres, ils joüissent du présent.

* Le caractére de l'enfance paroît unique ; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénétre la différence ; elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-cy croissent les passions & les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux, & si contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déja de leur ame l'imagination & la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus ; & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils répétent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû

faire ; qu'il sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste, qu'ils se trouvent à un grand festin, & y font bonne chere; qu'ils se transportent dans des palais & dans des lieux enchantez, que bien que seuls ils se voyent un riche équipage & un grand cortége; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, & joüissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes ; qu'ils sont Rois eux-mêmes, ont des sujets, possédent des trésors qu'ils peuvent faire de feüilles d'arbres ou de grains de sable; & ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, sçavent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre félicité.

* Il n'y a nuls vices extérieurs, & nuls défauts du corps qui ne soient apperçûs par les enfans ; ils les saisissent d'une premiére vûë, & ils sçavent les exprimer par des mots convenables, on ne nomme point plus heureusement : devenus hommes, ils sont chargez à leur tour de toutes les

imperfections dont ils se sont mocquez.

L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soûmis : dés qu'ils ont pû les entamer ils gagnent le dessus, & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait décheoir une premiere fois de cette supériorité à leur égard, est toûjours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La paresse, l'indolence, & l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliquez, exacts; amoureux des régles & de la simmétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, & j'ose dire

par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître, & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtems, & passent au Monarchique: quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus éxacte des jeux differens & des petites loix qui les composent; les autres lui déferent, & il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent consequemment; si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans, & sans une longue expérience; & si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

* C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévérement de celles qui sont legéres;

ils sçavent précisément & mieux que personne ce qu'ils méritent, & ils ne méritent guéres que ce qu'ils craignent; ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie, & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir sçû éviter de faire une sotise.

* Le récit de ses fautes est pénible; on veut les couvrir & en charger quelque autre: c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.

* Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes & si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesses du peuple.

* † Nous faisons par vanité ou par bienseance les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fiévre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes dans leur cœur veulent être estimez, & ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimez; parce que les hommes veulent passer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime & les loüanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime & les loüanges, ou être vain; les hommes sont trés-vains & ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soy, un homme modeste ne parle point de soy.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, & qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité ; elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, & se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractére ; c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écüeil de la vanité ; elle nous conduit à vouloir être estimez par des choses qui à la vérité se trouvent en nous, mais qui sont frivoles & indignes qu'on les releve : c'est une erreur.

* Les hommes parlent de maniere sur ce qui les regarde, qu'ils n'avoient d'eux-mêmes que de petits défauts, & encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens, ou de grandes qualitez. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement : l'on reçoit le reproche de la distraction & de la réverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit : l'on dit de soy qu'on est mal adroit, & qu'on ne peut rien faire de ses mains ; fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse

en des termes qui signifient toûjours son désintéressement, & que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa mal-propreté qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, & qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides & essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste trés-périlleux, sans être de garde ny commandé ; & il ajoûte qu'il en fut repris de son Général. De même une bonne tête, ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquerir ; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience ; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent point ; qui par l'étenduë de ses vûës & de sa pénétration se rend maître de tous les événemens ; qui bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement & la politique, est peut-

être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, & sur qui ces premiéres régles ont été faites ; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire, & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feüilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions. Un homme ainsi fait peut dire aisément & sans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

* On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sçait rien: un homme dit, je suis vieux, il passe soixante ans : un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

* La modestie n'est point, ou est confonduë avec une chose toute différente de soy, si on la prend pour un sentiment interieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, & qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de lui-même, & ne pense ainsi que de lui-même ; la modestie ne tend qu'à faire

que personne n'en souffre ; elle est une vertu du dehors qui régle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix ; & qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vray qu'il les compte pour rien.

* Le monde est plein de gens qui faisant extérieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toûjours en faveur de leur mérite, & agissent conséquemment.

* Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nez ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiettent pas sur ceux qui cédent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit, il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne désirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on lui en donne ; il est avide de la superfluité, on lui en montre : quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuse pas toûjours d'être estimé à ce prix : il y a des endroits où

il faut se faire voir, un galon d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer ou refuser.

* Nôtre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté a nôtre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se deffendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de nôtre mérite & faire nôtre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empéche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en mocquer.

* D'où vient qu'*Alcippe* me saluë aujourd'huy, me soûrit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? je ne suis pas riche, & je suis à pied, il doit dans les régles ne me pas voir; n'est-ce point pour être vû lui-même dans un même fond avec un Grand?

* L'on est si rempli de soy-même, que tout s'y rapporte; l'on aime à être vû, à être montré, à être salüé, même des inconnus; ils sont fiers, s'ils l'oublient: l'on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sincéres, sans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions: quelle bizarrerie!

* Il semble que l'on ne puisse rire que des chose ridicules: l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, & de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot & inconsidéré, & qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous: si vous êtes sage, & que vous ne disiez que des choses raisonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence, ou par l'injustice, qui nous ôtent l'honneur par la calomnie; nous marquent assez leur haine pour nous; mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent

perdu à nôtre égard toute sorte d'estime aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour nôtre amitié. La mocquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris, & l'une des maniéres dont il se fait le mieux entendre ; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soy-même ; elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, & ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, & le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improuver & de mépriser les autres ; & tout ensemble la colére que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent, & nous méprisent.

* La santé & les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; & les gens déja chargez de leur propre misere sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autruy.

* Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie raprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame est au dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la mocquerie ; & elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit par la compassion.

* Il y a une espéce de honte d'être heureux à la vûë de certaines miséres.

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits ; on sçait à peine que l'on est borgne, on ne sçait point que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gant pour montrer une belle main, & elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit ; elle rit des choses plaisantes ou serieuses pour faire voir de belle dents, si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite, & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épais-

se ; elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul, elle paroît toûjours, & n'a point d'esprit.

* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'esprit : celui qui dit froidement de soy, & sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidéle, sincére, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles & la peau douce ; cela est trop fort.

Il est vray qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la libéralité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font negliger, la vie & l'argent : aussi personne n'avance de soy qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de soy, & sur tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est genereux, qu'il est sublime : on y a mis ces qualitez à un trop haut prix ; on se contente de le penser.

* Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celui qui se trouve entre le vice & la vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le merite des autres, avec une différence, que celle-cy est un sentiment volontaire, courageux, sincére, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte souvent au dessus de ce qu'elle admire ; & que celle-là au contraire est un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle ; qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui forcée de la reconnoître, lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses ; une passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation ; qui le rend froid & sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autruy, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique : vice honteux, & qui par son excés rentre toûjours dans la vanité & dans la presomption ; & ne persuade pas tant à celui qui en est blessé, qu'il a plus d'esprit & de mérite que les au-

tres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit & du merite.

L'émulation & la jalousie ne se rencontrent gueres que dans les personnes de même art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie ? ceux qui font profession des arts libéraux ou des belles lettres, les Peintres, les Musiciens, les Orateurs, les Poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, & souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie ; comme est celle qu'excitent dans nôtre ame les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministére.

L'envie & la haine s'unissent toûjours & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet ; & elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point ja-

loux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un ſtatuaire qui vient d'achever une belle figure : il ſçait qu'il y a dans ces arts des régles & une methode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ny l'uſage, ny le nom, ny la figure ; & il lui ſuffit de penſer qu'il n'a point fait l'apprentiſſage d'un certain métier, pour ſe conſoler de n'y être point maître ; il peut au contraire être ſuſceptible d'envie & même de jalouſie contre un Miniſtre & contre ceux qui gouvernent, comme ſi la raiſon & le bon ſens qui lui ſont communs avec eux, étoient les ſeuls inſtrumens qui ſervent à régir un Etat & à préſider aux affaires publiques : & qu'ils duſſent ſuppléer aux régles, aux préceptes, à l'expérience.

* L'on voit peu d'eſprits entiérement lourds & ſtupides ; l'on en voit encore moins qui ſoient ſublimes & tranſcendans ; le commun des hommes nage entre ces deux extrémitez : l'intervalle eſt rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui ſont d'un grand uſage, ſervent à la République, & renferment en ſoy

l'utile & l'agréable ; comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu, celui de la société & de la conversation.

* Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celui qui n'en a point ; il n'a nulle vûës, & il est incapable de profiter de celles d'autruy.

* Le premier dégré dans l'homme aprés la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perduë ; la folie même est incompatible avec cette connoissance ; de même ce qu'il y auroit en nous de meilleur aprés l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque ; par là on feroit l'impossible, on sçauroit sans esprit n'être pas un sot, ny un fat, ny un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité est serieux & tout d'une piéce, il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle ; aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sçait à peine joüer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat; personne n'ose le lui dire à lui-même, il meurt sans le sçavoir, & sans que personne se soit vangé.

* Quelle mesintelligence entre l'esprit & le cœur! Le Philosophe vit mal avec tous ces préceptes; & le politique rempli de vûës & de refléxions ne sçait pas se gouverner.

* L'esprit s'use comme toutes choses; les sciences sont ses alimens, elles le nourissent & le consument.

* Les petits sont quelquefois chargez de mille vertus inutiles; ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soûtiennent facilement le poid de la faveur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevez. Ceux au contraire que la fortune aveugle sans choix & sans discernement a comme accablez de ses bienfaits, en joüissent avec orgüeil & sans modération; leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accés marquent long-tems en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se

voir si éminent ; & il deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les aprivoiser.

** Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large, & de larges épaules, porte legerement & de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre ; un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge : ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires : ils voguent ils singlent dans une mer où les autres échoüent & se brisent ; ils parviennent, en blessant toutes les régles de parvenir ; ils tirent de leur irragularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée, hommes dévoüez à d'autres hommes, aux Grands à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs derniéres esperances ; ils ne les servent point, mais ils les amusent ; les personnes de merite & de service sont utiles aux Grands, ceux-cy leur sont necessaires, ils blanchissent aupres d'eux dans la pratique

des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense : ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, & s'élevent par un continuel enjoüement jusqu'au sérieux des dignitez : ils finissent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni esperé ; ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

*L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroique, & qui a été sçûë de toute la terre, que sans paroître comme épuisés par un si grands effort, il eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage & judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petitesses indignes de la haute reputation qu'ils avoient acquise ; que se mêlant moins dans le peuple, & ne lui laissant pas le loisir de les voir de prés, ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration à l'indifference, & peut-être au mépris.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut : ils sont mêmes si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule ; il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur reputation ne soit entiére : on ne leur demande point qu'ils soient plus éclairez & plus incorruptibles; qu'ils soient plus amis de l'ordre & de la discipline; plus fidéles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public; plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

* Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si différens d'eux-mémes par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels étoient pieux, sages, sçavans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en sçait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis

mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître ; que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans: ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fond; ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité; ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de régle, de reflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout nôtre mal vient de ne pouvoir être seuls; de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la méfiance, l'envie, l'oubli de soi-même & de Dieu.

* L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même, les ténebres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs; le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuier.

* L'ennui est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part

dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la societé; celui qui aime le travail a assez de soi-même.

* La plûpart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miserable.

* Il y a des ouvrages qui commençent par A & finissent par Z: le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié; quelle recherche, quelle affectation dans ses ouvrages! On les apelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite; on a commencé il faut finir, on veut fournir toute la carriére; il seroit mieux ou de changer ou de suspendre, mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre, on poursuit, on s'anime par les contradictions, la vanité soûtient, supplée à la raison qui cede & qui se desiste; on porte ce rafinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles mêmes où il entre de la Réligion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent; parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous

sommes étroitement obligez de faire elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions loüables, & qui nous soûtient dans nos entreprises. N** † aime une pieté fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, & fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions ; les gens à petits collets, & les *sœurs grises* y ont une libre entrée, toute une ville voit ses aumônes, & les publie : qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers?

† De Mauroi Curé des invalides

* *Geronte* meurt de caducité, & sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab instat* partager sa succession : il ne vivoit depuis long-tems que par les soins d'*Asterie* sa femme, qui jeune encore s'étoit dévoüée à sa personne, ne le perdoit pas de vûë, sécouroit sa vieillesse, & lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

* Laisser perdre charges & benefi-

ces plûtôt que de vendre ou de resigner, même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent; ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même, & n'aimer que soi.

* *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* son oncle n'a pû haïr ni desheriter.

Frontin neveu d'Aurele, aprés ving années d'une probité connuë, & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pus fléchir en sa faveur; & ne tire de sa dépoüille qu'une legere pension que Fauste unique légataire lui doit payer.

* Les haines sont si longues & si opiniatrées que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la reconciliation.

* L'on s'insinuë auprés de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmitez qui affligent leur corps; en cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre: de là vient que celui qui se porte bien, & qui desire peu de cho-

e, eſt moins facile à gouverner.

*La moleſſe & la volupté naiſſent avec l'homme, & ne finiſſent qu'avec lui ; ni les heureux ni les triſtes évenemens ne l'en peuvent ſéparer: c'eſt pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaiſe.

* C'eſt une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens ſe ſouviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chaſtes & temperans ; la premiére choſe qui arrive aux hommes aprés avoir renoncé aux plaiſirs, ou par bien-ſéance, ou par laſſitude, ou par régime, c'eſt de les condamner dans les autres : il entre dans cette conduite une ſorte d'attachement pour les choſes mêmes que l'on vient de quitter ; l'on aimeroit qu'un bien qui n'eſt plus pour nous, ne fuſt plus auſſi pour le reſte du monde : c'eſt un ſentiment de jalouſie.

* Ce n'eſt pas le beſoin d'argent où les vieillards peuvent aprehender de tomber un jour, qui les rend avares; car il y en a de tels qui ont de ſi grands fonds, qu'ils ne peuvent gué-

res avoir cette inquiétude; & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leurs caducité des commoditez de la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice : ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelqu'autre chose plus que soi-même, outre qui se trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plûtôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement, qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril ; il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare ; l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus ; il faut laisser seulement son bien dans ses coffres, & se priver de tout ; cela est commode aux vieillards à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

* Il y a des gens qui sont mal logez, mal couchez, mal habillez & plus mal nourris; qui essuyent les ri-

gueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la societé des hommes, & passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du present, du passé, & de l'avenir, & dont la vie est comme une pénitence continuelle; & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

* Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards ; ils aiment les lieux où ils l'ont passée, les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce tems leur sont cheres ; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé, ils tiennent pour l'ancienne maniére de chanter, & pour la vieille danse; ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages; ils ne peuvent encore désaprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, & qui en rapellent la mémoire: comment pourroient-ils leur préferer de nouveaux usages, & des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'esperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de

si grands avantages contre la vieillesse?

* Une trop grande négligence, comme une excessive parure dans les vieillards multiplient leur rides, & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard est fier, dédaigneux & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

* Un vieillard qui a vécu à la Cour, qui a un grand sens & une mémoire fidelle, est un trésor inestimable; il est plein de faits & de maximes; l'on y trouve l'histoire du siécle, revétuë de circonstances tres curieuses, & qui ne se lisent nulle part; l'on y aprend des regles pour la conduite & pour les mœurs, qui sont toûjours seures, parce qu'elles sont fondées sur l'experience.

* Les jeunes gens à causes des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

L'Abbé Dance. * *Philippe* déja vieux raffine sur la propreté & sur la mollesse, il passe aux petites délicatesses; il s'est fait un art du boire, du manger, du repos & de l'éxercice; les petites regles qu'il s'est prescrites, & qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, & ne les romproit pas pour

une maîtresse, si le régime lui avoit permis d'en retenir; il s'est accablé de superfluitez, que l'habitude enfin lui rend nécessaires: il double ainsi & renforce les liens qui l'atachent à la vie, & il veut employer ce qui lui en reste à en rendre la perte plus douloureuse n'aprehendoit-il pas assez de mourir?

* *Gnathon* ne vit que pour soi, & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point: non content de remplir à une table la premiére place, il occupe lui seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour lui & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous tout à la fois: il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, & en use de maniere qu'il faut que les conviez, s'ils veulent manger mangent ses restes: il ne leur épargne aucune de ses malpropretez dégoûtantes, capables d'ôter l'apetit aux plus affamez, le jus & les sauces lui dégouttent du menton & de la barbe:

*Le gros Givri ou le Marquis de Sablé.

s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat & sur la nappe, on le suit à la trace: il mange haut & avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un ratelier; il écure ses dents, & il continuë à manger: Il se fait quelque part où il se trouve, une maniere d'établissement, & ne souffre pas d'être plus pressé au Sermon ou au théatre que dans sa chambre: il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent, dans tout autre, si on veut l'en croire, il pâlit & tombe en foiblesse: s'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, & il sçait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit: il tourne tout à son usage, ses valets, ceux d'autrui courent dans le même tems pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages: il embarasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa repléction & sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'aprehende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de

l'extinction du genre humain.

* *Cliton* n'a jamais eu toute sa vie que deux affaires, qui est de diner le matin & de souper le soir, il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages, il place ensuite le rôt & les entremets, il se souvient éxactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas les *hors d'œuvre*, le fruit & les assiettes, il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû, il posséde le langage des cuisines autant qu'il peut s'entendre, & il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point; il a sur tout un palais sûr, qui ne prend point le change, & il ne s'est jamais vû exposé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre : c'est un personnage illustre dans son genre, & qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller, on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons mor-

Feu Mr. Dolonne & du Broussin.

ceaux,& il n'eſt guéres permis d'avoir du goût pour ce qu'il deſaprouve. Mais il n'eſt plus, il s'eſt fait du moins porter à table juſqu'au dernier ſoûpir ; il donnoit à manger le jour qu'il eſt mort, quelque part où il ſoit il mange, & s'il revient au monde, c'eſt pour manger.

* *Ruffin* commence a griſonner; mais il eſt ſain, il a un viſage frais, & un œil vif, qui lui promettent encore vingt années de vie; il eſt gai, *jovial*, familier, indifferent; il rit de tout ſon cœur, & il rit tout ſeul & ſans ſujet ; il eſt content de ſoi, des ſiens, de ſa petite fortune, il dit qu'il eſt heureux ; il perd ſon fils unique, jeune homme de grande eſperance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de ſa famille; il remet ſur d'autres le ſoin de pleurer, il dit, *Mon fils eſt mort, cela fera mourir ſa mere*, & il eſt conſolé : il n'a point de paſſions, il n'a ni amis ni ennemis ; perſonne ne l'embaraſſe, tout le monde lui convient, tout lui eſt propre, il parle à celui qui voit une premiere fois avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & il lui

fait part bien-tôt de ſes *quolibets* & de ſes hiſtoriettes, on l'aborde, on le quitte ſans qu'il y faſſe attention; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelque un, il l'acheve à celui qui prend ſa place.

* N** eſt moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne paſſe point ſoixante-huit ans, mais il a la goutte, & il eſt ſujet à une colique nephretique, il a le viſage décharné, le teint verdâtre, & qui ménace ruine: il fait marner ſa terre, & il compte que de quize ans entiers il ne ſera obligé de la fumer: il plante un jeune bois, & il eſpere qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la ruë ** une maiſon de pierre de taille, rafermie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il aſſure en touſſant & avec une voix frêle & debile, qu'on ne verra jamais la fin; il ſe promene tous les jours dans ſes ateliers ſur le bras d'un valet qui le ſoulage, il montre à ſes amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a deſſein de faire. Ce n'eſt pas pour ſes enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ny pour ſes héri-

tiers, personnes viles, & qui se sont broüillées avec lui : c'est pour lui seul, & il mourra demain.

* *Antagoras* a un visage trivial & populaire, un Suisse de Paroisse où le Saint de pierre qui orne le grand Autel n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude : il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le soir les ruës & les carrefours d'une Ville ; il plaide depuis quarante ans, plus propre de sortir de la vie que de sortir d'affaires : il n'y a point eu au Palais depuis tout ce temps de causes celébres ou de procédures longues & embroüillées où il n'ait du moins intervenu ; aussi a-t'il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous & haï de tous, il n'y a guéres de familles dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent de lui ; appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *committimus*, ou à mettre un Arrêt en éxécution, outre qu'il assiste chaque jour à quelques assemblées

de créanciers ; par tout Syndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reste pour ses visites : vieil meuble de ruelle où il parle de procés & dit des nouvelles: vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le trouverez aux grand Fauxbourg, où il vous a prévenu, & où déja il redit ses nouvelles & son procés : si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expedié.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres, & ils meurent consumez de vieillesse, aprés avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre, & des enlévemens de meubles, des prisons & des supplices ; je l'avouë : mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toûjours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

* L'on voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles

répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlez du Soleil, attachez à la terre qu'ils foüillent, & qu'ils remuënt avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, & quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, & en effet ils sont des hommes; il se retirent la nuit dans des tanieres où ils vivent de pain noir, d'eau, & de racine: ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer & de recüillir pour vivre, & méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* *Don Fernand* dans sa Province est oisif, ignorant, médisant, querelleux, fourbe, intemperant, impertinent; mais il tire l'épée contre ses voisins, & pour un rien il expose sa vie; il a tué des hommes, il sera tué.

* Le noble de Province inutile à sa patrie, à sa famille, & à lui-même; souvent sans toit, sans habits, & sans aucun mérite, repete dix fois le jour qu'il est Gentilhomme, traite les fourrures & les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins & de ses titres qu'il ne chan-

geroit pas contre les masses d'un Chancelier.

* Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du genie; des richesses, des dignitez, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la retoure, & de la bassesse : ces choses mêlées ensemble en mille manières différentes, & compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états & les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs qui tous sçavent le fort & le foible les uns des autres, agissent aussi reciproquement comme ils croyent le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux, & celle qu'ils ont sur quelques autres, & de là naissent entr'eux ou la familiarité, ou le respect & la déférence, ou la fierté & le mépris : de cette source vient que dans les endroits publics, & où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre

celui que l'on cherche à aborder ou à saluër, & cet autre que l'on feint de ne pas connoître, & dont l'on veut encore moins se laisser joindre; que l'on se fait honneur de l'un, & qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, & que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarassé de vous, & qui vous quitte, & que le même est souvent celui qui rougit d'autruy, & dont on rougit, qui dédaigne icy, & qui là est dédaigné, il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise, quelle misére! & puis qu'il est vray que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, & de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiez, nous procureroit un si grand bien que celui de ne mortifier personne.

* L'on ne peut plus entendre que celle

* Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y à personne au monde qui ne

dût avoir une forte teinture de Philosophie. * Elle convient à tout le monde; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes & à toutes les conditions; elle nous console du bonheur d'autry, des indignes préferences, des mauvais succez, du déclin de nos forces ou de nôtre beauté, elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie & la mort, contre les sots & les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

qui est dépendante de la Religion Chrêtienne.

* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes, & se laissent dominer par de petits chagrins; rien n'est plus inégal & moins suivy, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur cœur & dans leur esprit. Le reméde à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

* Le destin du Vigneron, du Sol-

dat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vray malheur; qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plupart des hommes pour arriver à leurs fins sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens; ils se laissent souvent dévancer d'autres qui sont partis aprés eux, & qui marchent lentement, mais constamment.

* J'ose presque assurer que les hommes sçavent encore mieux prendre des mésures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut: on se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose, & ensuite ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la premiére qui échape.

* Les hommes agiſſent mollement dans les choſes qui ſont de leur devoir, pendant qu'ils ſe font un mérite, ou plûtôt une vanité de s'empreſſer pour celles qui leur ſont étrangéres, & qui ne conviennent ny à leur état ny à leur caractére.

* La différence d'un homme qui ſe révêt d'un caractére étranger à lui-même, quand il rentre dans le ſien, eſt celle d'un maſque à un viſage.

* *Telephe* a de l'eſprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne préſume d'en avoir : il eſt donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite, & ce qu'il projette ; dix fois au delà de ce qu'il a d'eſprit, il n'eſt donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étenduë ; ce raiſonnement eſt juſte : il a comme une barriere qui le ferme, & qui devroit l'avertir de s'arréter en deçà ; mais il paſſe outre, il ſe jette hors de ſa ſphere ; il trouve lui-même ſon endroit foible, & ſe montre par cet endroit ; il parle de ce qu'il ne ſçait point, ou de ce qu'il ſçait mal ; il entreprend au deſſus de ſon pouvoir, il déſire au delà de ſa portée ; il s'égale à ce

qu'il y a de meilleur en tout genre : il a du bon & du loüable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux ; on voit clairement ce qu'il n'est pas, & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point : son caractere est de ne sçavoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, & qui est le sien.

* L'homme du meilleur esprit est inégal, il souffre des accroissemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en sort : alors s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ny à plaire. Chante-t-on avec un rhume ? ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le sot est *Automate*, il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, & toûjours, & dans le même sens, & avec la même égalité ; il est uniforme, il ne se dément point, qui l'a vû une fois l'a vû dans tous les instans & dans toutes les périodes de sa vie ; c'est tout au plus le bœuf qui meugle ou le merle qui sifle, il est fixé & déterminé par

sa nature, & j'ose dire par son espéce: ce qui paroît le moins en lui, c'est son ame, elle n'agit point, elle ne s'éxerce point, elle se repose.

* Le sot ne meurt point; ou si cela lui arrive selon nôtre maniére de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre: son ame alors pense, raisonne, infére, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point; elle se trouve dégagée d'une masse de chair, où elle étoit comme ensevelie, sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle: je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, & des organes brutes & imparfaits ausquels elle s'est vûë attachée si long-tems, & dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide: elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDE', de RICHELIEU, de PASCAL, de LINGENDES.

* La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans

la conduite n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte; mais parce qu'en effet elle s'éxerce sur des choses & en des occasions qui n'en meritent point. La fausse delicatesse de goût & de compléxion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur : c'est une autre qui par mignardise pâlit à la vûë d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanoüir aux tubereuses.

* Qui oseroit se promettre de contenter les hommes : Un Prince, quelque bon & quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre ? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son Palais à ses Courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique : que dans les lieux dont la vûë seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacle: qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraîchissemens : qu'il y ajoûte une chere splendide & une entiére liberté: qu'il entre avec eux en societé des mêmes amusemens : que le grand homme

me devienne aimable, & que le heros ſoit humain & familier, il n'aura pas aſſez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choſes qui les ont charmez dans leurs commencemens, ils déſerteroient *la table des Dieux*, & le *Nectar* avec le tems leur devient inſipide: ils n'héſitent pas de critiquer des choſes qui ſont parfaites; il y entre de la vanité & une mauvaiſe délicateſſe:leur goût, ſi on les en croit, eſt encore au delà de toute l'affectation qu'on auroit à les ſatisfaire, & d'une dépenſe toute royale que l'on feroit pour y réüſſir: il s'y méle de la malignité qui va juſqu'à vouloir affoiblir dans les autres la joye qu'il auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire ſi flatteurs & ſi complaiſans peuvent ſe démentir; quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme juſques dans le Courtiſan.

* L'affectation dans le geſte, dans le parler, & dans les maniéres eſt ſouvent une ſuite de l'oiſiveté, ou de l'indifference, & il ſemble qu'un grand attachement ou de ſérieuſes affaires jettent l'homme dans ſon naturel.

* Les hommes n'on point de caractéres, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivy, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables : ils souffrent beaucoup à être toûjours les mêmes, à persévérer dans le désordre, & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice ; ils ont des passions contraires, & des foibles qui se contredisent : il leur coûte moins de joindre les extrémitez, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre ; ennemis de la moderation, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excez, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode, & se faire dévot ; il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres, s'échapent, & ont une bile intarissable sur les plus pe-

tits inconveniens ; ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale & ne se dément point; c'est donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les évenemens où il y a de quoy faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle ; mais qui se néglige sur tout le reste.

* L'on se répent rarement de parler peu, trés-souvent de trop parler ; maxime usée & triviale que tout le monde ne pratique pas.

* C'est se vanger contre soy-même, & donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vrayes, & de mentir pour les décrier.

* Si l'homme sçavoit rougir de soy, quels crimes non seulement cachez, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas ?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur premiere instruction.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribuë à les rendre sages.

* Il faut aux enfans les verges & la férule ; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison & la justice dénuées de tous leurs ornemens ny ne persuadent ny n'intimident : l'homme qui est esprit se mene par les yeux & les oreilles.

* *Timon* ou le misantrope peut avoir l'ame austere & farouche, mais exterieurement il est civil & *cérémonieux* ; il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes, au contraire il les traite honnêtement & serieusement, il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ny s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

* La raison tient de la vérité : elle est une ; l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille; l'étude de la sagesse a moins d'étenduë que celle que l'on feroit des sots & des impertinens : celui qui n'a vû que des hommes polis & raisonnables, ou ne connoît pas l'hom-

me, ou ne l'le connoît qu'à demy; quelque diversité qui se trouve dans les compléxions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des déhors qui plaisent reciproquement, qui semblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte : celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la province, y fait bien-tôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon; il avance par des expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité, il calcule presque en combien de maniéres differentes l'homme peut être insupportable.

* Aprés avoir meurement approfondi des hommes, & connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on est réduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

* Combien d'ames foibles, molles & indifférentes, sans de grands défauts, & qui puissent fournir à la satyres. Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes; mais qui par leur singularité ne tirent point à conséquence, & ne sont d'aucune ressource par l'instruction & pour la morale: ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux, & qui sont moins de l'humanité que de la personne.

DES JUGEMENS.

RIen ne ressemble mieux à la vive persuasion que le mauvais entêtement: de là les partis, les cabales, les hérésies.

* L'on ne pense pas toûjours constamment d'un même sujet: l'entêtement & le dégoût se suivent de prés.

* Les grandes choses étonnent, & les petites rebutent; nous nous apprivoisons avec les unes & les autres par l'habitude.

* Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui

convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit trés-modestement avant leur élevation.

* La faveur des Princes n'exclud pas le mérite, & ne le suppose pas aussi.

* Il est étonnant qu'avec tout l'orgüeil dont nous sommes gonflez, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de nôtre jugement, nous négligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres : la vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent : nous loüons ce qui est loüé, bien plus que ce qui est loüable.

* Je ne sçay s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à loüer, que ce qui est plus digne d'approbation & de loüange, & si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un dévot *, sçait dire du bien, mais d'un autre dévot : si une belle femme approuve la

* Faux dévot.

beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux, que ce qu'elle approuve : si un Poëte louë les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement ; action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente, ils substituënt à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autruy.

* Le commun des hommes est si enclin au déréglement & à la bagatelle ; & le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller pour trop loin, approcheroit fort de la droite raison & d'une conduite réguliére.

Il faut faire comme les autres ; maxime ſuſpecte, qui ſignifie, preſque toûjours, il faut mal faire, dés qu'on l'étend au delà de ces choſes purement extérieures, qui n'ont point de ſuite, qui dépendent de l'uſage, de la mode ou des bienſéances.

* Si les hommes ſont hommes plûtôt qu'Ours ou Panthéres ; s'ils ſont équitables, s'ils ſe font juſtice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les loix, leur texte & le prodigieux acablement de leurs commentaires? que devient le *petitoire* & le *poſſeſſoire*, & tout ce qu'on appelle Juriſprudence ? où ſe réduiſent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils ſont établis de faire valoir ces mêmes loix ? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la ſincérité ; s'ils ſont guéris de la prévention, où ſont évanoüies les diſputes de l'école, la ſcolaſtique, & les controverſes? S'ils ſont tempérans, chaſtes & modérez, que leur ſert le myſtérieux jargon de la médecine, & qui eſt une mine d'or pour ceux qui s'aviſent de le parler ? Légiſtes, Docteurs, Mé-

decins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous, nous donner le mot de devenir sages!

De combien de grands hommes dans les différens éxercices de la paix & de la guerre auroit-on dû se passer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t'on pas porté de certains arts & de certaines sciences qui ne doivent point être nécessaires, & qui sont dans le monde comme des remédes à tous les maux, dont nôtre malice est l'unique source!

Que de choses depuis VARRON, que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être sçavant que comme PLATON ou comme SOCRATE!

* Tel à un Sermon, à une Musique, ou dans une gallerie de peintures, a entendu à sa droite & à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposez: cela me feroit dire volontiers que l'on peut hâzarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais; le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres; l'on ne ris-

que guéres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

* Le Phœnix de la Poësie *Chantante* †, renaît de ses cendres, il a vû mourir & revivre la réputation en un même jour, ce juge même si infaillible & si ferme dans ses jugemens, le public, a varié sur son sujet, où il se trompe, ou il s'est trompé; celui qui prononceroit aujourd'huy que Q** en un certain genre est mauvais Poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque-tems *il est bon Poëte*. † Mr Quinaut.

* C. P. † étoit riche, & C. N. † ne l'étoit pas; *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture: ainsi l'on a toûjours demandé pourquoy dans telle ou telle profession, celui-ci avoit fait sa fortune, & cet autre l'avoit manquée; & en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé, & de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs, & prendre les pires. † Mr. Chapelain. † Corneille.

* La condition des Comédiens étoit

infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs : qu'eſt-elle chez nous? On penſe d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

† Le baſque ou Pécour.
† Rhœur la Macé Roſcie la Barbereau Nerine.
La Peſant.

*Il ſuffiſoit à *Bathylle* † d'être Pantomime pour être couru des Dames Romaines, *Rhoé* de danſer au théatre, à *Roſcie* † & à *Nerine* de repréſenter dans les cœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace ſuites d'une trop grande puiſſance avoient ôté aux Romains le goût du ſecret & du myſtére ; ils ſe plaiſoient à faire du théatre public celui de leurs amours ; ils n'étoient point jaloux de l'amphithéatre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtreſſes ; leur goût n'alloit qu'à laiſſer voir qu'ils aimoient, non pas une belle perſonne, ou une excellente Comédienne, mais une † Comédienne.

† La Danſeur.

* Rien ne découvre mieux dans quelle diſpoſition ſont les hommes à l'égard des ſciences & des belles lettres, & de quelle utilité ils le croyent dans la république, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils ſe for-

ment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y à point d'art si mécanique ni de si vile condition, où les avantages ne soient plus seurs, plus prompts & plus solides. Le Comédien couché dans son carosse jette de la boüe au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, sçavant & pédant sont synonimes.

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux docte à se taire, à écouter, à aplaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

*Il y a une sorte de hardiesse à soûtenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les sçavans, à qui ils ôtent les manieres du monde, le sçavoir vivre, l'esprit de societé, & qu'ils renvoyent ainsi dépoüillez à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des sçavans. S'ils alleguent en leurs faveurs les noms d'E-

STRÉES, de HARLAY; BOSSUET; SEGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LA MOIGNON, SCUDERY*, PELISSON; & de tant d'autres Personnages également doctes & polis; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDÉ, de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de Princes qui on sçû joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances, & l'atticisme des Grecs, & l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers: & s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble neanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de precaution, & se donner seulement la peine de douter, si ce même esprit qui fait faire de si grands progrés dans les sciences qui fait bien penser, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

* Mlle Scudery.

Il faut trés-peu de fonds pour la politesse dans les manieres; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

* Il est sçavant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garderobe ; & il a raison. OSSAT, XIMENES, RICHELIEU, étoient sçavans, étoient-ils habiles?ont-ils passé pour de bons Ministres ? Il sçait le Grec, continuë l'homme d'Etat, c'est un Grimaud, c'est un Philosophe. Et en effet, une Fruitiere à Athenes selon les apparences parloit Grec, & par cette raison étoit Philosophe : les BIGNONS, les, LAMOIGNONS étoient de purs Grimauds, qui en peut douter ? ils sçavoient le Grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN ! de dire *qu'alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit, ou si le Philosophe, ou le grimaud venoit à l'Empire.*

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, & rien d'avantage ; le mépris des unes tombe sur les autres : il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossiéres ou polies; si les livres qu'elles ont formez, sont d'un bon ou d'un mauvais

goût. Suposons, que nôtre langue pût, un jour avoir le sor de la Grecque & de la Latine, seroit-on pendant quelques siecles aprés qu'on ne parleroit plus, pour lire MOLIERE ou la FONTAINE?

* Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'est un bel esprit, vous dites aussi de celui qui travaille une poutre, il est Charpentier, & de celui qui refait un mur, il est maçon : je vous demande quel est l'attelier, où travaille cet homme de métier, ce bel esprit? qu'elle est son enseigne? à quel habit le reconnoît-on? quels sont ses outils? est-ce le coin, sont-ce le marteau ou l'enclume? où défend-il, où cogne-t-il son ouvrage, où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être ouvrier; Euripile se pique-t-il d'être bel esprit? s'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile & mécanique, à qui ni ce qui est beau, ni ce qui est esprit, ne sçauroient s'apliquer sérieusement; & s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage & qui a de l'esprit, ne dites-vous pas encore du sça-

vantaiſe, & il eſt bel eſprit, & ainſi du mauvais Poëte ? Mais vous-même vous croyez-vous ſans aucun eſprit ? & ſi vous en avez c'eſt ſans doute de celui qui eſt beau & convénable; vous voilà donc un bel eſprit : ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure ; continuez, j'y conſens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les ſots ſans le moindre diſcernement, ou comme les ignorans qu'elle conſole d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de ſtyle, d'Imprimeur, d'Imprimerie : qu'on ne ſe hazarde plus de me dire, vous écrivez ſi bien, *Antiſthene* †; continue d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in folio* ? traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un ouvrage ſuivi, méthodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajoûter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui eſt, & qui ſera livre. *Berylle* † tombe en ſyncope à la vûë d'un chat, & moi à la vûë d'un livre.

† De la Bruyere autheur des Caracteres.

† L'Abbé de Rubec

Suis-je mieux nourri & plus lourdement vétu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nort, ai-je un lit de plumes aprés vingt ans entiers qu'on me debite dans la place? j'ay un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire, dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien, ai-je un grain de ce métail qui procure toutes choses? Le vil Praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Magistrat. Un homme *rouge* ou *feüille-morte* devient Commis, & bientôt plus riche que son Maître, il le laisse dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B**† s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes. BB** † à vendre en bouteille l'eau de la riviere. † Un autre Charlatan arrive ici de delà les Monts avec une malle, il n'est pas déchargé, que les pensions courent & il est prét de retourner d'où il arrive avec des mulets & des fourgons. *Mercure* est *Mercure*, & rien davantage, & l'or ne peut païer ses méditations & ses intrigues; on y ajoûte la faveur & les distinctions. Et

† Benoît.

* Barbereau Empirique.

† Le Marquis de la Ratinap

ans parler que des licites, on paye au Thuilier sa thuille, & à l'ouvrier son tems & son ouvrage, paye-t'on à un Auteur ce qu'il pense & ce qu'il écrit? & s'il pense tres-bien, le paie-t'on trés-largement? se meuble-t'il, s'anoblit-il à force de penser & d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillez, qu'ils soient rasez, il faut que retirez dans leurs maisons ils ayent une porte qui ferme bien? est-il necessaire qu'ils soient instruits? folie, simplicité, imbécillité! continuë Antisthene, de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philosophe: avoir, s'il se peut, un *Office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre: écrire alors par jeu, par oisiveté, & comme *Tityre* sifle ou joüe de la flûte; cela, ou rien: j'écris à ces conditions, & je cede ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, & me disent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre, DU BEAU, DU BON, DU VRAY. DES IDÉES. DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthene vendeur de marée.*

Ceux de Siam.

* Si les Ambaſſadeurs des Princes étrangers étoient des Singes inſtruits à marcher ſur leurs pieds de derriére, & à ſe faire entendre par interprete, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la juſteſſe de leurs réponſes, & le bon ſens qui paroit quelquefois dans leurs diſcours. La prévention du païs, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raiſon eſt de tous le climats, & que l'on penſe juſte par tout où il y a des hommes : nous n'aimerions pas à être traitez ainſi de ceux que nous appellons barbares ; & s'il y a en nous quelque barbarie, elle conſiſte à être épouvantez de voir d'autres peuples raiſonner comme nous.

Tous les étrangers ne ſont pas barbares, & tous nos compatriotes ne ſont pas civiliſez : de même toute campagne n'eſt pas agreſte *, & toute ville n'eſt pas polie : il y a dans l'Europe un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois eſt doux & inſinuant, le Bourgeois au contraire & le Magiſtrat groſſiers, & dont la ruſticité eſt héréditaire.

* Ce terme s'entend ici métaphoriquement.

* Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix & un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, & les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

* Ce Prélat † se montre peu à la Cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes; il ne joüe ni à grande ni à petite prime, il n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles, il n'est point homme de cabale, & il n'a point l'esprit d'intrigue; toûjours dans son Evêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole, & à l'édifier par son exemple; il consume son bien en des aumônes, & son corps par la pénitence; il n'a que l'esprit de regularité, & il est imitateur du zéle & de la pieté des Apôtres. Les tems sont changez, & il est menacé sous ce Régne d'un titre plus éminent.

† Le Cardinal le Camus.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractére & d'une profession serieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligés à faire dire d'eux, qu'ils joüent, qu'ils chantent, qu'ils badinent comme les autres hommes, & qu'à les voir si plaisans & si agreables, on ne croiroit, point qu'ils fussent d'ailleurs si regulier, & si severes, oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manieres de la pollitesse dont il se piquent; qu'elle assortit au contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures differentes, & qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque.

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & premiere vûë; il y a un intérieur, & un cœur qu'il faut aprofondir, le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hipoctisie cache la malignité; il n'y a qu'un trés - petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer; ce n'est que peu

à peu, & forcez même par le tems & les occasions que la vertu parfaite, & le vice consommé viennent enfin à se declarer.

*........ Il disoit que l'esprit " dans cette belle personne étoit un " diamant bien mis en œuvre, & continuant de parler d'elle; c'est ajoûtoit-il, comme une nuance de raison & d'agrément qui occupe les " yeux & le cœur de ceux qui lui parlent, on ne sçait si on l'aime ou si on " l'admire; il y a en elle de quoi faire " une parfaite amie, il y a aussi de " quoi vous mener plus loin que " l'amitié; trop jeune & trop fleurie pour ne pas plaire, mais trop " modeste pour songer à plaire, " elle ne tient compte aux hommes que de leur mérite, & ne croit " avoir que des amis: pleine de vivacité & capable de sentimens elle " surprend & elle interesse; & sans " rien ignorer de ce qui peut entrer " de plus délicat & de plus fins dans " les conversations, elle a encore ces " saillies heureuses qui entre'autres " plaisirs qu'elles font, dispensent " toûjours de la réplique: elle vous " FRAGMENT.

„ parle comme celle qui n'eſt pas ſça-
„ vante, qui doute & qui cherche à
„ s'éclaircir, elle vous écoûte comme
„ celle qui ſçait beaucoup, qui con-
„ noît le prix de ce que vous lui di-
„ tes, & auprés de qui vous ne per-
„ dez rien de ce qui vous échape.
„ Loin de s'apliquer à vous contre-
„ dire avec eſprit, & d'imiter *Elvi-*
„ *re* qui aime mieux paſſer pour une
„ femme vive, que marquer du bon
„ ſens & de la juſteſſe, elle s'aproprie
„ vos ſentimens, elle les croit ſiens,
„ elle les étend, elle les ambel-
„ lit, vous êtes content de vous
„ d'avoir penſé ſi bien & d'avoir
„ mieux dit encore que vous n'aviez
„ crû. Elle eſt toûjours au deſſus de
„ la vanité, ſoit qu'elle parle ſoit qu'e-
„ le écrive, elle oublie les traits ou
„ il faut des raiſons, elle a déja com-
„ pris que la ſimplicité eſt éloquente:
„ s'il s'agit de ſervir quelqu'un & de
„ vous jetter dans les mêmes interêts,
„ laiſſant à Elvire les jolis diſcours &
„ les belles lettres qu'elle met à tous
„ uſages, *Artenice* n'employe auprés
„ de vous que la ſincerité, l'ardeur, l'em-
„ preſſement & la perſuation. Ce qui
domine

domine en elle c'eſt le plaiſir de la "
lecture, avec le goût des perſonnes de "
nom & de réputation, moins pour "
en être connuë que pour les connoî- "
tre : on peut la loüer d'avance de "
toute la ſageſſe qu'elle aura un jour, "
& de tout le mérite qu'elle ſe pré- "
pare par les années ; puiſqu'avec une "
bonne conduite elle a de meilleures "
intentions, des principes ſûrs, uti- "
les à celles qui ſont comme elle ex- "
poſées aux ſoins & à la flatterie ; & "
qu'étant aſſez particuliére ſans "
pourtant être farouche, ayant mê- "
me un peu de penchant pour la re- "
traite, il ne lui ſçauroit peut-être "
manquer que les occaſions, ou ce "
qu'on appelle un grand théatre pour "
y faire briller toutes ſes vertus. "

* Une belle femme eſt aimable dans ſon naturel, elle ne perd rien à être négligée, & ſans autre parure que celle qu'elle tire de ſa beauté & de ſa jeuneſſe : une grace naïve éclatte ſur ſon viſage, aime ſes moindres actions ; il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajuſtement & de la mode. De même un homme de bien eſt reſpectable par lui-même,

& indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, & sa vertu plus specieuse : un air reformé une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoûtent rien à la probité, ne relevent pas le merite, ils le fardent, & font peut-être qu'il est moins pur, & moins ingénu.

Le P. Président. Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrêmitez, qui se touchent & dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en joüer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le sera jamais, ou la gravite n'est point, ou elle est naturelle ; & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de réputation, s'il est chagrin & austere, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu, & la leur rend suspecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuse ; s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement &

laborieusement, avoir des vûës sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes; il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

* La phisionomie n'est pas une régle qui nous soit donnée pour juger des hommes, elle nous peut servir de conjecture.

* L'air spirituel est dans les hommes, ce que la regularite des traits est dans les femmes; c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est connu pour tel n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes, ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression. Mr. Pelisson.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature; combien de tems, de régles, d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on sçait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on pense, jetter autant de force, de vivacité, de passion & de persuasion dans un discours étudié & que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois natu-

rellement & sans préparation dans les entretiens les plus familiers ?

* Ceux qui sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort ; ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

* Il y a de petites régles, des devoirs, des bienséances attachées aux lieux, aux tems, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, & que l'usage apprend sans nulle peine ; juger des hommes par les fautes qui leur échapent en ce genre, avant qu'ils soient assez instrits, c'est en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux ; c'est vouloir un jour être détrompé.

* Je ne sçay s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique, & si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement tirent à conséquence.

* Le contraires des bruits qui courent des affaires ou des personnes, est souvent la vérité.

* Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins

d'une heure le oüy & le non sur une même chose, ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de societé & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celuy-cy & celuy-là qui en parlent diff.remment.

* Un homme partial est exposé à de petites mortifications, car comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toûjours heureux ou sages & que ceux contre qui il se déclare soient toûjours en faute ou malheureux, il naît de là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succés de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquiérent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou séculiére ou Ecclésiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie; foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la misére de la prévention: il faut ajoûter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous

ceux qui s'approchent du malade, qui fait déserter les égaux, les inférieures, les parens, les amis, jusqu'aux médecins; ils sont bien éloignez de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ny des remédes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir: les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge & l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie, & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît; ce sont eux aussi qui l'empoisonnent & qui le tuënt.

* La régle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décides sur les moindres véritez avant qu'elles soient connuës clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

* Rien ne nous vange mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nos maniéres, que l'indignité & le mauvais caractére de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on néglige un homme de mérite, l'on sçait encore admirer un sot.

* Un ſot eſt celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'eſprit pour être fat.

* Un fat eſt celui que les ſots croyent un homme de mérite.

* L'impertinent eſt un fat outré ; le fat laſſe, ennuie, dégoûte, rebute : L'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offenſe ; il commence où l'autre finit.

Le fat eſt entre l'impertinent & le ſot, il eſt composé de l'un & de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts, d'un vice de tempérament ; le ridicule, d'un défaut d'eſprit.

L'homme ridicule eſt celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences de ſot.

Le ſot ne ſe tire jamais du ridicule, c'eſt ſon caractére ; l'on y entre quelquefois avec de l'eſprit, mais l'on en ſort.

Une erreur de fait jette un homme ſage dans le ridicule.

La ſottiſe eſt dans le ſot ; la fatuité dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent : il ſemble que le ridicule réſide tantôt dans celui qui en effet eſt ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croyent voir le

ridicule où il n'eſt point, & ne peut être.

* La groſſiéreté, la ruſticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'eſprit.

* Le ſtupide eſt un ſot qui ne parle point, en cela plus ſupportable que le ſot qui parle.

* La même choſe ſouvent eſt dans la bouche d'un homme d'eſprit, une naïveté ou un bon mot; & dans celle du ſot une ſotiſe.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il ſortiroit de ſon caractére.

* L'une des marques de la mediocrité de l'eſprit, eſt de toûjours conter.

* Le ſot eſt embaraſſé de ſa perſonne; le fat a l'air libre & aſſuré; l'impertinent paſſe à l'effronterie: le mérite a de la pudeur.

* Le ſuffiſant eſt celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, ſe trouve jointe à une trés-gande médiocrité d'eſprit. Un grain d'eſprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la compoſition du ſuffiſant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom, dés qu'on s'en plaint, c'eſt l'arrogant.

* L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoyque dans une distance inégale de ses deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & est sur le point de disparoître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a sçû acquerir du bien, ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins, & qui ne tuë personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celui qui n'est ny un saint ny un dévot *, & qui s'est borné à n'avoir que de la vertu.

* Faux dévots.

* Talent, goût, esprit, bons sens, choses différentes, non incompatibles.

Entre le bon sens & le bon goût il y a la différence de la cause à son effet.

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à sa partie.

Appelleray-je un homme d'esprit, celui qui borné & renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ny jugement, ny memoire, ny vivacité, ny mœurs, ny conduite, qui ne m'entend pas; qui ne pense point, qui s'énonce mal; un Musiciens, par exemple, qui aprés m'avoir comme enchanté par ses accords, semble être remis avec son luth dans un même étuy, ou n'être plus sans cet instrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose, & dont il n'est plus permis de rien attendre.

Que diray-je encore de l'esprit du jeu, pourroit-on me le définir? ne faut-il ny prévoyance, ny finesse, ny habileté pour joüer l'ombre ou les échez? & s'il en faut, pourquoy y voit-on des imbécilles qui y excellent, & de trés-beaux génies qui n'ont pû même atteindre la médiocrité; à qui une piéce ou une carte dans les mains, trouble la vûë, & fait perdre contenance?

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sçait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modéle de bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légéreté, qu'élégance, que beau naturel; & que délicatesse dans ses ouvrages. Mr. de la Fontaine.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; Il prend un mot pour un autre, & il ne juge de la bonté de sa piéce que par l'argent qui lui en revient, il ne sçait pas la reciter ny lire son écriture : laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPE'E, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roy, & un grand Roy, il est politique, il est Philosophe; il entreprend de faire parler des Héros, de les faire agir : il peint les Romains; ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers, que dans leur histoire. Mr. Corneille l'aîné.

Voulez-vous quelque autre pro- Mr. San-

teüil de St. Victor. dige; concevez un hôme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colére, fougueux, capricieux; imaginez-vous un homme simple, ingénu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-lui de se recüeillir, ou plûtôt de se livrer à un génie, qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son insçû; quelle verve! quelle élevation! quelle images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne? me direz-vous; oüy du même, de *Theodas*, & de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se releve, il tonne, il éclate; & du milieu de cette tempête il sort une lumiere qui brille & qui réjoüit; disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vrayes, & folement des choses insensées, & raisonnables; on est surpris de voir naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions: qu'ajoûterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne sçait: ce sont en lui comme deux ames qui ne

ſe connoiſſent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes ſéparées. Il manqueroit un trait à cette peinture ſi ſurprenante, ſi j'oubliois de dire qu'il eſt tout à la fois avide & inſatiable de loüanges, prêt de ſe jetter aux yeux de ſes critiques, & dans le fond aſſez docile pour profiter de leur cenſure. Je commence à me perſuader moy-même que j'ai fait le portrait de deux perſonnages tout differens : il ne ſeroit pas même impoſſible d'en trouver un troiſiéme dans Theodas; car il eſt bon homme, il eſt plaiſant homme, & il eſt excellent homme.

* Aprés l'eſprit de diſcernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce ſont les diamans & les perles.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & cheri par tout où il ſe trouve, eſt petit dans ſon domeſtique & aux yeux de ſes proches qu'il n'a pu réduire à l'eſtimer : tel autre au contraire, prophéte dans ſon païs jouït d'une vogue qu'il a parmi les ſiens, & qui eſt reſſerrée

Mr. Pelletier de Souci.

Son Frere le Miniſtre

dans l'enceinte de sa maison ; s'aplaudit d'un mérite rare & singulier, qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi toutes les fois qu'il sort, & qu'il ne porte nulle par.

* Tout le monde s'éleve comme un homme qui entre en réputation, à peine ceux qui croit ses amis lui pardonnent-ils un merite naissant, & une premiere vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession : l'on ne se rend qu'à l'extrémité, & aprés que le Prince s'est déclaré par les recompenses ; tous alors se raprochent de lui, & de ce jours-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

* Nous affectons souvent de loüer avec exagération des hommes assez médiocres, & de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toûjours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins vôtre vûë & nous devient plus douce & plus supportable.

* L'on voit des hommes que le vent

de la faveur pousse d'abord à pleines voiles ; ils perdent en un moment la terre de vûë & font leur route ; tout leur rit, tout leur succéde, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassez & félicitez : il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied, la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'est le public, ou ces gens échoüent.

* Il est ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autrui, seulement par raport à celui qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes, & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits : & celui qui écrit l'histoire de son païs ne peut comprendre, qu'un esprit raisonnable employe sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siecles traite toute autre doctrine de science triste, vaine & inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du Geometre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matiere & en fait des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance? il sort hardiment des limites de son genie, mais il s'égare, & fait que l'homme illustre parle comme un sot.

* *Herille* soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer: il fait dire au Prince des Philosophes que le vin enyvre, & à l'Orateur Romain, que l'eau le tempere; s'il se jette dans la morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude: les choses les plus communes, les plus triviales, & qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs, ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sçait. Il veut citer.

* C'est souvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour sien; il n'est pas relevé, il

tombe avec des gens d'esprit ou qui se croyent tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le raporter comme d'un autre; ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de sçavoir; il est dit avec plus d'insinuation, & reçû avec moins de jalousie, personne n'en souffre: on rit s'il faut rire, & s'il faut admirer, on admire.

* On dit de SOCRATE † qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit, mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portrais nous fait ce Philosophe! quelles mœurs étranges & particuliéres ne décrit-il point! où a-t'il revé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires? quelles couleurs quel pinceau! ce sont des chiméres; ils se trompoient, c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peint au naturel, on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cinique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaise.

† Mr. de la Bruyere

* Celui qui est riche par son sça-

voir faire, connoît un Philosophe, ses preceptes, sa morale & sa conduite; & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur; je le plains je le tiens échoüé ce rigide censeur, il s'égare, & il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune: & selon ses principes il raisonne juste.

Je pardonne, dit *Antisthius*, à ceux que j'ay loüez dans mon ouvrage, s'ils m'oublient: qu'ai-je fait pour eux, ils étoient loüables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me doivent un aussi grand bien que celui d'être corrigez; mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il suit de là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoûte ce Philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense; on ne sçauroit en diminüer la réputation; & si on le fait,

qui m'empêchera de le mépriser ?

* Il est bon d'être Philosophe, il n'est guéres utile de passer pour tel ; il n'est pas permis de traiter quelqu'un de Philosophe ; ce sera toûjours lui dire un injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes, d'en ordonner autrement, & en restituant à un si beau nom son idée propre & convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est dûë.

* Il y a une Philosophie qui nous éleve au dessus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands & que les puissans; qui nous fait négliger les postes, & ceux qui les procurent ; qui nous éxempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner ; & qui nous sauve même l'émotion & l'excessive joye d'être exaucez. Il y a une autre Philosophie qui nous soumet & nous assujettit à toutes choses en faveur de nos proches où de nos amis : c'est la meilleure.

* C'est abreger, & s'épargner mille discussions que de penser de certaines gens qui sont incapables de

parler juſte;& de condamner ce qu'ils diſent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

* Nous n'approuvons les autres que par les raports que nous ſentons qu'ils ont avec nous-mêmes; & il ſemble qu'eſtimer quelqu'un, c'eſt l'égaler à ſoi.

* Les mêmes défauts qui dans les autres ſont lourds & inſuportables, ſon chez nous comme dans leur centre, ils ne péſent plus, on ne les ſent pas: tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il ſe peint lui même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que ſi nous étions capables de les avouër & de les reconnoître dans les autres; c'eſt dans cette juſte diſtance, que nous paroiſſant tels qu'ils ſont, ils ſe feroient haïr autant qu'ils le meritent.

* La ſage conduite roule ſur deux pivots, le paſſé & l'avenir: celui qui a la mémoire fidelle & une grande prévoyance, & hors du péril de cenſurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait lui-même: ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans

toutes les circonstances, ou elle lui sera un jour inévitable.

* Le guerrier & le politique non plus que le joüeur habile, ne font pas le hazard; mais ils le preparent, ils l'attirent, & semblent presque le déterminer: non seulement ils sçavent ce que le sot & le poltion ignorent, je veux dire, se servir du hazard quand il arrive; ils sçavent même profiter par leurs précautions & leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tous à la fois: si ce point arrive ils gagnent; si c'est cet autre, ils gagnent encore; un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres: ces hommes sages peuvent être loüez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, & le hazard doit être recompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au dessus d'un grand politique que celui qu'on néglige de le devenir, & qui se persuade de plus en plus que le monde ne merite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils de quoy déplaire, ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez

pour être rejettez d'abord par présomption & par humeur, & suivis seulement par nécessité ou par réflexion.

Mr. Le Chancelier le Teiller. * Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie! † quelle autre fortune mieux soutenuë, sans interruption, sans la moindre disgrace! les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses tresors, une santé parfaite, & une mort douce: mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur! des conseils que l'on a donnez de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point faits: des maux au contraire que l'on a faits, ou par soi-même, ou par les autres: en un mot de toute sa prosperité.

* L'on gagne à mourir d'être loüé de ceux qui nous survivent, souvent sans autre merite que celui de n'être plus: le même éloge sert alors pour *Caton* & pour *Pison*.

Le bruit court que Pison est mort c'est une grande perte, c'étoit un homme de bien, & qui meritoit une plus longue vie; il avoit de l'esprit & de l'agrément, de la fermeté & du courage;

il étoit sûr, genereux, fidéle : ajoutés, pourvû qu'il soit mort.

* La maniere dont on se récrie sur quelques uns qui se distinguent par la bonne foi, le desinteressement & la probité n'est pas tant leur éloge, que le decreditement du genre humain.

* Tel soulage les miserables, qui neglige sa famille, & laisse son fils dans l'indigence: un autre éléve un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisiéme fait des presens & des largesses, & ruine ses creanciers ; je demande la pitié, la liberalité, la magnificence, sont-ce les vertus d'un homme injuste? ou plûtôt si la bizarrerie & la vanité ne sont pas cause de l'injustice?

* Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans differer : la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent. Celui qui dans toute sa conduite laisse long-tems dire de soi qu'il fera bien, fait trés-mal.

* L'on dit d'un grand qui tient ta-

ble deux fois le jour, & qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises; c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses créanciers.

* L'honnêteté, les égards & la politesse des personnes avancées en âge de l'un & de l'autre sexe, me donne bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux tems.

* C'est un excés de confiance dans les parens d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien & de la negliger.

* Quand il seroit vray, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ny une autre compléxion, qu'elle ne change rien dans son fond, & ne touche qu'aux superficies; je ne laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit; & s'il est vray qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

* Ne

* Ne songer qu'à soy & au présent, source d'erreur dans la politique.

* Le plus grand malheur aprés celui d'être convaincu d'un crime, † est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrests nous déchargent & nous renvoyent absous, qui sont infirmez par la voix du peuple.

†Mr. Senautier accusé d'empoisonnement.

* Un homme est fidéle à de certaines pratiques de Réligion, on le voit s'en acquiter avec éxactitude, personne ne le louë, ny ne le desaprouve, on n'y pense pas; tel autre y revient aprés les avoir négligées dix années entiéres, on se récrie, on l'éxalte; cela est libre : moy je le blâme d'un si long oubly de ses devoirs, & je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soy, ny des autres.

* Tels sont oubliez dans la distribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoy les oublier*, qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire, *pourquoy s'en souvenir*: d'où vient cette contrarieté? Est-ce du caractére de ces personnes, ou de l'incertitude de nos jugemens; ou même de tous les deux?

* L'on dit communément ; aprés un tel, qui sera Chancelier ? qui sera Primat des Gaules ? qui sera Pape ? on va plus loin ; chacun selon ses souhaits ou son caprice fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux & plus caducs que celui qui est en place ; & comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tuë celui qui s'en trouve revétu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

* La disgrace éteint les haines & les jalousies, celui-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne : il seroit un Héros impunément.

Rien n'est bien d'un homme disgracié; vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ny le fer ny le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemy que BAYARD & MONTREVEL * ; c'est une bravache, on en plaisante : il n'a

* Marq. de Montrevel.

plus de quoy être un Héros. Com. Gen.

Je me contredis, il est vray, accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens; je ne dis pas de différens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment. D. L. C. Lieut. Gen.

* Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont parû les plus seures & les plus vrayes. Je ne hazarderay pas d'avancer que le feu en soy & indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est à dire rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assureray aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition: ainsi dans un autre genre je diray à peine avec toute la France, **VAUBAN** est infaillible, on n'en appelle point; qui me garentiroit que dans peu de

tems on n'insinuëra pas que même sur le siége, qui est son fort où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile* ?

* Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, & que la passion domine, l'homme docte est un *Sçavantasse*; le Magistrat un Bourgeois ou un Praticien; le Financier un *Maltotier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre*; mais il est étrange que de si mauvais noms que la colére & la haine on sçû inventer, deviennent familiers, & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur tout lorsque les ennemis commencent à fuir, & que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville aprés qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un siége à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du Général de peur de les suivre, & à chercher les occasions, plûtôt que de les attendre & les recevoir; vôtre valeur seroit elle fausse ?

* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tuez, &

où néanmoins ils ne soient pas tuez: ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelqu'autre chose plus que la vie, ne fût-ce souvent qu'une certaine opinion d'eux mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point.

* Ceux qui ny Guerriers ny Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour, qui ne font pas un siége, mais qui y assistent, ont bien-tôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes & du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre & le succez d'une attaque qu'ils entrevoyent; la résistance continuë, les pluyes surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons & l'ennemy, on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; qu'elles extrémitez! on perd courage, on murmure, est ce un si grand inconvénient que de lever un siége? Le salut de l'Etat dépend-il d'une cita-

* Plusieurs Conseillers, & autres gens qui allérent au Siegé de Namur.

delle du plus ou du moins ? ne faut-il pas, ajoûtent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel qui semble se declarer contre nous, & remettre la partie à un autre temps? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, & s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du Général qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit & s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t'on capitulé, ces hommes si découragez relévent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, éxagérent la nécessité qu'il y avoit de la faire, le péril & la honte qui suivoient de s'en désister; prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible; ils reviennent avec la Cour, passent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardez de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils se croyent braves; revenus chez eux il vous étourdisent de flancs, de redans, de ravelins, de faussebraye, de courtines & de chemin couvert; ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portez, & où *il*

ne laissoit pas d'y avoir du peril, des hazards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tuez par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvénient du monde que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue ; il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit, de bons sens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne lui ôte rien; mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espéce de honte & de ridicule, s'exposent par de longs, & souvent d'inutiles discours à en courir tout le risque.

* Ceux qui employent mal leur tems sont les premiers à se plaindre de sa brièveté ; comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, & souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leur plaisirs; ceux au contraire qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sçache perdre chaque jour deux heures de tems, cela va loin à la fin

d'une longue vie ; & si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, & dont l'on se plaint qu'on n'a point assez.

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réünie à scier du marbre; cela est bien simple, c'est bien peu de chose : il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entiérement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire ; c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plûpart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, & se répandent en tant d'actions & d'éxercices, où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense, cet éloge même est devenu vulgaire ; qui pourtant ne met cet homme qu'au dessus du chien, ou du cheval.

* A quoy vous divertissez-vous ? à quoy passez-vous le tems ? vous demandent les sots & les gens d'esprit :

ſi je replique que c'eſt à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à entendre, & à avoir la ſanté, le repos, la liberté, ce n'eſt rien dire; les ſolides biens, les grands biens, les ſeuls biens ne ſont pas comptez, & ne ſe font pas ſentir: joüez-vous? maſquez-vous? il faut répondre.

Eſt-ce un bien pour l'homme que la liberté, ſi elle peut être trop grande & trop étenduë, telle enfin qu'elle ne ſerve qu'à lui faire déſirer quelque choſe, qui eſt, d'avoir moins de liberté?

La liberté n'eſt pas oiſiveté, c'eſt un uſage libre du temps, c'eſt le choix du travail & de l'exercice: être libre en un mot n'eſt pas ne rien faire; c'eſt être un ſeul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point; quel bien en ce ſens que la liberté!

* CESAR n'étoit point trop vieux pour penſer à la conquête de l'Univers *; il n'avoit point d'autre béatitude à ſe faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom aprés ſa mort; né fier, ambitieux, & ſe portant bien comme il faiſoit, il ne

* V. les penſées de Mr. Paſchal ch 31. où il dit le côtraire.

pouvoit mieux employer son temps qu'à conquerir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si sérieux, il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plûtôt rompu son entreprise.

* UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNE' DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITE' DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELLE, A DE'JA MONTRE' A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITEZ, ET PAR UNE VERTU ANTICIPE'E, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES DE L'ESTRE QUE LES AUTRES HOMMES. *

* Contre la maxime Latine & triviale.

* Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, & ne fait presque que commencer; nous-même nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches, & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des

siécles si reculez ; mais si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnuës dans les arts, dans les sciences, dans la nature, & j'ose dire dans l'histoire! quelles découvertes ne fera-t'on point! quelles differentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les Etats & dans les Empires! quelle ignorance est la nôtre! & quelle légere expérience que celle de six ou sept mille ans!

* Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & sans se presser, il n'y a point d'avantages trop éloignez à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire sa cour à personne, ny attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne; douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

* Le monde est pour ceux qui suivent les cours, ou qui peuplent les Villes; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne, eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

* Pourquoy me faire froid, & vous plaindre de ce qui m'est échapé sur

* Les hommes séduits par de bel. apparences & de spécieux, pretextes, goûtent aisément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec intérest, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté que l'on lui impute, ils y sont déja accoûtumez, & n'en attendent que le succés, lorsque venant au contraire à avorter, ils decident avec confiance & sans nulle crainte de se tromper, qu'il étoit téméraire & ne pouvoit réüssir.

* Il y a de tels projets, d'un si grand éclat, & d'une consequence si vaste; qui font parler les hommes si long-tems; qui font tant esperer, ou tant craindre selon les divers interêts des peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y sont commises:il ne peut pas avoir paru sur la Scéne avec un si bel apareil, pour se retirer sans rien dire;quelque affreux perils qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame; le moindre mal pour lui, est de la manquer.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme: loüez ses vûës & ses projets, admirez sa conduite, exagérez son habilité à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins; si ses fins; sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part; & où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

Feu le Prince Charles de Lorraine

* Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'un armée formidable, destinée à passer le Rhin; il sçavoit la guerre, & son expérience pouvoit être secondée de la fortune, quels feux de joye a-t'on vûs quelle fête publique ? Il y a des hommes au contraire naturellement odieux, & dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrés qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout tressaille, jusques aux enfans, dés que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en est délivrée.

* O tems! ô mœurs! s'écrie *Heraclite*, ô malheureux siecle! siecle rempli

de mauvais exemples ; ou la fortune souffre , ou le crime domine , où il triomphe! Je veux être un *Lycaon*,un *Ægiste*,l'occasion ne peut être meilleure , ni les conjonctures plus favorables , si je désire du moins de fleurir & de prosperer. O pastres , continuë Heraclite ! O rustres qui habitez sous la chaume & dans les cabanes ! si les évenemens ne vont point jusqu'à vous ; si vous n'avés point le cœur percé par la malice des hommes; si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées , mais seulement de renards & de loups-cerviers, recevez-moi parmi vous à manger vôtre pain noir , & a boire l'eau de vos cisterne.

*Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept, que vous enfermez aux foires;comme geans,& comme des piéces rares dont il faut acheter la vûë, dés que vous allez jusques à huits pieds ; qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* & de *l'éminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel , & qui voyent les nuages se former au dessous d'elles : espéce d'a-

nimaux glorieux & superbe, qui méprisez toute autre espece qui ne faites pas même comparaison avec l'Elephant & la Baleine, aprochez, hommes, répondez un peu à *Democrite.* Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups ravissans, des lions furieux, malicieux comme un singe* : & vous autres, qui êtes vous? j'entends corner sans cesse à mes oreilles, l'*homme est un animal raisonnable* ; qui vous a passé cette definition, sont-ce les loups, les singes, & les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? c'est déja une chose plaisante, que vous donniez aux animaux vos confréres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur, laissez-les un peu se définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous serez traitez. Je ne parle point, ô hommes, de vos legeretez, de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au dessous de la taupe & de la tourtuë, qui vont sagement leur petit train, & qui suivent, sans varier l'instinct de leur nature; mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un

tiercelet de faucon qui est fort leger, & qui fait une belle descente sur la perdrix, voilà un bon oiseau; & d'un levrier qui prend un liévre corps à corps, c'est un bon lévrier, je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme: mais si vous voïez deux chiens qui s'aboïent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites, voilà de sots animaux, & vous prenez un bâton pour les separer: que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand païs se sont assemblés par milliers dans une plaine, & qu'aprés avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettez avec fureur les uns sur les autres: & ont joüé ensemble de la dent & de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieuë de là par leur puanteur, ne diriez vous pas, voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais oüi parler? & si les loups en faisoient de même, quels hurlemens, quelle boucherie! & si les uns ou

les autres vous difoient qu'ils aiment la gloire, concluriez vous de ce difcours qu'ils la mettent à fe trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainfi, & à anéantir leur propre efpéce; ou aprés l'avoir conclu, ne ririez, vous pas de tout vôtre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déja en animaux raifonnables, & pour vous diftinguer de ceux qui ne fe fervent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les fabres & les cimeterres, & à mon gré fort judicieufement; car avec vos feules mains que pouviez-vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au vifage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête; au lieu que vous voilà munis d'inftrumens commodes, qui vous fervent à vous faire reciproquement de larges playes d'où peut couler vôtre fang jufqu'à la derniere goutte, fans que vous puiffiez craindre d'en échaper: mais comme vous devenez d'année à autre plus raifonnables, vous avez bien encheri fur cette vieille maniere de vous exterminer: vous

avez de petits globes qui vous tuënt tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlevant les voutes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant & la nourrice ; & c'est là encore où *gist* la gloire, elle aime le *remuë-ménage*, & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, & dans les bonnes régles vous devez en guerre être habillez de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, & qui me fait souvenir de ces quatre puces celebres que montroit autrefois un charlatan subtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre; il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassars, des genoüilléres, la lance sur la cuisse, rien ne leur manquoit, & en cet équi-

page elles aloient par sauts & par bonds dans leurs bouteilles : feignez un homme de la taille du mont *Athos*, pourquoi non ; une ame seroit-elle embarassée d'animer un tel corps ? elle en seroit plus au large ; si cet homme avoit la vûë assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives & défensives, que croyez vous qu'il penseroit de petits marmouzets ainsi équipez & de ce que vous apellez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siége une fameuse journée, n'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous ? le monde ne se divise-t'il plus qu'en régimens, & en compagnies ? tout est-il devenu bataillon ou escadron ? *il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisiéme ; il a gagné une bataille, deux batailles ; il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre*; est ce de quelques-uns de vous autres, est-ce d'un géant, d'un *Athos* que vous parlez ? Vous avez sur tout un homme pâle & livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair, & que l'on croiroit jetter a terre du

moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combustion. Il vient de pêcher en eau trouble une Isle tout entiere, ailleurs à la verité il est batu & poursuivi, mais il se sauve par les marais; & ne veut écouter ni paix ni treve. Il a montré de bonne-heure ce qu'il sçavoit faire, *il a mordu le sein de sa nourrice, elle en est morte la pauvre femme*, je m'entens, il suffit, en un mot il étoit né sujet, & il ne l'est plus, au contraire il est le maître & ceux qu'il a domptez & mis sous le joug, vont à la charrüe & labourent de bon courage, il semblent même apréhender, les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour & de devenir libres, car ils ont étendu la courroye & allongé le foüet de celui qui les fait marcher, il n'oublient rien pour accroître leur servitude: ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres vasseaux & s'aquerir de nouveau domaines, il s'agit, il est vrai, de prendre son pere & sa mere par les épaules, & de les jetter hors de leur maison, & ils l'aident dans une si honnête entreprise. Les gens de delà l'eau & ceux d'en deçà se cotti-

sent & mettent chacun du leur, pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus rédoutable, les Pictes & les Saxons, tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, & autant qu'ils le souhaitent, mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des Comtes ou des Marquis dont la terre fourmille : mais des Princes & des Souverains, ils viennent trouver cet homme dés qu'il a sifflé, ils se découvrent dés son antichambre, & ils ne parlent que quand on les interroge: sont-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préséances & qui consument pour les régler, les mois entiers dans une dietce? que fera ce nouvel Arconte pour payer une si aveugle soûmission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui? s'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne, si l'ennemi fait un siége, il doit le lui faire lever, & avec honte, à moins que tous l'ocean ne soit entre lui & l'ennemi, il ne sçauroit moins faire en faveur de ses courtisans, Cezar lui-même ne doit-il

pas en venir grossir le nombre, il en attend du moins d'importans services, car ou l'ARCONTE échouëra avec ses alliez, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir, ou s'il réüssit & que rien ne lui resiste, le voilà tout porté avec ses aliez jaloux de la Religion & de la puissance de Cezar, pour fondre sur lui, pour lui enlever l'Aigle & le reduire lui & son héritier à la fasce d'argent & aux païs héreditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrez à lui volontairement, à celui peut - être de qui ils devoient se défier d'avantage ; Esope ne leur diroit-il pas, la gentvolatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur, elle se réfugie auprés de la bête, qui lui fait parler d'accommodement & les prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un aprés l'autre.

DE LA MODE.

UNe chose folle & qui découvre bien nôtre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé & la conscience. La viande noire est hors de mode, & par cette raison incipide : ce seroit pecher contre la mode que de guerir de la fiévre par la saignée : de même l'on ne mouroit plus depuis long-tems par *Theotime*; ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, & Theotime a vû son successeur.

Mr. Sachot Curé de St. Gervais. Le Pere Bourdaloüe.

* La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, & souvent si violente, qu'elle ne cede à l'amour & à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on

a

a generalement pour les choses rares & qui ont cours; mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, & pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un Fauxbourg, il y court au lever du soleil, & il en revient à son coucher; vous le voyez planté, & qui a pris racine au milieu de ses tulipes & devant la *solitaire*, il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus prés, il ne l'a jamais vûë si belle, il a le cœur épanoüi de joye, il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-cy à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pieces emportées, elle a un beau vase ou un beau calice; il la contemple, il l'admire, DIEU & la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulippe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il donnera pour rien quand les tulippes seront négligées & que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonna-

Caboue Avocat au Conseil.

ble, qui a une ame, qui a un culte & une réligion, revient chez soy fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vû des tulippes.

Des Coteaux. Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample recolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre; parlez-lui de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les peschers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas; ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espéce, toute autre que vous lui nommez le fait soûrire & se fait mocquer; il vous mene à l'arbre, cüeille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair dit-il, goûtez-vous cela? cela est-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs; & là-dessus ses narrines s'enflent, il cache avec peine sa joye & sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on

ne peut jamais aſſez loüer & admirer! homme dont il ſera parlé dans pluſieurs ſiécles ; que je voye ſa taille & ſon viſage pendant qu'il vit, que j'obſerve les traits & la contenance d'un homme qui ſeul entre les mortels poſſéde une telle prune.

Un troiſiéme que vous allez voir, vous parle des curieux ſes confréres, & ſur tout de *Diognete.* Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais ; penſez-vous qu'il cherche à s'inſtruire par les médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne hiſtoire, rien moins ? vous croyez peut-être que toute la peine qu'il ſe donne pour recouvrer une *teſte* vient du plaiſir qu'il ſe fait de ne voir pas une ſuite d'Empereurs interrompuë, c'eſt encore moins : Diognete ſçait d'une médaille le *fruſt*, le *feloux* & la *fleur de coin*, il a une tablette dont toutes les places ſont garnies à l'exception d'une ſeule, ce vuide lui bleſſe la vûë, & c'eſt préciſément & à la lettre pour le remplir, qu'il employe ſon bien & ſa vie.

Mr. Ganiere Escuyer de Mlle. de Guise.

Vous voulez, ajoûte *Democene*, voir mes estampes, & bien-tôt il les étale & vous les montre; vous en rencontrez une qui n'est ny noire, ny nette, ny dessinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont ou la ruë neuve; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée trés-chere, & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur: j'ay, continuë-t'il, une sensible affliction; & qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours; j'ay tout *Calot* hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire c'est un des moindre, mais qui m'acheveroit Calot, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, & je desespére enfin d'y réüssir: cela est bien rude.

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui

ne font ny mémoires ny rélations, qui ne portent point de tablettes, qui qui vont pour voir, & qui ne voyent pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui désirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de passer des rivieres qu'on n'appelle ny la Seine ny la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner; qui aiment à être absens; qui veulent un jour être revenus de loin, & ce satyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoûte que les livres en apprennent plus que les voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliotéque, je souhaitte de la voir, je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où dés l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts; il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer qu'ils sont dorez sur tranche, ornez de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un aprés l'autre, dire que sa gallerie est remplie à quelques endroits prés, qui sont peints de ma-

niére, qu'on les prend pour de vrais livres arrangez sur des tablettes, & que l'œil s'y trompe; ajoûter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, & ne veux non plus que lui visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliotéque.

Quelques-uns par une intempérance de sçavoir, & par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes & n'en possedent aucune; ils aiment mieux sçavoir beaucoup, que de sçavoir bien, & être foibles & superficiels dans diverses sciences, que d'être sûrs & profonds dans une seule; ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître & qui les redresse; ils sont les dupes de leur vaine curiosité, & ne peuvent au plus par de longs & pénibles efforts que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais; ils passent leur vie à déchiffrer les langues Orientales & les langues du Nort, celles des deux Indes, celles des deux poles, &

celle qui se parle dans la lune ; les idiomes les plus inutiles avec les caractéres les plus bizarres & les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion & qui excite leur travail ; ils plaignent ceux qui se bornent ingénuëment à sçavoir leur langue, ou tout au plus la Grecque & la Latine ; ces gens lisent toutes les histoires, & ignorent l'histoire ; ils parcourent tous les livres, & ne profitent d'aucun ; c'est en eux une stérilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande ; mais à la vérité la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer, ils plient sous le faix, leur memoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se resoudre à le loüer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie, pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en-

M. Amelot, sa maison est dans la vieille ruë du Temple.

proye aux Anglois & aux Allemans qui voyagent, & qui viennent là du Palais Royal, du Palais L.. G... & du Luxembourg : on heurte sans fin à cette belle porte ; tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

On en sçait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot : que dis-je, elles ne sont pas vêtuës, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc; qui sont pauvres, & la source de leurs miséres n'est pas fort loin ; c'est un garde-meuble chargé & embarassé de bustes rares, déja poudreux & couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiseau & finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée, la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliére ; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit si perçant & si aigu, on

ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent aboyé : ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire, il passe les jours, ces jours qui échapent & qui ne reviennent plus, à verser du grain & à nettoyer des ordures ; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministére que de sifler des serins au flageolet, & de faire couver des *Canaries* ; il est vray que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation ; il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir joüir du moindre repos, que ses oiseaux ne réposent, & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter ; il retrouve ses oiseaux dans son sommeil, lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazoüille, il perche, il réve la nuit qu'il muë, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les differens genres de curieux ? devineriez-

vous à entendre parler celuy-cy de son *Leopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? pourquoy non, s'il les achette au poids de l'or ?

*** Noms de coquillage.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est sur tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t'il fait une perte irréparable; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille !

* Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tirannie avec plus d'éclat; cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soy, & l'a confondu avec un homme de cœur; il a attaché

de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante ; il a été approuvé par la presence des Rois, il y a eu quelquefois une espéce de Religion à le pratiquer ; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux ; il s'étoit enfin si profondement enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un trés-grand Roy, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la négociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t'il des hommes qui dégenerent de ce qu'ils furent autrefois ? est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux ?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes passent ; s'il est par hazard homme de mérite, il n'est pas anéanti, & il subsiste encore par quelque endroit ; également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux qu'elle se

suffit à elle-même, & qu'elle sçait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs; le manque d'appuy & d'approbation non seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure & la rend parfaite; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

* Si vous dites aux hommes, & sur tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celui sur tout qui plaît & qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour lui; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sçait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel temps il fait: mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigilin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, & chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il? amenez-le moy demain, ce soir, me l'amenerez-vous? on le leur amene; & cet homme propre à parer les avenuës d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subi-

tement un homme à la mode ; & qui le soûleve davantage que le grand jeu: cela va du pair avec la crapule : je voudrois bien voir un homme poli, enjoüé, spirituel, fût-il un CATULLE ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une séance.

* Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleuë*, qui croît de soy-même dans les sillons, où elle étouffe les épics, diminuë la moisson & tient la place de quelque chose de meilleur; qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice leger, qui naît & qui tombe presque dans le même instant, aujourd'huy elle est couruë, les femmes s'en parent, demain elle est négligée & renduë au peuple.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur; l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les tems & d'une vogue ancienne & populaire; que nos peres

ble, qui a une ame, qui a un culte & une religion, revient chez soy fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vû des tulippes.

Des Coteaux. Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample recolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre; parlez-lui de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année; que les peschers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas; ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espéce, toute autre que vous lui nommez le fait soûrire & se fait mocquer; il vous mene à l'arbre, cüeille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair dit-il, goûtez-vous cela? cela est-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs; & là-dessus ses narrines s'enflent, il cache avec peine sa joye & sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on

ne peut jamais assez loüer & admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siécles ; que je voye sa taille & son visage pendant qu'il vit , que j'observe les traits & la contenance d'un homme qui seul entre les mortels posséde une telle prune.

Un troisiéme que vous allez voir, vous parle des curieux ses confréres, & sur tout de *Diognete.* Je l'admire , dit-il , & je le comprends moins que jamais ; pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles , & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits , & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne histoire , rien moins ? vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *teste* vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompuë , c'est encore moins : Diognete sçait d'une médaille le *frust* , le *feloux* & la *fleur de coin* , il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vuide lui blesse la vûë , & c'est précisément & à la lettre pour le remplir , qu'il employe son bien & sa vie.

Mr. Ganiere Escuyer de Mlle. de Guise.

Vous voulez, ajoûte *Democene*, voir mes estampes, & bien-tôt il les étale & vous les montre; vous en rencontrez une qui n'est ny noire, ny nette, ny dessinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont ou la ruë neuve; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée trés-chere, & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur: j'ay, continuë-t'il, une sensible affliction; & qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours; j'ay tout *Calot* hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire c'est un des moindre, mais qui m'acheveroit Calot, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, & je déséspére enfin d'y réüssir: cela est bien rude.

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui

ne font ny mémoires ny rélations, qui ne portent point de tablettes, qui qui vont pour voir, & qui ne voyent pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui désirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de passer des rivieres qu'on n'appelle ny la Seine ny la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner; qui aiment à être absens; qui veulent un jour être revenus de loin, & ce satyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoûte que les livres en apprennent plus que les voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliotéque, je souhaitte de la voir, je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où dés l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts; il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer qu'ils sont dorez sur tranche, ornez de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un aprés l'autre, dire que sa gallerie est remplie à quelques endroits prés, qui sont peints de ma-

celle qui se parle dans la lune ; les idiomes les plus inutiles avec les caractéres les plus bizarres & les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion & qui excite leur travail ; ils plaignent ceux qui se bornent ingénuëment à sçavoir leur langue, ou tout au plus la Grecque & la Latine ; ces gens lisent toutes les histoires, & ignorent l'histoire ; ils parcourent tous les livres, & ne profitent d'aucun ; c'est en eux une stérilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande ; mais à la vérité la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer, ils plient sous le faix, leur memoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se resoudre à le loüer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie, pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en-

M. Amelot, sa maison est dans la vieille ruë du Temple.

proye aux Anglois & aux Allemans qui voyagent, & qui viennent là du Palais Royal, du Palais L.. G... & du Luxembourg : on heurte sans fin à cette belle porte ; tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

On en sçait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot : que dis-je, elles ne sont pas vêtuës, à peine nourries ; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc; qui sont pauvres, & la source de leurs miséres n'est pas fort loin ; c'est un garde-meuble chargé & embarasse de bustes rares, déja poudreux & couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiseau & finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée, la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliére ; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit si perçant & si aigu, on

ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent aboyé : ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire, il passe les jours, ces jours qui échapent & qui ne reviennent plus, à verser du grain & à nettoyer des ordures ; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministére que de sifler des serins au flageolet, & de faire couver des *Canaries* ; il est vray que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation ; il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir joüir du moindre repos, que ses oiseaux ne réposent, & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter ; il retrouve ses oiseaux dans son sommeil, lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazoüille, il perche, il réve la nuit qu'il muë, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les differens genres de curieux ? dévineriez-

vous à entendre parler celuy-cy de son *Leopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? pourquoy non, s'il les achette au poids de l'or ?

*** Noms de coquillage.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est sur tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t'il fait une perte irréparable ; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille !

* Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tirannie avec plus d'éclat ; cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre ; il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soy, & l'a confondu avec un homme de cœur ; il a attaché

de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante; il a été approuvé par la presence des Rois, il y a eu quelquefois une espéce de Religion à le pratiquer; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux; il s'étoit enfin si profondement enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un trés-grand Roy, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la négociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t'il des hommes qui dégenerent de ce qu'ils furent autrefois? est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes passent; s'il est par hazard homme de mérite, il n'est pas anéanti, & il subsiste encore par quelque endroit; également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux qu'elle se

suffit à elle-même, & qu'elle sçait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs ; le manque d'appuy & d'approbation non seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure & la rend parfaite ; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

* Si vous dites aux hommes, & sur tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celui sur tout qui plaît & qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour lui ; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sçait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel temps il fait : mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigilin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, & chose merveilleuse ! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il? amenez-le moy demain, ce soir, me l'amenerez-vous ? on le leur amene ; & cet homme propre à parer les avenuës d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subi-

tement un homme à la mode, & qui le soûleve davantage que le grand jeu: cela va du pair avec la crapule; je voudrois bien voir un homme poli, enjoüé, spirituel, fût-il un CATULLE ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une séance.

* Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleuë*, qui croît de soy-même dans les sillons, où elle étouffe les épics, diminuë la moisson & tient la place de quelque chose de meilleur; qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice leger qui naît & qui tombe presque dans le même instant, aujourd'huy elle est couruë, les femmes s'en parent, demain elle est négligée & renduë au peuple.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur; l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les tems & d'une vogue ancienne & populaire; que nos peres

ont eſtimées, & que nous eſtimons aprés nos peres ; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne ſçauroit nuire. Un lys, une roſe.

* L'on voit *Euſtrate* aſſis dans ſa nacelle, où il joüit d'un air pur & d'un ciel ſerain ; il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer ; mais il tombe tout d'un coup, le Ciel ſe couvre, l'orage ſe déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle eſt ſubmergée, on voit Euſtrate revenir ſur l'eau, & faire quelques efforts, on eſpere qu'il pourra du moins ſe ſauver & venir à bord ; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu : il paroît une ſeconde fois, & les eſperances ſe réveillent, lorſqu'un flot ſurvient & l'abîme, on ne le revoit plus, il eſt noyé.

* VOITURE & SARRASIN étoient nez pour leur ſiecle, & ils ont paru dans un tems, où il ſemble qu'ils étoient attendus ; s'ils s'étoient moins preſſez de venir, ils arrivoient trop tard, & j'oſe douter qu'ils fuſſent tels aujourd'huy qu'ils ont été alors : les converſations legeres, les cercles, la fine plaiſanterie, les lettres enjoüées

& familieres, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu, & qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre; ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre; mais les femmes sont de nos jours ou devotes, ou coquettes, ou joüeuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois; le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place & la défendent contre les gens d'esprit.

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chausses à éguillettes & des bottines; il réve la veille par où & comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un Philosophe se laisse habiller par son Tailleur; il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

* L'on blâme une mode qui divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entiere pour le buste, & laisse l'autre pour le reste du corps, l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base

d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre & la structure changent selon leurs caprices; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les releve & les herisse à la maniere des Bacchantes, & semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur phisionomie douce & modeste, en une autre qui soit fiere & audacieuse: on se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut esperer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance & la legereté des hommes, qui attachent successivement les agrémens & la bienséance à des choses tout opposées; qui employent pour le comique & pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, & d'ornemens les plus sérieux; & que si peu de tems en fasse la différence.

* N.. est riche, elle mange bien, elle dort bien; mais les coëffures changent, & lors qu'elle y pense le moins & qu'elle se croit heureuse,

la sienne est hors de mode.

* *Iphis* voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, & en rougit, il ne se croit plus habillé; il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour: il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur: il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche, & il n'y a guéres de momens où il ne veüille soûrire: il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il l'est de lui-même: il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras: il a un mouvement de tête, & je ne sçay quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir: il a une démarche molle & le plus joli maintient qu'il est capable de se procurer: il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas l'habitude il est vray aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ny boucles d'oreilles ny colier de perles; aussi ne l'ay-je pas mis dans le chapitre des femmes.

* Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'incidence & le ridicule où elles peuvent tomber dés qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté; ils leur préferent une parure arbitraire, une drapperie indifférente, fantaisies du Peintre qui ne sont prises ny sur l'air, ny sur le visage, qui ne reppellent ny les mœurs ny la personne; ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une maniére dure, sauvage, étrangére, qui font un Capitant d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un homme de robe; une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple & timide un Amazone ou une Pallas; une Laïs d'une honnête fille; un Scyte, un Attila d'un Prince qui est bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui céde elle-même à celle qui la suit, & qui ne sera pas la derniére; telle est nôtre

légéreté : pendant ces révolutions un siécle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées & qui ne sont plus; la mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne; aidée du tems & des années, elle a le même agréement dans les portraits qu'a la saye ou l'habit Romain sur les théatres, qu'ont la mante *, le voile * & la tiare * dans nos tapisseries, dans nos peintures.

* Habits des Orientaux.

Nos peres nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes *, & des autres ornemens qu'ils ont aimez pendant leur vie : nous ne sçaurions bien reconnoître cette sorte de bienfait, qu'en traitant de même nos descendans.

* Offensives & défensives.

* Le Courtisan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chausses & en pourpoint, portoit de larges canons, & il étoit libertin ; cela ne sied plus: il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, & il est dévot, tout se régle par la mode.

* Celui qui depuis quelque tems à la Cour étoit dévot, & par là con-

tre toute raiſon peu éloigné du ridicule, pouvoit-il eſpérer de devenir à la mode ?

* De quoy n'eſt point capable un Courtiſan dans la vûë de ſa fortune, ſi pour ne la pas manquer il devient dévot.

* Les couleurs ſont préparées, & la toile eſt toute prête ; mais comment le fixer, cet homme inquiet, leger, inconſtant, qui change de mille & mille figures : je le peins dévot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échape, & déja il eſt libertin ; qu'il demeure du moins dans cette mauvaiſe ſituation, & je ſçauray le prendre dans un point de déréglement de cœur & d'eſprit où il ſera reconnoiſſable; mais la mode preſſe, il eſt dévot.

* Celui qui a pénétré la Cour, connoît ce que c'eſt que vertu, & ce que c'eſt que dévotion *, il ne peut plus s'y tromper.

* Fauſſe dévotiō.

* Négliger Vêpres, comme une choſe antique & hors de mode, garder la place ſoy-même pour le Salut, ſçavoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, ſçavoir où l'on eſt vû & où l'on eſt pas vû : réver dans

l'Eglise à Dieu & à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres & des commissions, y attendre les réponses : avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile ; tirer toute sa sainteté & tout son rélief de la réputation de son Directeur, dédaigner ceux dont le Directeur a moins de vogue, & convenir à peine de leur salut ; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soy ou par son Directeur, préférer sa Messe aux autres Messes, & les Sacremens donnez de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance : ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ny Evangiles ny Epîtres des Apôtres, ny Morales des Peres ; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siécles : circonstancier à confesse les défauts d'autruy, y pallier les siens ; s'accuser de ses souffrances, de sa patience ; dire comme un peché son peu de progrés dans l'héroïsme : être en liaison secrette avec de certaines gens contre certains autres ; n'estimer que soy & sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même ; goûter, savourer

la proſpérité & la faveur, n'en vouloir que pour ſoy, ne point aïder au mérite; faire ſervir la piété à ſon ambition, aller à ſon ſalut par le chemin de la fortune & des dignitez; c'eſt du moins juſqu'à ce jour le plus bel effort de la devotion du tems.

* Un dévot * eſt celui qui ſous un Roy athée, ſeroit athée.

* Faux dévot. * Les dévots * ne connoiſſent de crimes que l'incontinence, parlons plus préciſement, que le bruit où les dehors de l'incontinence: ſi *Pherecide* paſſe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice* pour être fidéle à ſon mari, ce leur eſt aſſez: laiſſez-les joüer un jeu ruineux, faire perdre leurs créanciers, ſe réjoüir du malheur d'autruy & en profiter, idolatrer les grands, mépriſer les petits, s'enyvrer de leur propre mérite, ſécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'eſt leur état; voulez-vous qu'ils empiétent ſur celuy des gens de bien, qui avec les vices cachez fuyent encore l'orgüeïl & l'injuſtice.

Le Duc de Bauvilliers. * Quand un Courtiſan ſera humble, guéri du faſte & de l'ambition; qu'il n'établira point ſa fortune ſur la

ruïne de ses concurrens, qu'il sera équitable, soûlagera ses vassaux, payera ses créanciers; qu'il ne sera ny fourbe, ny médisant; qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illégitimes; qu'il priera autrement que des lévres, & même hors de la présence du Prince; quand ailleurs il ne sera point d'un abord farouche & difficile; qu'il n'aura point le visage austére & la mine triste; qu'il ne sera point paresseux & contemplatif; qu'il sçaura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois trés-compatibles; qui pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur tout d'une suite la plus étenduë pour les peuples & pour tout l'Etat: quand son caractére me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître; alors je diray de ce personnage, il est dévot; ou plûtôt, c'est un homme donné à son siécle pour le modéle d'une vertu sincére & pour le discernement de l'hipocrite.

* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche

sur le cotton & sur le duvet ; de même il est habillé simplement, mais commodement, je veux dire d'une étoffe fort légére en esté, & d'une autre fort moëlleuse pendant l'hyver, il porte des chemises trés-déliées qu'il a un trés-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire & ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, & il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme devot ; il est vray qu'il fait en sorte que l'on croit sans qu'il le dise, qu'il porte une haire & qu'il se donne la discipline:il y a quelques livres repandus dans sa chambre indifféremment, ouvrez-les, c'est le Combat spirituel, le Chrétien intérieur, & l'Année sainte ; d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot ; les yeux baissez, la démarche lente & modeste, l'air recüeilli, lui sont familiers, il jouë son rôle. S'il entre dans une Eglise, il observe d'abord de qui il peut être vû, & selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux & prie,

ou il ne ſonge ny à ſe mettre à genoux ny à prier: arrive-t'il vers lui un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non ſeulement il prie, mais il médite il pouſſe des élans & des ſoûpirs; ſi l'homme de bien ſe retire, celui-cy qui le voit parti s'appaiſe & ne ſouffle pas. Il entre une autrefois dans un lieu ſaint, perce la foule; choiſit un endroit pour ſe recüeillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie; s'il entend des Courtiſans qui parlent, qui rient, & qui ſont à la Chapelle avec moins de ſilence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire, il reprend ſa méditation, qui eſt toûjours la comparaiſon qu'il fait de ces perſonnes avec lui-même, & ou il trouve ſon compte. Il évite une Egliſe déſerte & ſolitaire, où il pourroit entendre deux Meſſes de ſuite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & lui, & ſans que perſonne lui en ſçût gré; il aime la Paroiſſe, il fréquente les Temples où ſe fait un grands concours, on n'y manque point ſon coup, on y eſt vû. Il choiſit deux ou trois jours dans

toute l'année, où à propos de rien il jeune ou fait abstinence : mais à la fin de l'hyver il tousse, il a mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fiévre ; il se fait prier, presser, quéreller pour rompre le Carême dés son commencement, & il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens, ou dans un procez de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, & il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a sçû imposer, dont il est le parasite, & dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ny avance ni déclaration; il s'enfuïra, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même: il est encore plus éloigné d'employer pour la flater & pour la séduire le jargon de la dévotion *; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, & selon qu'il lui est utile, & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre trés-ridicule. Il sçait où se trouvent des fem-

* Fausse dévotiō.

mes plus ſociables & plus dociles que celles de ſon ami, il ne les abandonne pas pour long-tems, quand ce ne ſeroit que pour faire dire de ſoy dans le public qu'il fait des retraites; qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un viſage extenué & d'un homme qui ne ſe ménage point. Les femmes d'ailleurs qui fleuriſſent & qui proſpérent à l'ombre de la dévotion *, lui conviennent, ſeulement avec cette petite différence qu'il néglige celle qui ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles cy les plus belles & les mieux faites, c'eſt ſon attrait: elles vont, & il va; elles reviennent, & il revient, elles demeurent, & il demeure; c'eſt en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la conſolation de les voir; qui pourroit n'en étre pas édifié? elles ſont dévotes, & il eſt dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de ſon ami & de la prévention où il l'a jetté en ſa faveur; tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait ſi bien que cet ami lui en offre; il ſe fait reprocher de n'avoir pas recours à ſes amis dans

* Fauſſe devotiō.

ses besoins, quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sur de ne jamais retirer; il dit une autre fois & d'une certaine maniére, que rien ne lui manque, & c'est lors qu'il ne lui faut qu'une petite somme; il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à lui faire une grande largesse; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ny à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit sur tout de les enlever à un fils, le légitime héritier; un homme dévot n'est ny avare, ny violent, ny injuste, ny même intéressé; Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être crû tel, & par une parfaite, quoy que fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts: aussi ne se jouë-t'il pas à la ligne directe, & il ne s'insinuë jamais dans une famille, où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir; il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverses point sans faire de l'éclat, & il l'apprehende; sans qu'une

pareille entreprise vienne aux oreilles du Prience, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il est : il en veut à la ligne collatérale, on l'attaque plus impunément, il est la terreur des cousins & des cousines, du neveu & de la niéce, le flateur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune;il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & sans enfans, & il faut que celuy-cy le deshérite, s'il veut que ses parens recüeillent sa succession; si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond; il leur en ôte du moins une bonne partie; une petite calomnie, moins que cela, une légére médisance lui suffit pour ce pieux dessein, c'est le talent qu'il posséde à un plus haut dégré de perfection; il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile; il y a des gens, selon luy, qu'on est obligé en conscience de décrier,& ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il désire la dépoüille; il vient à ses fins sans donner même la peine d'ouvrir la bouche; on lui

parle d'*Eudoxe*, il soûrit, ou il soûpire; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, & il a raison, il en a assez dit.

* Riez, *Zelie*, soyez badine & folâtre à vôtre ordinaire, qu'est devenuë vôtre joye? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respier; riez plus haut, Zelie, éclatez, que sert une meilleure fortune, si elle amene avec soy le sérieux & la tristesse? Imitez les Grands qui sont nez dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cedent à leur tempéramment, suivez le vôtre; ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrémité à l'autre: je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit; je m'en doutois, Zelie, mais croyez-moy, ne laissez pas de rire, & même de me soûrire en passant comme autrefois; ne craignez rien, je n'en seray ni plus libre ny plus familiére avec vous; je n'auray pas une moindre opinion de vous & de vôtre poste, je croiray également que vous êtes riche & en faveur: je suis dé-

vote, ajoûtez-vous ; c'eſt aſſez, Zelie, & je dois me ſouvenir que ce n'eſt plus la ſérénité & la joye que le ſentiment d'une bonne conſcience étale ſur le viſage, les paſſions triſtes & auſtéres ont pris le deſſus & ſe répandent ſur les dehors ; elles menent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion * ſçache encore mieux que la beauté & la jeuneſſe rendre une femme fiére & dédaigneuſe. * Fauſſe dévotion

* L'on a été loin depuis un ſiécle dans les arts & dans les ſciences, qui toutes ont été pouſſées à un grand point de raffinement, juſques à celle du ſalut que l'on a reduite en régle & en méthode, & augmentée de tout ce que l'eſprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus ſublime: la dévotion * & la Géométrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art ; celui qui ne les ſçait pas n'eſt ny devot ny Géometre : les premiers devots, ceux mêmes qui ont été dirigez par les Apôtres, ignoroient ces termes, ſimples gens qui n'avoient que la foy & les œuvres, & qui ſe réduiſoient à croire & à bien vivre. * Fauſſe dévotion

* C'est une chose délicate à un Prince religieux de reformer la Cour, & de la rendre pieuse : instruit jusques où le Courtisan veut lui plaire, & aux dépens de quoy il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolére, il dissimule, de peur de le jetter dans l'hypocrisie ou le sacrilége, il attend plus de Dieu & du tems que de son zéle & de son industrie.

* C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions & de distribuer des graces à un Musicien, à un maître de danse, à un farceur, à un joüeur de flûte, à un flateur, à un complaisant; ils ont un mérite fixe & des talens sûrs & connus qui amusent les Grands, & qui les délassent de leur grandeur ; on sçait que Favier est beau danseur, & que Lorenzani fait de beaux motets: qui sçait au contraire si l'homme dévot a de la vertu ; il n'y a rien pour lui sur la cassette ny à l'épargne, & avec raison, c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit recompensé, exposeroit le Prince à mettre en honneur la dissimulation & la fourberie, & à payer pension à l'hypocrite.

* L'on espere que la devotion de la Cour ne laissera pas d'inspirer la residence.

* Je ne doute point que la vraye dévotion ne soit la source du repos ; elle fait supporter la vie & rend la mort douce, on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

* Chaque heure en soy, comme à nôtre égard est unique; est-elle écoulée une fois, elle a peri entierement, les millions de siecles ne la rameneront pas, les jours, les mois, les années s'enfoncent, & se perdent sans retour dans l'abîme des tems ; le tems même sera détruit ; ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, & il sera effacé : il y a de legeres & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables, qui passent & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joyes, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le tems même aura disparu ? La vertu seule si peu à la mode va au delà des tems.

DE QUELQUES USAGES.

IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de délay de leurs créanciers, ils étoient nobles *.

* Vétérans.

Quelques autres se couchent roturiers & se levent nobles.

Combien de nobles dont le pere & les aînez sont roturiers?

* Tel abandonne son pere qui est connu, & dont l'on cite le greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son ayeul, qui mort depuis long-tems est inconnu & hors de prise; il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, & pour être noble, il ne lui manque que des titres.

* Réhabilitations, mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui des lettres de noblesse, autrefois si François & si usité: se faire réhabiliter suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus

que morale qu'il le ſoit ; qu'à la vérité ſon pere a pû déroger ou par la charruë, ou par la houë, ou par la malle, ou par les livres ; mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ſes ancêtres, & de continuer les armes de ſa maiſon, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de ſa vaiſſelle d'étain : qu'en un mot les lettres de nobleſſe ne lui conviennent plus ; qu'elles n'honnorent que le roturier, c'eſt-à-dire celui qui cherche encore le ſecret de devenir riche.

* Un homme du peuple à force d'aſſurer qu'il a vû un prodige, ſe perſuade fauſſement qu'il a vû un prodige, celui qui continuë de cacher ſon âge, penſe enfin lui-même être auſſi jeune qu'il veut le faire croire aux autres : de même le roturier qui dit par habitude qu'il tire ſon origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il eſt vray qu'il ne deſcend pas, a le plaiſir de croire qu'il en deſcend.

* Quelle eſt la roture un peu heureuſe & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une piéce

honorable, des ſuppôts, un cimier, une deviſe,& peut-être le cry de guerre; qu'eſt devenuë la diſtinction des Caſques & des *Heaumes*? le nom & l'uſage en ſont abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermez; & ceux-cy de tant ou de tant de grilles; on n'aime pas des minuties, on paſſe droit aux couronnes, cela eſt plus ſimple, on s'en croit digne, on ſe les adjuge: il reſte encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de ſe parer d'une Couronne de Marquis, trop ſatisfaits de la Comtale; quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font paſſer de leur enſeigne à leur caroſſe.

* Il ſuffit de n'être point né dans une ville, mais ſous une chaumiere répanduë dans la campagne, ou ſous une ruïne qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être crû noble ſur ſa parole.

* Un bon Gentilhomme veut paſſer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il uſe de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de

disputes sur le rang & les préseances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'HOSIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

* Les Grands en toutes choses se forment & se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont leur condition se trouve chargée, & préférent à cette servitude une vie plus libre & plus commode : ceux qui suivent leur piste observent déja par émulation cette simplicité & cette modestie: tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvénient !

* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer; ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur employ : d'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dés que leur fortune devient meilleure : celuy-cy par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur un nom illustre : celuy-là par le

Mr. Langlois de Rieux.

le changement d'une lettre en une autre se trasvestit, de *Syrus* devient *Cyrus*: plusieurs supriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où il n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portés : il s'en trouve enfin qui nez à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme si la rotures n'étoit pas de tous païs, allongens leurs noms François d'une terminaison étrangére, & croyent que venir de bon lieu c'est venir de loin.

* Le besoin d'argent a reconcilié la noblesse avec la roture & a fait évanoüir la preuve des quatre quartiers.

* A combien d'enfans seroit utile la loi qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit ? mais à combien d'autres seroit-elle contraire ?

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité & par l'autre au simple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble;

franchises, immunitez, éxemptions, privileges : que manque-t'il à ceux qui ont un titre? croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires *se sont faits noble? ils ne sont pas si vains; c'est pour le profit qu'ils en reçoivent : cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y oposent, je dis même à la Communauté.

lestins qui ont acheté une charge de Secretaire du Roi.
* Maison Religieuse Secretaire du Roy.

* Je déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins; si je fais enfins une telle fortune, il y a d'un Geofroy de la Bruyere que toutes les Croniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent GODEFROY DE BOÜILLON à la conquête de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

* Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

* Il y a des choses qui ramenées à

leurs principes & à leur premiere institution sont étonnantes & incompréhensible. Qui peut concevoir en effet que certains Abbez à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la molesse & de la vanité des sexes & des conditions, qui entrent auprés des femmes en concurrence avec le Marquis, & le Fnancier & qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement & dans l'étimologie de leur nom, les peres & les chefs de saints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple; qu'elle force, quel empire, quelle tirannie de l'usage! & sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple Abbé en velours gris & à ramages comme une Eminence; ou avec des mouches & du rouge comme une femme?

* Que les saletez des Dieux, la Venu, le Ganimede, & les autres nuditez du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Eglise, & qui se disent successeurs des Apôtres, le Palais Farnese en est la preuve.

* Les belles chauses le sont moins

hors de leur place; les bienſcances mettent la perfection, & la raiſon met les bienſeances. Ainſi l'on n'entend point une gigue à la chapelle; ni dans un Sermon des tons de théatre, l'on ne voit point d'images profanes * dans les Temples, un CHRIST par exemple, & le jugement de Paris dans le même Sanctuaire; ni à des perſonnes conſacrées à l'Egliſe le train & l'équipage d'un Cavalier.

* Tapiſſerie.

* Déclarerai-je donc ce que je penſe de ce qu'on appelle dans le monde, un beau Salut: la décoration ſouvent prophane, les places retenuës & payées, des * livres diſtribuez comme au théatre, les entrevûës & les rendez-vous frequens le murmure & les cauſeries étourdiſſantes, quelqu'un monté dans une tribune qui y parle familierement, ſéchement, & ſans autre zele que de raſſembler le peuple, l'amuſer, juſqu'à ce qu'un Orcheſtre, le diray-je, & de voix qui concertent depuis long-tems ſe faſſent entendre. Eſt-ce à moy à m'écrier que le zéle de la maiſon du Seigneur me conſume, & à tirer le voile leger qui couvre les myſtéres,

* Le Motet traduit en vers François par *. L. **

témoins d'une telle indécence : quoi ! parce qu'on ne danse pas encore au TT **, me forcera-t'on d'apeller tout ce spectacle, Office d'Eglise.

Les Teatins

* L'on ne voit point faire de vœux ni de pelerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame la plus reconnoissante, d'être plus équitable & moins malfaisant ; d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude & de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bizarre, que de se representer une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle, pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, & qui est déja payé d'avance. Il me semble qu'il faudroit ou fermer les Théatres, ou prononcer moins severement sur l'état des Comédiens.

* Dans ces jours qu'on appelle saints le Moine confesse, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine & ses adhérans : telle femme pieuse sort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilége. N'y a-t'il point dans l'Eglise, une

puissance à qui il apartienne, ou de faire taire le Pasteur, ou de suspendre pour un tems le pouvoir du *Barnabite*?

* Il y a plus de retribution dans les Paroisses pour un mariage que pour un baptême; & plus pour un baptême que pour la confession, l'on diroit que ce soit un tau sur les Sacremens, qui semble par là être apréciés. Ce n'est rien au fond que cet usage; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter; ce sont peut-être des aparences qu'on pourroit épargner aux simples & aux indévots.

† Un Pasteur frais & en parfaite santé, en linge fin & en point de Venise, a sa place dans l'Oeuvre auprés les pourpres & les fourrures, il y acheve sa digestion; pendant que le Feüillant ou le Recollet quitte la cellule & son désert, où il est lié par ses vœux & par la bienséance, pour venir le prêcher, lui & ses oüailles, & en recevoir le salaire, comme d'une piéce d'étoffe. Vous m'interrompés,

M. Hameaux Curé de St. Paul.

& vous dites qu'elle censure! & combien elle est nouvelle & peu attenduë, ne voudriés vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la parole divine, & le pain de l'Evangile? au contraire, je voudrois qui le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les temples, dans les maisons, dans les places, sur lés toits; & qu'il ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poulmons capables de lui mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont attachées: je suis forcé, il est vrai d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçû, qu'il trouve établi, & qu'il laissera à son successeur; mais c'est cet usage bizarre & dénué de fondement & daparence que je ne puis aprouver, & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obséques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance.

* *Tite* par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la premiére qui est vacante: ni ses talens, ni sa doctrine,

ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroissiens ne sçauroient l'y faire asseoir; il naît de dessous terre un autre Clerc * pour la remplir : Tite est reculé ou congédié, il ne s'en plaint pas; c'est l'usage.

* Ecclésiastique

*Moy, dit le Cheffecier, je suis Maître du chœur; qui me forcera d'aller à Matines? mon prédécesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ay reçûë? Ce n'est point, dit l'Ecolatre, mon intérêt qui me mene, mais celui de Prébende; il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au chœur, pendant que le Thrésorier, l'Archidiacre, le Pénitencier & le Grands-Vicaire s'en croient éxempts. Je suis bien fondé, dit le Prévost, à demander la rétribution sans me trouver à l'office; il y a vingt années entiéres que je suis en possion de dormir les nuits, je veux finir comme j'ay commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre; que me serviroit d'être à la tête d'un Chapitre? mon éxemple ne tire point à conséquence. Enfin

c'eſt entr'eux tous à qui ne loüera point Dieu ; à qui fera voir par un long uſage, qu'il n'eſt point obligé de le faire ; l'émulation de ne ſe point rendre aux Ofices divins ne ſçauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches ſonnent dans une nuit tranquille ; & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfans de cœur endort les Chanoines, les plonge dans un ſommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux ſonges ; ils ſe levent tard, & vont à l'Egliſe ſe faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, ſi l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à ſe réſoudre d'eux-mêmes à leur propre felicité, & qu'on ait beſoin de gens d'un certain habit, qui par un diſcours préparé, tendre & pathétique, par de certaines infléxions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en ſueur & qui les jettent dans l'épuiſement, faſſent enfin conſentir un homme Chrétien & raiſonnable, dont la maladie eſt ſans reſſource, à ne ſe point perdre & à faire ſon ſalut.

* La fille d'*Aristippe* est malade & en péril ; elle envoye vers son pere ; veut se reconcilier avec lui & mourir dans ses bonnes graces ; cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t'il de lui-même cette démarche si raisonnable, y entrainera-t'il sa femme ? ne faudra-t'il point pour les remuer tous deux la machine du Directeur?

* Une mere, je ne dis pas qui cede & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Réligieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution : afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

* Un homme jouë & se ruïne : il marie neanmoins l'ainée de ces deux filles de ce qu'il a pût sauver des mains d'un *Ambreville* ; la cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur & une bonne vocation; mais qui n'étoient pas assez riches pour

faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

* Celle qui délibére sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastére pour s'y renfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

* Faire une folie & se marier *par amourette*, c'est épouser *Melite* qui est jeune, belle, sage, œconome, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose, & qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, & tout vôtre fond avec sa dot.

* Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse, & qui méritoit qu'on y pensât: l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise: même table, même demeure, même lit: l'on n'en étoit point quitte pour une pension: avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

* Qu'on évite d'être vû seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée:

qu'on ſente quelque peine à ſe trouver dans le monde avec des perſonnes dont la réputation eſt attaquée, cela n'eſt pas incompréhenſible. Mais quelle mauvaiſe honte fait rougir un homme de ſa propre femme, & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'eſt choiſie pour ſa compagne inſéparable, qui doit faire ſa joye, ſes délices & toute ſa ſociété; avec celle qu'il aime & qu'il eſtime, qui eſt ſon ornement, dont l'eſprit le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur? que ne commence-t'il par rougir de ſon mariage?

Je connois la force de la coûtume, & juſqu'où elle maîtriſe les eſprits, & contraint les mœurs, dans les choſes même les plus dénuées de raiſon & de fondement: je ſens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, d'y paſſer en revûë avec une perſonne, qui ſeroit ma femme.

* Ce n'eſt pas une honte, ny une faute à un jeune homme que d'épouſer une femme avancée en âge; c'eſt quelque fois prudence, c'eſt précaution L'infamie eſt de ſe joüer de ſa bien-

factrice par des traitemens indignes, & qui lui découvrent qu'elle est la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat: si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié ; s'il est permis de tromper ; c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincére. Mais elle vit long-tems: aviez-vous stipulé qu'elle mourut aprés avoir signé vôtre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes ! n'a-t'elle plus aprés ce grand ouvrage qu'à retenir son halaine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë ? a-t'elle tort de vivre? si même vous mourez avant celle dont vous aviez déja reglé les funérailles, à qui vous destiniez la grosse sonnerie & les beaux ornemens, en est-elle responsable ?

* Il y a depuis long-tems dans le monde une maniére * de faire valoir son bien, qui continuë toûjours d'être pratiquée par d'honnêtes gens, & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

* Billets & obligations.

* On a toûjours vû dans la République de certaines charges, qui semblent n'avoir été imaginées la premiere fois, que pour enrichir un seul aux

dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin & sans interruption ; diray-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard ? c'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves, & qui ne les rend pas, ou si elle les rend, c'est par des conduits secrets & souterrains, sans qu'il y paroisse, ou qu'elle en soit moins enflée ; ce n'est qu'aprés en avoir joüi long-tems, & qu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu, autrefois si sur, si réligieux & si inviolable, est devenu avec le tems, & par les soins de ceux qui en étoient chargez, un bien perdu : quel autre sécret de doubler mes revenus & de thésauriser ? entreray-je dans le huitiéme denier, ou dans les aydes ? seray-je avare, partisan au administateur ?

* Vous avez une piéce d'argent, ou même une piéce d'or, ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opére ; faites-en si vous pouvez un amas considérable & qui s'éléve en pyramide, & je me charge du reste : vous n'avez ny naissance ny esprit, ny talens, ny expérience, qu'importe ; ne diminuez

rien de vôtre monceau, & je vous placeray si haut que vous vous couvriez devant vôtre maître si vous en avez; il sera même fort éminent, si avec vôtre métail qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en réglement de Juges, pour une affaire juste, capitale, & où il y va de toute sa fortune; elle sçaura peut-être dans cinq années quels seront ses Juges, & dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

* L'on applaudit à la coûtume qui s'est introduite dans les tribunaux †, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes séches qui établissent leurs causes & le droit de leurs parties; & cette pratique si sévére qui laisse aux Orateurs le régret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, & va faire du Parlement une muette Jurisdiction, on l'autorise par une raison solide &

† Sous le P. Président de Novion.

ſans replique, qui eſt celle de l'expédition; il eſt ſeulement à déſirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle reglât au contraire les bureaux comme les audiences, & qu'on cherchât une fin aux Ecritures, * comme on a fait aux plaidoyers. * Procés par écrit.

* Le devoir des Juges eſt de rendre la juſtice; leur métier de la différer: quelques-uns ſçavent leur devoir, & font leur métier.

* Celui qui ſollicite ſon Juge ne lui fait pas honneur; car ou il ſe défie de ſes lumiéres, & même de ſa probité; ou il cherche à le prévenir; ou il lui demande une juſtice.

* Il ſe trouve des Juges auprés de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuiſent à une bonne cauſe; & qu'une trop grande affectation de paſſer pour incorruptibles, expoſe à être injuſtes.

* Le Magiſtrat coquet ou galant eſt pire dans les conſéquences que le diſſolu; celui-ci cache ſon commerce & ſes liaiſons, & on ne ſçait ſouvent par où aller juſqu'à lui; celui-là eſt ouvert par mille foibles qui ſont connus, & l'on y arrive par toutes les fem-

mes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la Réligion & la Justice n'aillent de pair dans la République, & que la Magistrature ne consacre les hommes comme la Prêtrise : l'homme de Robe ne sçauroit gueres danser au Bal, paroître aux Théatres, renoncer aux habits simples & modestes, sans consentir à son propre avilissement; & il est étrange qu'il ait falu une loi pour régler son extérieur, & le contraindre ainsi à être grave & plus respecté.

* Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage; & en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un tems de pratique & d'éxercice, qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans conséquence, & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître & durer que par la confusion & le desordre, a ses préceptes; on ne se massacre pas par pelotons & par troupes en raze campagne, sans l'avoir appris, & l'on s'y tuë méthodiquement: il y a l'école de la guerre; où est l'école du Magistrat? Il y a un usage, des loix,

des coûtumes; où eſt le tems, & le tems aſſez long, que l'on employe à les digérer & à s'en inſtruire? L'eſſay à l'apprentiſſage d'un jeune adoleſcent qui paſſe de la férule à la pourpre ; & dont la conſignation a fait un Juge, eſt de décider ſouverainement des vies & des fortunes des hommes.

* La principale partie de l'Orateur, c'eſt la probité ; ſans elle il dégénére en déclamateur, il déguiſe ou il éxagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouſe la paſſion & les haines de ceux pour qui il parle ; & il eſt de la claſſe de ces Avocats, dont le proverbe dit, qu'ils ſont payez pour dire des injures.

* Il eſt vray, dit-on, cette ſomme lui eſt dûë, & ce droit lui eſt acquis: mais je l'attends à cette petite formalité ; s'il l'oublie, il n'y revient plus, & *conſequemment* il perd ſa ſomme, ou il eſt *inconteſtablement* déchû de ſon droit ; or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conſcience de Praticien.

Une belle maxime pour un Palais, utile au pubic, remplie de raiſon, de

ſageſſe & d'équité, ce ſeroit préciſément la contradiction de celle qui dit, que la forme emporte le fond.

* La queſtion eſt une invention merveilleuſe & tout à fait ſûre, pour perdre un innocent qui a la compléxion foible, & ſauver un coupable qui eſt né robuſte.

* Un coupable puni eſt un exemple pour la canaille : * un innocent condamné eſt l'affaire de tous les honnêtes gens.

* Mr. de Langlade mort Innocent aux Galeres.

Je diray preſque de moy, je ne ſeray pas voleur ou meurtrier : je ne ſeray pas un jour puni comme tel, c'eſt parler bien hardiment.

Une condition lamentable eſt celle d'un innocent à qui la précipitation & la procédure ont trouvé un crime, celle même de ſon Juge peut-elle l'être davantage ?

* Mr. de Grandmaiſon Prevôt de la Conneſtablie.

* Si l'on me racontoit qu'il s'eſt trouvé autrefois un Prevôt ou l'un de ces Magiſtrats créez pour pourſuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoiſſoit tous depuis longtems de nom & de viſage, ſçavoir leurs vols, j'entends l'eſpéce, le nombre & la quantité, pénétroit ſi avant

dans toutes ses profondeurs, & étoit si initié dans tous ces affreux mystéres, qu'il sçût rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, & dont il étoit sur le point de faire de l'éclat : que le Parlement intervint dans cette affaire, & fit le procés à cet Officier, je regarderois cet évenement comme l'une de ces choses dont l'histoire se charge, & à qui le tems ôte la croyance; comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits recens, connus & circonstanciez; que une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & passé en coûtume ?

* Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes & infléxibles aux sollicitations du simple peuple; sans nuls égards pour les petits; rigides & severes dans les minuties; qui refusent les petits presens; qui n'écoutent ny leurs parens ny leurs amis, & que les femmes seules peuvent corrompre.

* Il n'est pas absolument impossible, qu'une personne qui se trouve

dans une grande faveur perde un procez.

* Les mourans qui parlent dans leurs testamens, peuvent s'attendre à être écoutez comme des oracles : chacun les tire de son côté, & les interpréte à sa maniere, je veux dire selon ses desirs ou ses interêts.

* Il est vray qu'il y a des hommes dont on peût dire que la mort fixe moins la derniere volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution & l'inquietude;un dépit pendant qu'ils vivent les fait téster, ils s'appaisent, & déchirent leur minute, la voilà en cendre : ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette, que d'almanachs sur leur table, ils les comptent par les années: un second se trouve détruit par un troisiéme,qui est aneanti lui-même par un autre mieux digeré, & celuy-cy encore par un cinquiéme *Olographe*;mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celuy qui a intérêt de le supprimer, il faut qu'il en essuye les clauses & les conditions, car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte,

ſigné de leur main & aprés lequel ils n'ont pas du moins eu le loiſir de vouloir tout le contraire.

* S'il n'y avoit point de teſtamens pour régler le droit des héritiers, je ne ſçay ſi l'on auroit beſoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes; les Juges ſeroient preſque reduits à la triſte fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires: qui voit-on dans les lanternes des Chambres, au Parquet, à la porte ou dans la Salle du Magiſtrat, des héritiers *ab inteſtat*? non, les Loix ont pourvû à leurs partages: on y voit les teſtamentaires qui plaident en explication d'une clauſe ou d'un article, les perſonnes exhéredées, ceux qui ſe plaignent d'un teſtament fait avec loiſir, avec maturité, par un homme grave, habile, conſcientieux, & qui a été aidé d'un bon conſeil: d'un acte où le praticien n'a rien *obmis* de ſon jargon & de ſes fineſſes ordinaires: il eſt ſigné du teſtateur & des témoins publics, il eſt paraphé; & c'eſt en cet état qu'il eſt caſſé & declaré nul.

* *Titius* aſſiſte à la lecture d'un te- Mr Hennequin.

ſtament avec les yeux rouges & humides, & le cœur ſerré de la perte de celuy dont il eſpere recüeillir la ſucceſſion : un article luy donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troiſiéme le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clauſe qui bien entenduë lui accorde une maiſon ſituée au milieu de Paris, comme elle ſe trouve, & avec les meubles; ſon affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux; le moyen de les contenir? il ſe voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de même, il ſe voit une bonne table, & un caroſſe; *y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme*? il y a un codicile, il faut le lire; il fait *Mævius* légataire univerſel, & il renvoye Titius dans ſon Fauxbourg, ſans rentes, ſans titre, & le met à pied : il eſſuye ſes larmes; c'eſt à Mævius à s'affliger.

* La loy qui défend de tuer un homme n'embraſſe-t-elle pas dans cette défenſe, le fer, le poiſon, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent ſervir à l'homicide? La loy qui ôte aux

maris & aux femmes le pouvoir de se donner reciproquement, n'a-t-elle connu que les voyes directes & immédiates de donner ? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes? a-t'elle introduit les fideicommis, ou si même elle les tolére ? avec une femme qui nous est chere & qui nous survit, legue t'on son bien à un ami fidéle par un sentiment de reconnoissance pour lui, ou plûtôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon usage qu'il sçaura faire de ce qu'on lui legue? donne-t'on à celuy que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne, à qui en effet l'on veut donner ? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte, ou de sermens pour former cette collusion; les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent espérer les uns des autres ? & si au contraire la proprieté d'un tel bien est dévoluë au fideicommissaire, pourquoy perd-il sa réputation à le retenir ? sur quoy fonde-t'on la satyre & les vaudevilles ? voudroit-on les comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son maî-

tre lui envoye porter? on auroit tort; y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une liberalité, & à conserver pour soy ce qui est à soy? étrange embarras, horrible poids que le fideicommis! si par la révérence des loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien; si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions, en le rendant à sa veuve, on est confidéntiaire, on blesse la loy: elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être; & il ne me convient pas de dire icy, la loy peche, ny les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques compagnies, tel & tel corps se contestent l'un à l'autre la préséance; le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celui qui cede, & qui sentant son foible juge lui-même en faveur de son concurrent.

**Tiphon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne lui fournit-il point! sa perfection le rend audacieux, il est impunément dans sa Province

tout ce qui lui plaît d'être, assassin, parjure; il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asile: Il faut enfin que le Prince se mêle lui-même de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets; tous mots qui devroient être barbares & intelligibles en nôtre langue: & s'il est vray qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise; comment peuvent-ils être entendus dans le tems de la guerre & d'une misére publique, à la vûë de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siége: où est-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius*? ay-je lû quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*, qu'*Agesilas* ayent fait un chére délicate? je voudrois qu'on ne fist mention de la délicatesse, de la propreté & de la somptuosité des Généraux, qu'aprés n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise; j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

* *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il Mr. Dasservillc.

appelle ses petites commoditez, il leur sacrifie l'usage reçû, la coûtume, les modes, la bienséance; il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont pratiquables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte; il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appétit le porte; il voit faire son lit, quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir? il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un serrurier & d'un menusier, selon ses besoins; pour lui s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher; imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs, & plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent; il en a de

nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, & dont il a presque oublié l'usage; nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de tems & sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garderobe; il n'en fait plus que neuf par la maniére dont il a sçû tourner sa chambre, combien de pas épargnez dans le cours d'une vie! alors l'on tourne la clef, l'on pousse contre, & l'on tire à soy, & une porte s'ouvre, quelle fatigue! voilà un mouvement de trop qu'il sçait s'épargner, & comment, c'est un mistére qu'il ne revele point, il est à la vérité un grand maître pour le ressort & pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe: Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le sécret de monter & de descendre autrement que par l'escalier, & il cherche celui d'entrer & de sortir plus commodément que par la porte.

*Il y a déja long-tems que l'on improuve les Medecins, & que l'on s'en sert; le théatre & la satyre ne tou-

chent point à leurs pensions ; ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlement & dans la Prélature, & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Médecin sera raillé & bien payé.

* Un bon Médecin est celui qui a des remédes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

* La témérité des Charlatans, & leurs tristes succez qui en sont les suites, font valoir la Médecine & les Médecins : si ceux-cy laissent mourir, les autres tuënt.

* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt reméde, & qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains, de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fiévre quarte, de la plurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie, forcez un peu vôtre mé-

moire, nommez une maladie, la premiére qui vous viendra en l'esprit, l'hémoragie, dites-vous ? il la guérit: il ne ressuscite personne, il est vray, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude, & ce n'est que par hazard que son pere & son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les Médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement; Carro Carri est si sûr de son remede, & de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner; si le mal est incurable, tant mieux, il n'en n'est que plus digne de son application & de son remede; commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contract de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, & ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de vôtre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms vénérables qui imposent aux malades & aux maladies. Vos Médecins, Fagon, & de tou-

tes les facultez, avoüez-le, ne guérissent pas toûjours, ni seurement; ceux au contraire qui ont hérité de leurs peres la médecine pratique, & à qui l'expérience est échûë par succession, promettent toûjours & avec sermens qu'on guérira, qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, & de se porter encore passablemēt bien à l'agonie! la mort surprēd agréablement & sans s'être fait craindre, on la sent plûtôt qu'on n'a sōgé à s'y préparer & à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE! faites régner sur toute la terre le Quinquina & l'Emetique, conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont donnez aux hommes pour prolonger leur vie; observez dans les cures avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait le climat, les tems, les simptomes & les complexions; guérissez de la maniére seule qui convient à chacun d'être guéri; chassez des corps où rien ne vous est caché de leur œconomie les maladies les plus obscures & les plus invéterées; n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables, laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canide*, à *Tri-*

malcion & à *Carpus* la passion ou la fureur des Charlatans.

* L'on souffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*; ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire vérité; & ces gens sont en effet de quelque usage, ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à trés-vil prix ceux qui cherchent à être trompez.

* Que penser de la magie & du sortilége. La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarassans, affirmez par des hommes graves qui les ont vûs, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent; les admettre tous, ou les nier tous, paroît un égal inconvenient, & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses ex-

traordinaires & qui ſortent des communes régles, qu'il y a un parti à trouver entre les ames crédules & les eſprits forts.

* L'on ne peut guéres charger l'enfance de la connoiſſance de trop de langues, & il me ſemble que l'on devroit mettre toute ſon application à l'en inſtruire; elles ſont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude ſi pénible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeuneſſe, ou l'on n'a pas la force de l'embraſſer par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perſéverer; & ſi l'on y perſévere, c'eſt conſumer à la recherche des langues le même tems qui eſt conſacré à l'uſage que l'on en doit faire; c'eſt borner à la ſcience des mots un âge qui veut déja aller plus loin, & qui demande des choſes, c'eſt au moins avoir perdu les premiéres & les plus belles années de ſa vie. Un ſi grand fond ne ſe peut bien faire, que lorſque tout s'imprime dans l'ame naturellement, & profondé-

ment ; que la mémoire est neuve, prompte, & fidéle ; que l'esprit & le cœur sont encore vuides de passions, de soins & de désirs, & que l'on est déterminé à de long travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

* L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée ; c'est le chemin le plus court, le plus sûr & le plus agréable pour tout le genre d'érudition : ayez les choses de la premiére main ; puisez à la source ; maniez, remaniez le texte ; apprenez-le de mémoire ; citez-le dans les occasions ; songez sur tout à en pénétrer le sens dans toute son étenduë & dans ses circonstances ; conciliez un Auteur - original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions ; les premiers Commentateurs se sont trouvez dans le cas où je désire que vous soyez ; n'empruntez leurs lumiéres & ne suivez leurs vûës, qu'où les vôtres seroient trop courtes ; leurs explications

ne ſont pas à vous & peuvent aiſément vous échaper;vos obſervations au contraire naiſſent de vôtre eſprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la converſation, dans la conſultation & dans la diſpute : ayez le plaiſir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultez qui ſont invincibles, où les Commentateurs & les Scoliaſtes eux-mêmes demeurent court, ſi fertiles d'ailleurs, ſi abondans & ſi chargez d'une vaine & faſtueuſe érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ny à eux ny aux autres:achevez ainſi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'eſt la pareſſe des hommes qui a encouragé le pédantiſme à groſſir plûtôt qu'à enrichir les bibliotheques, à faire périr le texte ſous le poids des Commentaires ; & qu'elle a en cela agi contre ſoy-même & contre ſes plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui regle les hommes dans leur maniére de vivre & d'uſer des alimens, la ſanté & le régime ? cela eſt

eſt douteux? une nation entiére mange les viandes aprés les fruits : une autre fait tout le contraire; quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits,& le finiſſent par d'autres , eſt-ce raiſon ? eſt-ce uſage? Eſt-ce par un ſoin de leur ſanté que les hommes s'habillent juſqu'au menton portent des fraiſes & des collets ; eux qui ont eu , ſi long-tems la poitrine découverte ? Eſt-ce par bienſeance , ſur tout dans un tems où ils avoient trouvé le ſecret de paroître nud tout habillez ? & d'ailleurs les femmes qui montrent leur gorge & leurs épaules, ſont-elles d'une compléxion moins délicate que les hommes , ou moins ſujettes qu'eux aux bienſéances? quelle eſt la pudeur qui engage celles-cy à couvrir leurs jambes & preſque leurs pieds , & qui leur permet d'avoir les bras nuds au deſſus du coude?qui avoit mis autrefois dans l'eſprit des hommes qu'on étoit à la guerre ou pour ſe défendre, ou pour attaquer, & qui leur avoit inſinué l'uſage des armes offenſive & défenſives? qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-cy, & pendant qui ſe bottent pour

aller au bal, de soûtenir sans armes & en pourpoint des travailleurs, exposez à tout le feu d'une contrescarpe ? Nos Peres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensez ? & nous-mêmes quels Héros célébrons-nous dans nôtre Histoire ? Un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse.

Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, & si propre pour l'elision, n'a pû le sauver, il a cedé à un autre monosyllabe * & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son declin ; la Poësie le reclame, & nôtre langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour lui dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devroit jamais abandonner ; & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est Françoise. *Moult*, quoique Latin, étoit

* Mais.

dans son tems d'un même mérite, & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *Car* n'a-t-il pas essuyée ; & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sçût quel mot lui substituer? *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue Françoise, il est douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*, celui-cy se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'employe qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux*. *Haine, haineux. Peine, peineux. Fruit, fructueux. Pitié, pitieux. Ioye, jovial. Foi, féal. Cour, courtois. Giste, gisant. Haleine, haleiné. Vanterie, vantart. Mensonge, mensonger. Coûtume, coûtumier.* Comme *part* maintient *partial. Point, pointu* & *pointilleux. Ton, tonnant. Son, sonore. Frein, effrené. Front, effronté. Ris, ridicule. Loy, loyal. Cœur, cor-*

avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a preferé *par conséquent* à *par conséquence*, & *en conséquence* à *en consequent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, & *manieres d'agir* à *façons d'agir*..... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoûtumé* à *souloir*, *convenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *piquer* à *poindre*, *faire ressouvenir* à *ramantevoir*..... Et dans les noms *pensées* à *penser*, un si beau mot, & dont le vers se trouvoit si bien, *grandes actions* à *proüesses*, *loüanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvestié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastére* à *monstier*, *prairies* à *prées*...... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, & rendre une langue plus abondante. L'usage a par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelque lettres, fait *frélater* de *fralater*. *Prouver* de *preuver*. *Profit* de *proufit*. *Froment* de *fourment*. *Profil* de *pourfil*. *Provision* de *pourveoir*. *Promener* de *pourmener*, & *promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait selon l'occasion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de

docile, de *mobile* & de *fertile*, sans y rien changer des genres différens ; au contraire de *vil*, *de vile* ; *subtil*, *subtile*, selon leur terminaison masculins ou feminins. Il a alteré les terminaisons anciennes. De *scel* il a fait *sceau*, de *mantel*, *manteau* ; de *capel*, *chapeau* ; de *coutel*, *couteau* ; de *hamel*, *hameaux* ; de *damoisel*, *damoiseau* ; de *jouvencel*, *jouvenceau* ; & cela sans que l'on voye gueres ce que la langue Françoise gagne à ces differences & ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrés d'une langue que de déférer à l'usage? seroit-il mieux de secoüer le joug de son empire, si despotique? faudroit-il dans une langue vivante écouter la seule raison qui prévient les équivoques, suit la racine des mots, & le raport qu'ils ont avec les langues originaires dont il sont sortis, si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage ?

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour & l'expression, par la clarté & la brieveté du discours, c'est une question souvent agitée, toûjours indécise: on

ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre siécle aux plus célebres de celui-cy, ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pour prononcer juste sur cette matiere oposer siécle à siécle & excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-cy, qu'une tradition nous a conservez, sans nous en marquer le tems ni l'Auteur.

Bien à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs de mescréans monder:
Ja n'est besoin de conter sa vaillance,

Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.
Or quand il eut tout mis en assurance,
De voyager il voulut s'enharder,
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il se sceut de viellesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout décrepite,
Transmué fut par maniére subite
En jeune gars, frais, gratieux & droit.

Grand dommage est que ceci soit sornettes,
Filles connois qui ne sont pas jeunettes,

A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

De cettuy preux-mainte grands clercs ont écrit,
Qu'oncques dangier n'étonna son courage,
Abusé fût par le malin esprit
Qu'il épousa son feminin visage.

Si pitueux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ny de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit trés-honnête langage
De Cetui preux.

Bien-tôt aprés fille de Roi s'éprit
De son amour, qui volentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir,
Et qui des deux bruit plus en ménage,
Ceux qui voudront, si le pourront sçavoir
De Cettuy preux.

DE LA CHAIRE.

LE discours Chrétien est devenu un spectacle; cette tristesse Evangélique qui en est l'ame ne s'y remarque plus; elle est suplée par les avantages de la mine, par les infléxions de la voix, par la regularité du gef-

te, par le choix des mots, & par les longues enumerations : on n'écoute plus sérieusement la parole sainte; c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu ou il y a de l'émulation & des parieurs.

* L'Eloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du Barreau, où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'ont fait régner, & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire ou elle ne doit pas être.

L'on fait assaut de l'éloquence jusqu'au pied de l'Autel, & en la présence des mistérés : celui qui écoute s'établit Juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir ; n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire. L'Orateur plaît aux uns déplait aux autres, & convient avec tous en une chose; que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un aprentif est docile il écoute son maître, il profite de ses leçons, il devient maître : l'homme indocile critique le discours du Prédicateur,

comme le livre du Philosophe, & il ne devient ni Chrêtien, ni raisonnable.

Mr. Le Tourneur mort il y a quelques années. * Jusqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un stile nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la parole divine uniment & familierement, les Orateurs & les declamateurs seront suivis.

* Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithéses, les figures outrées ont fini; les portraits finiront, & feront place à une simple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion.

* Cet homme que je souhaittois impatiemment, & que je ne daignois pas espérer de nôtre siécle, est enfin venu; les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances lui ont applaudi, ils ont, chose incroyable! abandonné la chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncé par cet homme Apostolique *: la ville n'a pas été de l'avis de la Cour; où il a prêché, les Parroissiens ont deserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu, les

* Le P. Seraph. Chap.

Pasteurs ont tenu ferme, mais les oüailles se sont dispersées, & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté: ne sçavois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude: depuis trente années on prête l'oreille aux Rhéteurs, aux Déclamateurs, aux *Enumérateurs*, ont court ceux qui peignent en grand ou en mignature; il n'y a pas long-tems qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuse, quelquefois même si vives & si aiguës qu'elles pouvoient passer pour épigrammes, il les ont adoucies, je l'avouë & ce ne sont plus que des madrigaux: ils ont toûjours d'une necessité indispensable & geometrique trois sujets admirables de vos attentions; ils prouveront une telle chose dans la premiere partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, & cette autre encore dans la troisiéme? ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vé-

rité & c'est leur premier point, d'une autre vérité & c'est leur second point, & puis d'une troisiéme vérité & c'est leur troisiéme point, de sorte que la premiere réfléxion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de vôtre Réligion, la seconde d'un autre principe qui ne l'est pas moins, & la derniere reflexion d'un troisiéme & dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant faute de loisir à une autre fois: enfin pour reprendre & abreger cette division, & former un plan..... encore dites-vous, & quelles préparations pour un discours de trois quarts-d'heure qui leur reste à faire! plus ils cherchent à le digerer & à l'éclaircir.., plus ils m'embroüillent: je vous crois sans peine, & c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même chose, dont ils chargent sans pitié la mémemoire de leurs auditeurs; il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions: comment néanmoins seroit-on converti par de tels Apôtres, si l'on ne peut

qu'à peine les entendre articuler, les suivre & ne les pas perdre de vûë? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, & laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perduës! le tems des Homelies n'est plus, les Basiles, les Chrysostomes ne le rameneroient pas; on passeroit en d'autres Diocéses pour être hors de la portée de leur voix, & de leurs familiéres instructions; le commun des hommes aime les phrases & les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de decider entre un premier & un second point, ou entre le dernier sermon & le pénultiéme.

*Il y a moins d'un siécle qu'un livre François étoit un certain nombre de pages Latines, ou l'on découvroit quelques lignes où quelques mots en nôtre langue. Les passages, les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là; Ovide & Catulle achevoient de decider des mariages & des testamens, & venoient avec les

Pandectes au secours de la veuve & des pupilles : le sacré & le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissez ensembles jusque dans la chaire; S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece parloient alternativement, les Poëtes étoient de l'avis de S. Augustin & de tous les Peres, on parloit Latin & long-tems devant des femmes & des Marguillers, on a parlé Grec, il faloit sçavoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre tems, autre usage ; le texte est encore Latin, tout le discours est François & d'un beau François, l'Evangile même n'est pas cité : il faut sçavoir aujourd'huy trés-peu de chose pour bien prêcher.

* L'on a enfin banni la Scolastique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'instruction & pour le salut du Laboureur ou du Vigneron.

L'Abb Bavyn, les P. P. Souanin la Roche & autres.

* C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un style fleuri, une morale enjoüée, des figures réïterées, des traits brillans & de vives descriptions ; mais

ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Evangile ; il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

* L'Orateur fait de si belles images de certains desordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour & de raffinement dans celui qui peche ; que si je n'ay pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ay besoin du moins que quelque Apôtre avec un style plus Chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

* Un beau Sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses régles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique ; ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait, ny une seule pensée ; ils suivent sans peine l'Orateur dans toutes les énumerations où il se promene comme dans toutes les élevations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

* Le solide est l'admirable discours que celui qu'on vient d'entendre ! les points de réligion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion, y ont été traitez ; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les Auditeurs ! les voilà rendus, ils en sont émûs, & touchez au point de resoudre dans leur cœur sur ce Sermon de *Theodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

L'Abbé Fléchier à présent Evêque de Nismes.

* La morale douce & rélâchée tombe avec celui qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille & qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine sévere, & qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant: il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux états qui doivent la partager ; celui de dire la vérité dans toute son étenduë, sans égards, sans déguisement ; celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, & de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

L'Abbé De Roquette neveu de l'Evêque D'Authun.

* L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes,

qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le ſtyle de la plûpart des Prédicateurs; au lieu de s'unir ſeulement avec les peuples pour bénir le Ciel de ſi rares préſens qui en ſont venus, ils ont entré en ſocieté avec les Auteurs & les Poëtes, & devenus comme eux Panegyriſtes, ils ont encheri ſur les Epîtres Dedicatoires, ſur les Stances & ſur les Prologues; ils ont changé la parole ſainte en un tiſſu de loüanges, juſtes à la vérité, mais mal placées, intereſſées, que perſonne n'éxige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractére; on eſt heureux, ſi à l'occaſion du Héros qu'ils célébrent juſques dans le Sanctuaire, ils diſent un mot de Dieu & du Myſtére qu'ils devoient prêcher: il s'en eſt trouvé quelques-uns qui ayant aſſujetti le ſaint Evangile qui doit être commun a tous, à la préſence d'un ſeul Auditeur, ſe ſont vûs déconcertez par des hazards qui le retenoient ailleurs, n'ont pû prononcer devant des Chrétiens, un diſcours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux; & ont été ſuppléez par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le temps que

de loüer Dieu dans un Sermon précipité.

* *Theodule* a moins réüssi que quelques-uns de ses Auditeurs ne l'appréhendoient, ils sont contens de lui & de son discours; il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'esprit & les oreilles, qui est de flatter leur jalousie.

* Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre, il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

* Si vous êtes d'une certaine qualité, & que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours: il n'y a rien de pire pour sa fortune, que d'être entierement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie.

* L'on a eu de grands Evêchez par un mérite de chaire, qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple prébende.

* Le nom de ce Panegyriste semble gemir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont dif-

tribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les ruës en caractéres monstrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique; quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualitez, celle de mauvais Prédicateur.

* L'oisiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soûtiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

* Devroit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le monde, pour être loüable ou non, & devant le saint Autel, & dans la chaire de la vérité loüé & célébré à ses funérailles? n'y a-t'il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance? pourquoy n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? ce qu'on appelle une oraison

funébre n'est aujourd'huy bien reçûë du plus grand nombre des auditeurs, qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien ; ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus prés d'un éloge profane.

L'Orateur cherche par ses discours un Evéché, l'Apôtre fait des conversions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

* L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour ; vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pû faire, se comparer déja aux VINCENS & aux XAVIERS, & se croire des hommes Apostoliques : de si grands travaux & de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'un Abbaye.

* Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soy-même, je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de cinquante pistoles ; je lui crie inutilement, prenez une scie, *Dioscore*, sciez
Fontier ou bien tournez, ou faites une jante

de roüe, vous aurez vôtre ſalaire, il n'a point fait l'apprentiſſage de tous ces métiers: copiez donc, tranſcrivez, ſoyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point; il veut écrire & faire imprimer; & parce qu'on n'envoye pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui lui plaît, il écriroit volontiers que la Saine coule à Paris, qu'il y a ſept jours dans la ſemaine, ou que le tems eſt à la pluïe; & comme ce diſcours n'eſt ni contre la religion ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre déſordre dans le public que de lui gâter le goût & l'accoûtumer aux choſes fades & inſipides, il paſſe à l'examen, il eſt imprimé, & à la honte du ſiécle comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De même un homme dit en ſon cœur, je prêcheray, & il prêche; le voila en chaire ſans autre talent ny vocation que le beſoin d'un Bénéfice.

auteur du cabinet des Grands.

* Un Clerc mondain ou irréligieux, s'il monte en chaire, eſt déclamateur.

Il y a au contraire des hommes ſaints, & dont le ſeul caractére eſt efficace pour la perſuaſion: ils paroiſ-

sent, & tout un peuple qui doit les écouter est déja émû & comme persuadé par leur présence : le discours qu'ils vont prononcer, fera le reste.

* L'. de MEAUX & le P. BOURDALOUE me rapellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux maîtres dans l'Eloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modéles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

* L'Eloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, est cachée, connuë de peu de personnes & d'une difficile exécution ; quel art en ce genre pour plaire en persuadant ! il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matiéres sont grandes, mais usées & triviales ; les principes sûrs, mais dont les Auditeurs pénétrent les conclusions d'une seule vûë ; il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime ? il y a des mystéres que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une leçon de l'Ecole que par un discours oratoire : la Mora-

le même de la chaire, qui comprend une matiére aussi vaste & aussi diversifiée, que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre; aprés l'invective commune contre les honneurs, les richesses & le plaisir, il ne reste plus à l'Orateur qu'a courir à la fin de son discours & à congédier l'assemblée: si quelquefois on pleure, si on est ému, aprés avoir fait attention au génie & au caractére de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t'on que c'est la matiére qui se prêche elle-même, & nôtre interêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une véritable éloquence, que la ferme poitrine du Missionnaire, qui nous ébranle & qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le Prédicateur n'est point soûtenu comme l'Avocat par des faits toûjours nouveau, par des différens événemens, par des avantures inoüies; il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les présomptions, toutes choses

néanmoins qui élevent le genie, lui donnent de la force & de l'étenduë, & qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent : il doit au contraire tirer son discours d'une source commune, & où tout le monde puise ; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou déclamateur, il ne préche plus l'Evangile ; il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre ; talent rare, & qui passe les forces du communs des hommes : ce qu'ils ont de genie, d'imagination, d'érudition & de mémoire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'Avocat est pénible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fond & de grandes ressources ; il n'est pas seulement chargé comme le Prédicateur d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, & qui avec de médiocres changemens lui font honneur plus d'une fois ; il prononce de graves plaidoyez devant des

des Juges qui peuvent lui imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent; il doit être pret sur la replique, il parle en un même jour dans divers Tribunaux, de différentes affaires; sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les plaideurs; elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes; il ne se met pas au lit, on ne l'essuie point, on ne lui prepare que des rafraichîssemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le féliciter sur l'agréement & sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire: il se délasse du long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues: j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'élo-

quence du Barreau de la fonction de l'Avocat, & l'éloquence de la Chaire du ministére du Prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

* Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'apareil de l'Auditoire: pour un peu de prévention qu'ils aïent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre; avant qu'ils ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt: & le discours fini ils se réveillent pour dire qu'ils a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur: son ouvrage est lû dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet, il n'y a point de rendez-vous publics pour lui aplaudir, encore moins de cabinet pour lui sacrifier tous ses rivaux, & pour l'élever à la Prélature; on lit son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre; on le feüillette, on le dis-

cute on le confronte, ce ne ſont pas des ſons qui ſe perdent en l'air,& qui s'oublient , ce qui eſt imprimé demeure imprimé : on l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impreſſion pour le décrier, & le plaiſir le plus délicat que l'on en tire , vient de la critique qu'on en fait ; on eſt piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même ſouvent juſqu'à apréhender d'en être diverti,on ne quitte ce livre que parce qu'il eſt bon. Tout le monde ne ſe donne pas pour Orateur, les phraſes , les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche, ne ſont pas des choſes qu'on oſe ou qu'on veüille toûjours s'aproprier:chacun au contraire croit penſer bien & écrire encore mieux ce qu'il a penſé; il en eſt moins favorable à celui qui penſe & qui écrit auſſi bien que lui;en un mot le *Sermoneur* eſt plûtôt Evêque que le plus ſolide Ecrivain n'eſt revêtu d'un Prieuré ſimple, & dans la diſtribution des graces, de nouvelles ſont accordées à celui-là, pendant que l'Auteur grave ſe tient heureux d'avoir ſes reſtes.

* S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persécutent, les gens de biens vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractére, de même si certains hommes sujets à se récrier sur le médiocre désaprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau, soit dans la Chaire ou ailleurs, humiliez-vous on ne peut guéres être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

* Il me semble qu'un Prédicateur devroit faire choix dans chaque discours d'une verité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond & l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées; si retournées, si remaniées & si differentiées, ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beaux monde sçait sa Réligion & ses devoirs, & ne pas aprehender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinez des catéchismes; ce

tems ſi long que l'on uſe à compoſer un long ouvrage, l'employer à ſe rendre ſi maître de ſa matiere, que le tour & les expreſſions naiſſent dans l'action, & coulent de ſource ; ſe livrer aprés une certaine préparation à ſon génie & aux mouvemens qu'un grand ſujet peut inſpirer : qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui reſſemblent mieux à une gageure qu'à un affaire ſérieuſe, qui corrompent le geſte & défigurent le viſage ; jetter au contraire par un bel entouſiaſme la perſuaſſion dans les eſprits & l'allarme dans le cœur ; & toucher ſes Auditeurs d'une toute autre crainte que celle de le voir demeurer court.

* Que celui qui n'eſt pas encore aſſez parfait pour s'oublier ſoi-même dans le miniſtére de la parole ſainte, ne ſe décourage point par les regles auſtéres qu'on lui préſcrit, comme ſi elles lui ôtoient les moyens de faire montre de ſon eſprit, & de monter aux dignités où il aſpire : quel plus beau talent que celui de prêcher apoſtoliquement, & quel autre mérite mieux un Evêché ? FENELON en étoit-

il indigne? auroit-il pût échaper au choix du Prince, que par un autre choix?

DES ESPRITS FORTS.

LEs Esprits forts sçavent-ils qu'on les apelle ainsi par ironie? quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ces connoissances, & quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiére comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t'il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans nôtre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les Etres, qui les a tous faits, & à qui tout se doivent raporter; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont nôtre ame est l'image, & si j'ose dire; une portion comme esprit, & comme immortelle?

* Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions, l'un en reçoit des bonnes, l'autre de mauvaises, c'est à dire que le premier est persuadé & fidéle, & que le second est entêté & corrompu, ainsi l'esprit docile admet la vraye réligion, & l'esprit foible, ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or l'esprit fort ou n'a point de réligion ou se fait une Réligion, donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

* J'apelle mondains terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit & le cœur sont attachez à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limités que ce qu'ils apellent leurs possessions ou leur domaine que l'on mesure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'apuyent sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la vérité, si avec des vûës si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres jusques à Dieu même; si ne s'apercevant point

ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame ils ressentent encore moins combien elle est difficile à assouvir, combien la terre entiere est au dessous d'elle, de qu'elle necessité lui devient un être souverainement parfait qui est DIEU, & quel besoin indispensable elle a d'une réligion qui le lui indique, & qui lui en est une caution sûre. Je comprens au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'incredulité ou l'indifference ; & de faire servir Dieu & la réligion à la politique ; c'est à dire, à l'ordre & à la décoration de ce monde, la seule chose selon eux qui merite qu'on y pense.

* Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de réligion qui leur restoit ; ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magazins, indéterminez sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter, le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférens, elles ont chacu-

ne leur agréement & leur bienséance; ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

* Ils y a des hommes qui attendent à être devots & religieux, que tout le monde se declare impie & libertin; ce sera alors le parti du vulgaire, ils sçauront s'en dégager; la singularité leur plaît dans une matiére si sérieuse & si profonde, ils ne suivent la mode & le traint commun que dans les choses de rien & de nulle suite: qui sçait même s'ils n'ont pas déja mis une sorte de bravoure & d'intrepidité à courir tout le risque de l'avenir; il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étenduë d'esprit, & de certaines vûës, l'on songe à croire comme les sçavans & le peuple.

* L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre *: quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

* Une fille.

* Il faudroit s'éprouver & s'examiner trés-serieusement, avant que de

ſe déclarer eſprit fort ou libertin, afin au moins & ſelon ſes principes de finir comme l'on a vécu; ou ſi l'on ne ſe ſent pas la force d'aller ſi loin, ſe reſoudre de vivre comme l'on veut mourir.

* Toute plaiſanterie dans un homme mourant eſt hors de ſa place ; ſi elle roule ſur de certains chapitres, elle eſt funeſte. C'eſt une extrême miſére que de donner à ſes dépens à ceux que l'on laiſſe le plaiſir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puiſſe être ſur ce qui doit ſuivre la mort, c'eſt une choſe bien ſérieuſe que de mourir : ce n'eſt point alors de badinage qui ſied bien, mais la conſtance.

* Il y a eu de tout tems de ces gens d'un bel eſprit, & d'un agréable litterature ; eſclaves des Grands dont ils ont épouſé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumieres, & contre leur conſcience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, & ils ſemblent les avoir regardez comme leur derniere fin : Ils ont eu honte de ſe ſauver à leurs yeux

de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur, & ils se sont perdus par déference ou par foiblesse. Y a-t'il donc sur la terre des Grands assez grands & des Puissans assez puissans pour mériter de nous que nous croyons, & que nous vivions à leur gré, selon leur goût & leurs caprices; & que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant non de la maniere qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage?

* J'éxigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes regles, qu'ils sçûssent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme sobre, moderé, chaste, équitable prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parleroit du moins sans interêt, mais cet homme ne se trouve point.

* J'aurois une extreme curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point; il me diroit du moins la raison invincible qui a sçû le convaincre.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son éxistence.

* Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent, seul Juge en sa propre cause, ce qui répugne s'il n'est lui-même me la Justice & la Verité, c'est-à-dire s'il n'est Dieu.

* Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point, cela me suffit, & tout le raisonnement du monde m'est inutile; je conclus que Dieu existe: cette conclusion est dans ma nature, j'en ai reçû les principes trop aisément dans mon enfance & je les ai conservé depuis trop na-naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté: mais il y a des esprits qui se defont de ces principes; c'est une grande question s'il s'en trouve de tels, & quand il seroit ainsi, c la prouve seulement, qu'il y a des monstres.

* Latheïsme n'est point: les Grands qui en sont le plus soupçonnez, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas; leur indolence va jusqu'à les rendre froids & indifférens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, & sur les conséquences d'une vraie Réligion: ils ne nient ces choses, ni

ne les accordent ; ils n'y pensent point.

* Nous n'avons que trop de toute nôtre santé, & de toutes nos forces & de tout nôtre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire que la bienséance & la coûtume éxigent de nous, que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanoüir & il meurt; un autre Grand perit insensiblement, & perd chaque jour quelque chose de soi-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! des circonstances si marquées & si sensiblement oposées ne se relevent point, & ne touchent personnes ; les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feüille qui tombe ; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

* Les hommes sont-ils assez bons, assez fidéles, assez équitables, pour

mériter toute nôtre confiance, & ne nous pas faire desirer du moins que Dieu éxistât, à qui nous puissions apeller de leurs jugemens, & avoir récours quand nous en sommes persécutez ou trahis.

* Si c'est le grand & le sublime de la Réligion qui ébloüit, ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles genies & de petits esprits; si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebutte, ils sont à la vérité des esprits forts, & plus forts que tant de grands Hommes si éclairez, si élevez, & neanmoins si fidéles, que les LEONS, les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

* Un Pere de l'Eglise, un Docteur de l'Eglise, quels noms, quelle tristesse dãs leurs écrits! quels secheresse! quelle froide devotion, & peut-être quelle scholastique! disent ceux qui ne les ont jamais lûs: mais plûtôt quel étonnemẽt pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la vérité! s'ils voyent dans leurs ouvrages plus de tour & de délicatesse, plus de politesse & d'esprit, plus de richesse d'expression

& plus de force de raisonnement, des traits plus vifs, & des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plûpart des livres de ce tems, qui sont lûs avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaisir d'aimer la Réligion, & de la voir crûë, soûtenuë, expliquée par de si beaux genies & par de solides esprits! sur tout lorsque l'on vient à connoître, que pour l'étenduë de connoissance, pour la profondeur & la pénétration dans les principes de la pure Philosophie, pour leur application & leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale & des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN, que PLATON & que CICERON.

* L'homme est né menteur; la vérité est simple & ingénuë, & il veut du spécieux & de l'ornement; elle n'est pas à lui, elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire, & dans toute sa perfection, & l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction & la fable: voyez le peuple, il controuve,

il augmente, il charge par grossiereté & par sottise; demandez même au plus honnête homme s'il est toûjours vray dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisemens, où engagent nécessairement la vanité & la legereté, si pour faire un meilleur conte il ne lui échappe pas souvent d'ajoûter à un fait qu'il recite, une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'huy, & presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vûë, la racontent en cent façons différentes, celuy-cy, s'il est écouté, la dira encore d'une maniére qui n'a pas été dite, quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens, éloignez de nous par plusieurs siécles? quel fondement dois-je faire sur les plus graves Historiens? que devient l'histoire? Cesar a-t'il été massacré au milieu du Senat? y a t'il eu un Cesar? quelle consequence, me dites-vous! quels doutes! quelle demande! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse; & je crois même que vous avez raison: je suppose néanmoins que le livre qui fait mention de Cesar, ne soit pas

un livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les Bibliotheques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vrayes ou apocriphes, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soy ces caracteres, qu'il se trouve depuis prés de deux mille ans dans une société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce tems la moindre altération, & qui s'est fait une réligion de le conserver dans toute son intégrité, qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foy pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de Cesar & de sa Dictature; avoüez-le, *Lucille*, vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar.

* Toute Musique n'est pas propre à loüer Dieu, & à être étenduë dans le Sanctuaire; toute Philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses operations, & de ses mysteres: plus cette Philosophie est subtile & ideale, plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses, qui ne demandent

des hommes qu'un ſens droit pour être connuës juſques à un certain point, & qui au delà ſont inexplicables : vouloir rendre raiſon de Dieu, de ſes perfections, & ſi j'oſe ainſi parler, de ſes actions, c'eſt aller plus loin que les anciens Philoſophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs, mais ce n'eſt pas rencontrer ſi juſte ; c'eſt creuſer long-tems & profondément, ſans trouver les ſources de la vérité : dès qu'on a abandonné les termes de bonté, de miſericorde, de juſtice & de toute-puiſſance, qui donnent de Dieu de ſi hautes & de ſi aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puiſſe faire, il faut recevoir les expreſſions ſeches, ſteriles, vuides de ſens, admettre les penſées creuſes, écartées des notions communes, ou tout au plus les ſubtiles & les ingenieuſes, & à meſure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Metaphyſique, perdre un peu de ſa Religion.

* Juſques où les hommes ne ſe portent-ils point par l'intérêt de la Religion, dont ils ſont ſi peu perſuadez, & qu'ils pratiquent ſi mal ?

* Cette même Religion que les hommes defendent avec chaleur & avec zele contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mêmes dans leur esprit par des sentimens particuliers, ils y ajoûtent, & ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation, qu'elle vit sous un même culte; & qu'elle n'a qu'une seule Religion; mais à parler exactement, il est vray qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

* Deux sortes de gens fleurissent dans les Cours; & y dominent dans divers tems, les libertins & les hypocrites, ceux-là gayement, ouvertement, sans art & sans dissimulation, ceux cy finement, par des artifices, par la cabale: cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excés; ils veulent la gouverner, la posseder seuls, la partager entr'eux & en exclure tout autre; dignitez, charges, postes, bé-

néfices, pensions, honneurs, tout leur convient & ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne ; ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les esperer : une troupe de masques entre dans un bal, ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent encore, ils dansent toûjours, ils ne rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention ; on languit, on seche de les voir danser & de ne danser point ; quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur party & s'en vont.

* Il y a deux espéces de libertins, les libertins, ceux du moins qui croyent l'être, & les hypocrites ou faux dévots, c'est à dire ceux qui ne veulent pas être crûs libertins ; les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs.

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se mocque de Dieu ; parlons de lui obligéamment, il ne croit pas en Dieu.

* Si toute Réligion est une crainte respectueuse de la Divinité, que

penſer de ceux qui oſent la bleſſer dans ſa plus vive image, qui eſt le Prince !

* Si l'on nous aſſuroit que le motif ſecret de l'Ambaſſade des Siamois a été d'exciter le Roy Trés Chrétien à renoncer au Chriſtianiſme, à permettre l'entrée de ſon Royaume aux *Talapoins*, qui euſſent pénétré dans nos maiſons, pour perſuader leur Réligion à nos femmes, à nos enfans & à nous-mêmes par leurs livres & par leurs entretiens ; qui euſſent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes, où ils euſſent placé des figures de métal pour être adorées ; avec quelles riſées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choſes ſi extravagantes? Nous faiſons cependant ſix mille lieuës de mer pour la converſion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon ; c'eſt-à-dire pour faire trés-ſérieuſement à tous ces peuples des propoſitions qui doivent leur paroître trés-folles & trés-ridicules: ils ſupportens néanmoins nos Réligieux & nos Prêtres : ils les écoutent quelquefois, leur laiſſent bâtir leurs Egliſes, & faire leurs miſſions : qui fait cela en

eux & en nous ; ne seroit-ce point la force de la vérité ?

* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblez à sa porte, qui y reçoivent leurs portions : qui ne sçait pas au contraire des miséres plus sécrettes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immédiatement & par ses secours ou du moins par sa médiation. De même il n'est pas donné à tous de monter en Chaire, & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catéchiste la parole sainte ; mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire, & à ramener par de douces & insinuantes conversations, à la docilité. Quand on ne seroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre ni lui être un fardeau inutile.

* Il y a deux mondes ; l'un où l'on séjourne peu, & dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bien-tôt entrer pour n'en jamais sortir : la faveur, l'autorité, les amis, la haute reputation, les grands biens servent pour le premier monde ; le mé-

pris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

* Qui a vécu un seul jour, a vécu un siécle ; même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'huy que demain: il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-àdire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant impatient de la nouveauté n'est point curieux sur ce seul article; né inquiet & qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toûjours : ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sçait, la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde : il faut tout le sérieux de la Religion pour le réduire.

* Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toûjours vivre: aprés avoir medité profondément ce que c'est que de voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennuy, à la maladie; ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la santé, que pour les voir changer in-

violablement, & par la revolution des temps en leurs contraires, & être ainsi le joüet des biens & des maux, l'on ne sçauroit gueres à quoy se resoudre. La nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choisir; & la mort qu'elle nous rend nécessaire, est encore adoucie par la Réligion.

* Si ma Réligion étoit fausse, je l'avouë, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer, il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris: quelle Majesté, quel éclat des mystéres! quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siécles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérez qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même vérité soûtient dans l'éxil, dans les fers, contre la vûë de la mort & du dernier supplice! prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance,

naiſſance, y a-t'il eu rien de ſemblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me ſéduire ; par où échaper ? où aller, ou me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque choſe qui en approche? s'il faut périr, c'eſt par là que je veux périr, il m'eſt plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie ſi ſpécieuſe & ſi entiere : mais je l'ai aprofondi, je ne puis être athée, je ſuis donc ramené & entraîné dans ma Réligion, c'en eſt fait.

* La Réligion eſt vraye, ou elle eſt fauſſe ; ſi elle n'eſt qu'une vaine fiction, voilà ſi l'on veut ſoixante années perduës pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre riſque: mais ſi elle eſt fondée ſur la vérité même, c'eſt alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux; l'idée ſeule des maux qu'il ſe prépare me trouble l'imagination ; la penſée eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en ſuppoſant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet

ſur la vérité de la Réligion ; il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

* Je ne ſçay ſi ceux qui oſent nier Dieu, méritent qu'on s'offre de leur prouver, & qu'on les traite plus ſérieuſement que l'on a fait dans ce chapitre ; l'ignorance qui eſt leur caractére les rend incapables des principes les plus clairs & des raiſonnemens les mieux ſuivis : je conſens neanmoins qu'ils liſent celui que je vais faire, pourvû qu'ils ne ſe perſuadent pas, que c'eſt tout ce que l'on pouvoit dire ſur une verité ſi éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi qui ſuis une fois de n'être plus ; j'ai donc commencé, & je continuë d'être par quelque choſe qui eſt hors de moi, qui durera aprés moi, qui eſt meilleur & plus puiſſant que moi, ſi ce quelque choſe n'eſt pas Dieu, qu'on me diſe ce que c'eſt.

Peut-être que moi qui exiſte, n'exiſte ainſi que par par la force d'une nature univerſelle qui a toûjours été tel-

le que nous la voyons en remontant jusques à l'infinité des tems*: mais cette nature, ou elle est seulement esprit, & c'est Dieu: ou elle est matiere, & ne peut par conséquent avoir créé mon esprit, ou elle est un composé de matiere & d'esprit: & alors ce qui est esprit dans la nature, je l'apelle Dieu.

* Objection ou systeme des libertins.

Peut-être aussi que ce que j'apelle mon esprit, n'est qu'une portion de matiére qui existe par la force d'une nature universelle qui est aussi matiére, qui a toûjours été, & qui sera toûjours telle que nous la voyons, & qui n'est point Dieu*, mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense, & que s'il est matiere, il est nécessairement une matiére qui pense; car l'on ne me persuadera point, qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fait ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi, & qui pense, s'il doit son être & sa conservation à une nature universelle, qui a toûjours été & qui sera toûjours laquelle il reconnoisse comme sa cau-

* Instance des libertins.

se, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble & plus parfaite que ce qui pense; & si cette nature ainsi faite est matiére, l'on doit encore conclure que c'est une matiére universelle qui pense, ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pẽse.

Je continuë & je dis, cette matiére telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimerique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens; & si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constituë les corps, & qui en fait la difference, elle est donc elle même tous ces différens corps; & comme elle est une matiére qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense il s'ensuit qu'elle est telle du moins selon quelques-uns de ce corps, & par une suite necessaire selon tous ces corps, c'est-à-dire qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres par

ties qui l'a composent : c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossiéres, si corporelles qui toutes ensemble sont la matiere universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, & que j'apelle mon esprit ; ce qui est absurde.

Si au contraire cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tout ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matiére, ni perceptible par aucun des sens : si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un être meilleur & plus accompli que ce qui est esprit ; si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, & que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa premiere cause & son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi, & qu'il le trouve encore moins dans la matiére, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms ; Mais cette source originaire de tout esprit,

qui est esprit elle-même, & qui est plus excellente que tout esprit; je l'appelle Dieu.

En un mot je pense, donc Dieu existe; car ce qui pense en moi je ne le dois point à moi-même; parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le dôner une premiére fois, qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant, je ne le dois point à un être qui soit au dessous de moi, & qui soit matiére, puis qu'il est impossible que la matiére soit au dessus de ce qui pense; je le dois donc à un être qui est au dessus de moi, & qui n'est point matiére; & c'est Dieu.

* De ce qu'une nature universelle qui pense exclut de soi généralement tout ce qui est matiére, il suit necessairement, qu'un être particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matiére: car bien qu'un être universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'independance & de capacité qu'un être particulier qui pense, il ne renferme pas neanmoins une plus grande exclusion de matiére; puisque cette exclusion dans

l'un & l'autre de ces deux êtres est aussi grande qu'elle peut être & comme infinie ; & qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matiére, qu'il est inconcevable que Dieu soit matiére : ainsi comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

*Je ne sçai point si le chien choisit ; s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense: quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel & nécessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matiere, je puis aumoins acquiescer à cette doctrine : mais je pense, & je suis certain que je pense; or quelle portion y a-t'il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiére, c'est-à-dire, d'une étenduë selon toutes ses dimensions, qui est longue, large & profonde, & qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense ?

* Si tout est matiére, & si la pensée en moi comme dans tous les autres

gane de l'œil, & entend les sons par l'organe de l'oreille ; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons ; elle n'est que ce qui pense : or comment peut-elle cesser d'être telle ? Ce n'est point par le défaut d'organe, puis qu'il est prouvé qu'elle n'est point matiére ; ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles véritez : elle est donc incorruptible.

* Je ne conçois point qu'une ame de son être infini, & souverainement parfait, doive être anéantie.

* Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre plus propre, & plus orné que les autres terres qui lui sont contiguë ; ici ce sont des compartimens mêlez d'eaux plattes & d'eaux jallissantes, là des allées en palissade qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nort ; d'un côté c'est un bois épais qui défend de tous les Soleils, & d'un autre un beau point de vûë, plus bas une Yvette ou un Lignon qui cou-

loit obſcurément entre les ſaules & les peupliers, eſt devenu un canal qui eſt revêtu ; ailleurs de longues & fraîches avenuës ſe perdent dans la campagne, & annoncent la maiſon qui eſt entourée d'eaux : vous recrierez vous quel jeu du hazard! combien de belles choſes ſe ſont rencontrées enſemble inopinément ! non ſans doute, vous direz au contraire, cela eſt bien imaginé & bien ordonné, il régne ici un bon goût & beaucoup d'intelligence ; je parlerai comme vous, & j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dés le jour même qu'ils ſont en place : qu'eſt-ce pourtant que cette piéce de terre ainſi diſpoſée & où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir ? ſi même toute la terre n'eſt qu'un atome ſuſpendu en l'air, & ſi vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile ; quelque part ſur cet atome, il faut donc que vous ſoyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place; ce-

pendant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles, ne laissez pas de les ouvrir vers le Ciel; qui apercevez vous quelquefois, la Lune dans son plein ? elle est belle alors & fort lumineuse, quoi que sa lumiere ne soit que la réflexion de celle du Soleil; elle paroit grande comme le Soleil; plus grande que les autres Planétes, & qu'aucune des Etoiles; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors : il n'y a rien au Ciel de si petit que la Lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre sa solidité quarante-huit fois, & son diamettre de sept cens cinquante lieuës n'est que le quart de celui de la terre : aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apatence, puis qu'elle n'est gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diamettre de la terre ou que sa distance n'est que de cent mille lieuës. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le Soleil fait dans les espaces du Ciel; car il est certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarãte mille lieuës, ce n'est

par heure que vingt deux mille cinq cens lieuës, & trois-cens soixante & quinze lieuës dans une minutte:il faut néanmoins pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cens fois plus vîte qu'un cheval de poste feroit quatre lieuës par heures, qu'elle vole quatre-ving fois plus legerement que le son, que le bruit, par éxemple du canon & du tonnérre, qui parcourt en une heure deux cens soixante & dix-sept lieuës.

Mais quelle comparaison de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucun. Souvenez-vous seulement du diamétre de la terre, il est de trois mille lieuës, celui du Soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cens mille lieuës; si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie! quelle sa solidité! comprenez-vous bien cette étenduë, & qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil? quel est donc, direz-vous, son éloignement, si long en juge

par son apparence ! vous avez raison, il est prodigieux ; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au Soleil moins de dix mille diamétres de la terre ; autrement moins de trente millions de lieuës ; peut-être y a t'il quatre fois, six fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour d'éterminer cette distance.

Pour aider seulement vôtre imagination à se la representer, supposons une meule de moulin qui tombe du Soleil sur la terre, donnons lui la plus grande vîtesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut ; supposons encore qu'elle conserve toûjours cette même vîtesse sans en acquerir, & sans en perdre ; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire la moitié de l'élevation des plus hautes tours, & ainsi neuf cens toises en une minutte, passons lui mille toises en une minutte pour une plus grande facilité ; mille toise font une demie lieuë commune, ainsi en deux minuttes, la meule fera une lieuë, & en une heure elle en fera trente, & en un jour

elle fera sept cens vingt lieuës ; or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre il lui faudra donc quatre mille cent soixante & six jours, qui sont plus d'onze années pour faire ce voyage : ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moy ; la distance de la terre à Saturne est au moins decuple de celle de la terre au Soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieuës, & que cette pierre employeroit plus de cent dix ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élevation de Saturne élevé vous-même si vous le pouvez, vôtre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au dessus de nos têtes ; le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieuës de diamettre, & par consequent plus de dix-huit cens millions de lieuës de circonférence ; un cheval Anglois qui feroit dix lieuës par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ay pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce monde visible ; ou,

comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hazard, que vous admettez seul pour la cause premiere de toutes choses ; il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez, connoissez le hazard, laissez-vous instruire de toute la puissance de vôtre Dieu. Sçavez-vous que cette distance de trante millions de lieuës qu'il y a de la terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieuës de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux Etoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison ; quelle proportion à la vérité de ce qui se mésure, quelque grande qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas ? on ne connoît point la hauteur d'une Etoile, elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable*, il n'y a plus ni angles, ni sinus, ni paralaxes dont on puisse s'aider: si un homme observoit à Paris une étoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre, ne feroient

pas un angle, & se confondroient en une seule & même ligne, tant la terre entiere n'est pas espace par rapport à cet éloignement; mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus: Si deux Observateurs, l'un sur la terre, & l'autre dans le Soleil, observoient en même-tems une Etoile, les deux rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible: pour concevoir la chose autrement; si un homme étoit situé dans une Etoile, nôtre Soleil, nôtre terre, & les trente millions de lieuës qui les séparent, lui paroîtroient un même point; cela est démontré.

On ne sçait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelques voisines qu'elles nous paroissent, les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux; une Etoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queuë de la grande Ourse, à peine la vûë peut elle atteindre à discerner la partie du Ciel qui les separe, c'est comme une Etoile qui paroît double; Si cependant tout l'art

des Aſtronomes eſt inutile pour en marquer la diſtance, que doit-on penſer de l'éloignement de deux Etoiles; qui en effet paroiſſent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raiſon des deux polaire? quelle eſt donc l'immenſité de la ligne qui paſſe d'un polaire à l'autre? & que ſera-ce que le cercle dont cette ligne eſt le diametre? Mais n'eſt-ce pas quelque choſe de plus que de ſonder les abîmes, que de vouloir imaginer la ſolidité du globe, dont ce cercle n'eſt qu'une ſection? Serons-nous encore ſurpris que ces mêmes Etoiles ſi démeſurées dans leur grandeur ne nous paroiſſent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plûtôt que d'une hauteur ſi prodigieuſe elles puiſſent conſerver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vûë? Il n'eſt pas auſſi imaginable combien il nous en échape: on fixe le nombre des Etoiles, oüy de celles qui ſont aparentes; le moïen de cópter qu'on n'apperçoit point? celle par exemple qui compoſent la voye de lair, cette trace lumineuſe qu'on remarque au Ciel dans une nuit ſereine du Nort au Midy, &

qui par leur extraordinaire élevation ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, & qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conception, tournent, roulent autour de ce grain de sable, & traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des Cieux : voulez-vous un autre systeme, & qui ne diminuë rien du merveilleux?la terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers : je me les represente tous ces globes, ces corps effroiables qui sont en marche, ils ne s'embarassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point ; si le plus petit d'eux tous venoit à se démen-

tir & à rencontrer la terre, que deviendroit la terre ? tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, & si paisiblement à nôtre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, & que le vulgaire ne sçait pas s'ils sont au monde. O œconomie merveilleuse du hazard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réüssir ? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine, ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches, dans leurs revolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense, qu'on appelle le monde, aprés les avoir observez, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'huy en deux, en quatre, en vingt-mille ans; voilà mon scrupule, Lucile, si c'est par hazard qu'il observent des regles si invariables, qu'est-ce que l'ordre ? qu'est-ce que la régle ?

Je vous demanderay même ce que

c'est que le hazard : est-il corps, est il esprit ? est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son éxistence particuliere, qui soit quelque part ? ou plûtôt n'est-ce pas une mode, ou une façon d'être ? quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est un hazard ; mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? si par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct mais reflechi ; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie & qu'elle piroüette, concluray-je que c'est par ce même hazard qu'en général la boule est en mouvement ? ne soupçonneray-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soy même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée ? Et parce que les roües d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîtesse, examineray-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte ; mais ni ces roües, ni cette

boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs, & par une puissance qui leur est étrangére : & les corps célestes s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainsi; ils se meuvent cependant; & ce n'est point d'eux mêmes & par la nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fais mouvoir; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposons que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à la vérité qui les met en mouvement, mais on seroit toûjours reçû à demander qui a fait ces corps, cõme on peut s'informer qui a fait ces rouës ou cette boule; & quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui sont liez & enchaînez ensẽble par la figure & la cõfirmatiõ de leurs parties, je prẽdrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet

atome? eſt-il matiére, eſt-il intelligence? a-t'il eu quelque idée de ſoi-même, avant de ſe faire ſoy-même? il étoit donc un moment avant que d'être il étoit, & il n'étoit pas tout à la fois; & s'il eſt auteur de ſon être & de ſa maniére d'être, pourquoy s'eſt-il fait corps plûtôt qu'eſprit? bien plus, cet atome n'a-t'il point commencé? eſt-il éternel, eſt-il infini? ferez vous un Dieu de cet atome.

* Le ciron a des yeux, il ſe retourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire; quand on le met ſur de l'ébene pour le mieux remarquer, ſi dans le tems qu'il marche vers un côté, on lui préſente le moindre fetu, il change de route: eſt-ce un jeu du hazard que ſon criſtalin, ſa retine & ſon nerf optique?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a altérée, au nombre preſque innombrable de petits animaux, dont le microſcope nous fait appercevoir la figure, & qui ſe meuvent avec une rapidité incroïable comme autant de monſtres dans une vaſte mer; chacun de ces animaux eſt plus petit mille

fois qu'un ciron, & néanmoins c'eſt un corps qui vit, qui ſe nourrit, qui croît, qui doit avoir des muſcles, des vaiſſeaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux artéres, & un cerveau pour diſtribuer les eſprit animaux.

Une tache de moiſiſſure de la grandeur d'un grain de ſable, paroît dans le microſcope comme un amas de pluſieurs plantes trés-diſtinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouvers; il y en a quelques-unes qui ſont fanées : de quelle étrange petiteſſe doivent être les racines, & les philtres qui ſéparent les alimens de ces petites plantes! & ſi l'on vient à conſidérer que ces plantes ont leurs graines ainſi que les chênes & les pins; & que ces petits animaux dont je viens de parler, ſe multiplient par voye de génération comme les Elephans & les Baleines, où cela ne mene-t'il point? qui a ſçû travailler à des ouvrages ſi délicats, ſi fins, qui échapent à la vûë des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les Cieux, bien que dans l'autre extrémité? ne ſeroit-ce point

celui qui a fait les Cieux, les astres ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élevation, par la rapidité & l'étenduë de leur course, & qui se jouë de les faire mouvoir ?

* Il est de fait que l'homme joüit du Soleil, des Astres, des Cieux, de leurs influences, commes il joüit de l'air qu'il respire, & de la terre sur laquelle il marche, & qui le soûtient, & s'il faloit ajoûter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vray-semblance, elle y est toute entiére, puisque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre; & que la proportion qui se trouve entr'eux & lui, est celle de la matiére incomparable de sentiment, qui est seulement une étenduë selon, trois dimensions, à ce qui est esprit raison, & intelligence: si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence, puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pou-

voit faire infiniment davantage.

Le monde entier s'il eſt fait pour l'homme, eſt littéralement la moindre choſe que Dieu ait fait pour l'homme, la preuve s'en tire du fond de la Réligion:ce n'eſt donc ni vanité nipréſomption à l'homme, de ſe rendre ſur ſes avantages à la force de la vérité; ce ſeroit en lui ſtupidité & aveuglement de en pas ſe laiſſer cóvaincre par l'enchaînement des preuves dont la Réligion ſe ſert,pour lui faire connoître ſes priviléges, ſes reſſources, ſes eſpérances,pour lui apprendre ce qu'il eſt, & ce qu'il peut devenir: mais la lune eſt habitée, il n'eſt pas du moins impoſſible qu'elle le ſoit; que parlez-vous,Lucile,de laLune,à quel propos? en ſuppoſant Dieu, quelle eſt en effet la choſe impoſſible? vous demandez peut-être ſi nous ſommes les ſeulsdans l'Univers que Dieu ait ſi bien traitez? s'il n'y a point dans lalune, ou d'autres hommes,ou d'autres créatures queDieu ait auſſi favoriſées?vaine curioſité,frivole demande! La terre, Lucile, eſt habitée, nous l'habitons, & nous ſçavons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, nôtre évidence,

nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu & de nous-mêmes ; que ceux qui peuplent les globes celestes, quels qu'ils puissent être s'inquietent pour eux-mêmes, ils ont leurs soins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalitez, sa hauteur, son étenduë, son cours, ses éclipses, tous les Astronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux instrumens, observés la avec plus d'éxactitude: voyez-vous qu'elle soit peuplée, & de quels animaux? ressemblent-ils aux hommes, sont-ce des hommes ; laissez-moi voir aprés vous, & si nous sommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la lune, éxaminons alors s'ils sont Chrétiens, & si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux & nous.

Tout est grand & admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier; ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait supose regle & perfectiõ. Homme vain & presomptueux! faites un vermisseaux que vous foulez aux pieds,

que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible : quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'il craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à vôtre attelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entreprise est forte & au dessus de vous ; essayez seulement de faire un bouffu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, Monarques, Potentats ; sacrées Majestez ! vous ay-je nommez par tous vos superbes noms ? Grands de la terre, tres-hauts, trés-puissans & peut-être bien-tôt, *tout-puissans Seigneurs* ! nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluye, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée ; faites de la rosée, envoyez sur la terre une goute d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature sont populaires : les causes, les principes ne le sont point; demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, deman-

dez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot, tous les tems ne sont qu'un instant, comparez à la durée de Dieu, qui est éternelle: tous les espaces du monde entier, ne sont qu'un point, qu'un leger atome, comparez à son immensité: S'il est ainsi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini? Je demande qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme, qu'est-ce qu'un grain de poussiere qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possede, & qu'il habite? Les méchans prosperent pendant qu'ils vivent, quelques méchans, je l'avouë; la vertu est oprimée & le crime impuni sur la terre, quelquefois, j'en conviens; c'est une injustice, point du tout: il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, & que le crime demeure impuni; il faudroit du moins que ce peu de tems où les bons souffrent, & où les méchans prosperent, eût une durée, & que ce que nous apellons pros-

perité & fortune, ne fût pas une aparence fausse & une ombre vaine qui s'évanoüit; que cette terre, cette atome, où il paroît que la vertu & le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scéne où se doivent passer la punition & les recompenses.

De ce que je pense, je n'infere pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre : or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainsi une action bonne ou mauvaise, & ce qu'on appelle vertu ou crime : que le crime : absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice ; qui le soit sur la terre, c'est un mystére ; supposons pourtant avec l'athée, que c'est injustice ; toute injustice est une negation, ou une privation de justice, donc toute injustice supose justice ; toute justice est une conformité à une souveraine raison, je demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de

trois angles; or toute conformité à la raison est une verité cette conformité, comme il vient d'être dit, a toûjours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles véritez; cette verité d'ailleurs ou n'est point, ou ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance, & c'est Dieu.

Les denoüemens qui découvrent les crimes les plus cachez, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroissent si simples & si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur, & les faits d'ailleurs que l'on en raporte, son en si grands nombre, que s'il plaît à quelques uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils soûtiennent que le hazard de tout tems a passé en coûtume.

* Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre sans exception, soient chacun dans l'abondance, & que rien ne leur manque, j'infere de là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance, & que tout lui manque : il n'y a que deux sortes de richesses, &

ausquelles les deux autres se reduisent, l'argent & les terres; si tous sont riches, qui cultivera les terres, & qui foüillera les mines? ceux qui sont éloignez des mines, ne les foüilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes & minerales, ne pourront pas en tirer des fruits; on aura recours au commerce, & on le suppose : mais si les hommes abondent de biens, & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail; qui transportera d'une region à une autre les lingots, ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravannes? on manquera alors du nécessaire, & des choses utiles; s'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de science, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordinations, reduit les hommes à se servir eux-mémes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle : attire la violence, les injures,

les massacres, l'impunité.

Si vous supofez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le Soleil se leve pour eux sur l'horison, en vain il échauffe la terre & la rend feconde ; en vain le Ciel verse sur elle ses influences ; les fleuves en vain l'arrosent, & repandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance ; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîme profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser foüiller dans leur sein, & en tirer tous les tresors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin raproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie, ceux-ci servent, obéïssent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là joüissent, nourrissent, secourent, protegent, gouvernent ; tout ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

* Mettez l'autorité, les plaisirs & l'oisiveté d'un côté; la dépendance, les soins & la misere de l'autre, ou ces

choses sont déplacées par la malice des homme, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine: une trop grande disproportion, & telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

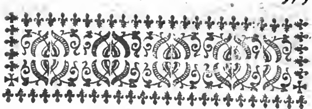
Les extrémitez sont vicieuses, & partent de l'homme: toute compensation est juste & vient de Dieu.

*

Si on ne goûte point ces Caracteres, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de même.

F I N.

DISCOURS
PRONONCÉ
DANS
L'ACADEMIE
FRANÇOISE.



PREFACE.

CEUX qui interrogez sur le discours que je fis à l'Academie Françoise le jour que jeus l'honneur d'y être reçû, ont dit sechement que j'avois fait des caracteres, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moy-même desirer : car le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prevenir en ma faveur que de faire une telle réponse : il ne restoit plus que de sçavoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caracteres dans le discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanoüit dés qu'on sçait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Academicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roy, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la

perſonne à qui il ſuccede, & de l'Academie Françoiſe, de ces cinq éloges il y en a quatre de perſonnels: or je demande à mes cenſeurs qu'ils me poſent ſi bien la différence qu'il y a des éloges perſonnels aux caracteres qui loüent, que je la puiſſe ſentir, & avoüer ma faute; ſi chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'eſt alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner; je dis peut être, puiſque les caracteres, ou du moins les images des choſes & des perſonnes ſont inévitables dans l'oraiſon, que tout Ecrivain eſt Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avoüe que j'ay ajoûté à ces tableaux qui étoient de commande, les loüanges de chacun des Hommes illuſtres qui compoſent l'Academie Françoiſe, & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour menager leur pudeur que pour éviter les caractere je me ſuis abſtenu de toucher à leurs perſonnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ay fait des éloges critiques plus ou moins étendus ſelon que les ſujets qu'ils y ont trai-

cez pouvoient l'exiger. J'ay loüé des Academiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vray, mais je les ay loüez tous, qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoûtent-ils; & qui n'avoit point encore eu d'exemple; je veux en convenir, & que j'ay pris soin de m'écarter des lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si long-tems pour avoir servi à un nombre infini de pareils discours depuis la naissance de l'Academie Françoise: m'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athenes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette sçavante Compagnie? Etre au comble de ses vœux de se voir Academicien: protester que ce jour où l'on joüit pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie: douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraye ou qu'on ait songée: espérer de puiser désormais, à la source des plus pures eaux de l'Eloquence Françoise: n'avoir accepté, n'avoir désiré une telle place que pour profiter des lumiéres de tant de personnes si éclairées: promettre que tout

indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. *Cent autres formules de pareils complimens sont elles si rares & si peu connuës que je n'eusse pû les trouver, les placer & en meriter des applaudissemens?*

Parce donc que j'ay crû que quoy que l'envie & l'injustice publient de l'Academie Françoise, quoy qu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa decadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'huy d'y en remarquer, & que dans cette prévention où je suis je n'ay pas esperé que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ny prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ay-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pû loüer impunément Brutus, Cesar, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient présens, il les a loüez plusieurs fois, il les a loüez seuls, dans le Senat, souvent en présence de leurs ennemis, toûjours devant une compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien

d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en sçauroit avoir l'Academie Françoise : j'ay loüé les Academiciens, je les ay loüez tous, & ce n'a pas été impunément : que me seroit-il arrivé si je les avois blâmez tous ?

Je viens d'entendre, *a dit Théobalde*, une grande vilaine Harangue qui m'a fait baailler vingt fois, & qui m'a ennuyé à la mort : *Voilà ce qu'il a dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, lui & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interêts : Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprés de qui ils ont accés, que je leur avois balbutié la veille un discours ou il n'y avoit ny stile, ny sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraye satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moy, s'acharnerent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces*

en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entenduë, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les Caractéres faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fournit ce qu'il y avoit de plus supportable; ils prononcérent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Préface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.

Ils firent plus; violant les loix de l'Academie Françoise, qui défend aux Academiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confréres, ils lâchérent sur moy deux Auteurs associez à une Gazette * *; Ils les animérent non pas à publier contre moy une satyre fine & ingenieuse, ouvrage trop au dessous des uns & des autres*, facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, *mais à me dire de ces injures grossiéres & personnelles, si difficiles à rencontrer, si péni-*

* Mer. Gal.

bles à prononcer ou à écrire, ſur tout à des gens à qui je veux croire qu'il reſte encore quelque pudeur & quelque ſoin de leur reputation.

Et en verité je ne doute point que le public ne ſoit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croaſſer autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume legere ſe ſont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiſeaux lugubres ſemblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le decry univerſel où tombe néceſſairement tout ce qu'ils expoſent au grand jour de l'impreſſion, comme ſi on étoit cauſe qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être reſponſable de cette médiocrité répanduë ſur leurs ouvrages : s'il s'imprime un livre de mœurs aſſez mal digeré pour tomber de ſoy-même & ne pas exciter leur jalouſie, ils le loüent volontiers & plus volontiers encore ils n'en parlent point ; mais s'ils eſt tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie ; Proſe, Vers, tout eſt ſujet à leur cenſure, tout eſt en proye à une haine implacable qu'ils ont conçûë contre ce qui oſe paroître dans quelque per-

fection, & avec les ſignes d'une approbation publique: on ne ſçait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Deſmarets, & s'ils en ſont crûs, revenir au Pedagogue Chrétien, & à la Cour Sainte: Il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort & d'un ſtile d'airain enfonce ſes traits contre l'avarice, l'excés du jeu, la chicane, la moleſſe, l'ordure & l'hypocriſie, où perſonne n'eſt nommé ny déſigné, où nulle femme vertueuſe ne peut ny ne doit ſe reconnoître; un BOURDALOÜE *en chaire ne fait point de peintures du crime ny plus vives ny plus innocentes, il n'importe*, c'eſt médiſance, c'eſt calomnie. *Voilà depuis quelque temps leur unique ton, celuy qu'ils employent contre les ouvrages de Mœurs qui réüſſiſſent: ils y prennent tout litteralement, ils les liſent comme une hiſtoire, ils n'y entendent ny la Poëſie ni la figure, ainſi ils les condamnent, ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace, où n'y en a-t'il point? ſi ce n'eſt peut-être dans*

leurs écrits. BERNIN *n'a pas manié le marbre, ny traité toutes les figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevez tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisement l'excellence de l'ouvrier: si c'est un cheval, les crins sont tournez d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le joüet du vent, l'œil est ardent, les nazeaux souflent le feu & la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses copistes ny à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de* PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supparter que sans blesser & sans nommer les vicieux on se déclare contre le vice? sont-ce des Chartreux & des Solitaires? sont-ce les Iesuites hommes pieux & éclairez? sont-ce ces hommes réligieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abaies? tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages, en

particulier & en public à leurs récréations, ils en inspirent la lecture à leurs Pensionnaires, à leurs éleves, il en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliothéques; n'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'œconomie du Livre des Caractéres? n'ont-ils pas observé que seize Chapitres qui le composent, il y en a quinze qui s'attachent a découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la cõnoissance de Dieu; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seiziéme & dernier Chapitre, où l'Athéisme est attaqué & peut être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte & les plaintes des libertins: qui sont donc ceux qui osent répéter contre un ouvrage si sérieux & si utile ce continuel refrain, c'est médisance, c'est

calomnie ; *il faut les nommer, ce sont des Poëtes, mais quels Poëtes ? des Auteurs d'Hymnes sacrez ou des Traducteurs de Pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles ? Non ; mais des faiseurs de Stances & d'Elégies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigramme sur une belle gorge, un Madrigal sur une joüissance. Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrêtien. Tels ont été les Théobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux, & dans leur attelier.*

Ils sont encore allez plus loin, car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loüez & si long-tems que chacun des autres Académiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dangereu-

ses de l'endroit de ma Harangue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature, contre leurs plus irréconciliable ennemi, gens peccunieux, que l'excez d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement, mene jusqu'à une froide insolence. je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excitez peut-être par les Théobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les didivers traits qui sont semez dans un uovrage, s'apliquent à découvrir, s'ils le peuvent quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoi qu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier,

entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractéres : & aprés les avoir expliquez à leur maniére, & en avoir crû trouver les originaux, donnent aux public de longues listes, ou comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent déchiffrez, & à l'Ecrivain qui en est la cause : quoy qu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Préface contre toutes ces interprétation, que quelque connoissance que j'ay des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque tems si je devois rendre mon livre public, & à balancer entre le désir d'être utile à ma patrie par mes écrits, & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité; mais puisque j'ay eu la foiblesse de publier ces Caractéres, quelle digue éleveray-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville & qui bien-tôt va gagner la Cour, diray-je sérieusement, & protesteray-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni auteur ny complice dans les clefs qui courent, que

je n'en ay donné aucune, que mes plus familiers amis sçavent que je les leur ay toutes refusées; que les personnes les plus accréditées de la Cour ont desesperé d'avoir mon secret? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soûtenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me representer dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ay pû moy même les forger telles qu'elles sont, & que je les ay vûës? Etant presque toutes différentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes Remarques? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ay jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moy, & être distribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin à Mortaigne & à Belesme, dans les différentes applications sont à la Baillive, à la femme de l'Assesseur, au Président de l'Election, au

Prevôt de la Maréchaussée, & au Prevôt de la Collegiate ? les noms y sont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette icy une vanité sur mon Ouvrage ; je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province : J'ay peint à la vérité d'aprés nature, mais je n'ay pas toûjours songé à peindre celuy-cy ou celle-là dans mon Livre des Mœurs ; je ne me suis point loüé au public pour faire des portraits qui ne fussent pas croïables, & ne parussent feint ou imaginez ; me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ay pris un trait d'un côté & un trait d'un autre ; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ay faits des peintures vraysemblables, cherchant moins à réjoüir les lecteurs par le caractere, ou comme le disent les mécontens, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavouë & que je condamne autant qu'elles le méritent: J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interpretes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet que ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ay voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point; je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toûjours dans la vûë de loüer leur vertu ou leur mérite, j'écris leurs noms en lettres capitales afin qu'on les voye de loin, & que le lecteur ne court pas risque de les manquer: Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux fuyans pour dépaiser ceux qui me lisent, & les

degoûter des applications. Voilà la conduite que j'ay tenuë dans la composition des Caracteres.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & innuyeuse au chef des mécontens, je ne sçay en effet pourquoy j'ay tenté de faire de ce remerciement à l'Academie Françoise un discours oratoire qui eût quelque force & quelque étenduë : de zelez Academiciens m'avoient déja frayé ce chemin, mais ils se sont trouvez en petit nombre, & leur zele pour l'honneur & pour la reputation de l'Academie n'a eu que peu d'imitateurs ; je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoy qu'ils sçachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, qüoy que capables de parler long-tems, & de parler bien.

J'ay pensé au contraire, qu'ainsi que nul artisan n'est aggregé à aucune societé, ny n'a ses lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même, & avec encore plus de bienseance un homme associé à un corps qui ne s'est soû-

tenu & ne peut jamais se soûtenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fist aux yeux de tous, paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer : Il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus regner au Barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Academie Françoise; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ny qui pût rendre cette Compagnie plus celebre, que si au sujet des receptions de nouveaux Academiciens, elle sçavoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juste étenduë, faites de main de maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ay pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un discours éloquent, il me paroit du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelque minutes: car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique

& insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole ; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répanduë, n'a point retentir d'applaudissemens que la Cour ait donnez à la critique qu'on en avoit faite ; s'il a sçû franchir Chantilly écueil des mauvais Ouvrages ; si l'Academie Françoise à qui j'avois appellé comme au Iuge souverain de ces sortes de pièces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-cy, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives ; si elle n'étoit pas en effet composée d'un stile affecté, dur & interrompu, *ny chargée de loüanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Operas, *& dans tant* d'Epîtres Dedicatoires, *il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Ie vois les tems, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la reputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera necessaire que de certaines gens le desapprouvent, qu'ils y ayent baaillé.*

Car voudroient-ils presentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a

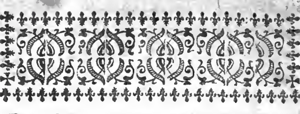
*moins mal réüssi dans le public qu'ils ne l'avoient esperé qu'ils sçavent que deux Libraires ont plaidé * à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavoüer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée : me permetroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit: on sçait que cet homme d'un nom & d'un merité si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçû à l'Academie Françoise, prié, sollicité, persecuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloint supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur resta toûjours avec fermeté: Il leur dit,* qu'il ne pouvoit ny ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moy, & que la préférence qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une véritable peine ; que deux Discours également innocens prononcez dans le même

* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

jour devoient être imprimez dans le même temps : *Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ay citez avoient fait servir les loüanges qu'il leur avoit plû de lui donner, à un dessein formé de médire de moy, de mon Discours & de mes Caractéres; & il me fit sur cette satyre injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes, qu'ils ont crû faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue fole & décriée pour relever celle de mon Collegue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'il ne sont ny courtisans ny dévoüez à la faveur, ny interessez ny adulateurs; qu'au contraire ils sont sincéres, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du stile & des expressions de mon Remerciement à l'Academie Françoise; mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple lui a été favorable : qu'importe,*

ils repliquerent avec constance que le public a son goût, & qu'ils ont le leur: réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout différend: il est vray qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits: car si j'ay un peu de santé avec quelques années de vie, je n'auray plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils mes ouvrages tels, qu'ils puissent toûjours partager les Théobaldes & le public.





DISCOURS PRONONCÉ DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Le Lundi quinziéme Juin 1693.

MESSIEURS,

Il feroit difficile d'avoir l'honneur de fe trouver au milieu de vous, d'avoir devant fes yeux l'Academie Françoife, d'avoir lû l'hiftoire de fon établiffement, fans penfer d'abord à celui à qui elle en eft rédévable, & fans fe perfuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tiffu de loüanges qu'éxigent le dévoir & la coûtu-

me, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ny d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut, peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le Regne de Loüis le Juste, c'est la vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre: Que pourrois-je ajoûter à des faits encore recens & si memorables? Ouvrez son Testament politique, digerez cet ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entiere s'y developpe, l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, l'on y trouve la source & la vraysemblance de tant & de si grands évenemens qui ont parû sous son administration; l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste, a pû agir sûrement & avec succés, & que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Genie fort & ſuperieur il a ſçû tout le fond & tout le myſtére du gouvernement : il a connu le beau & le ſublime du miniſtere ; il a reſpecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance ; il a opoſé des Alliés à des Ennemis ; il a veillé aux interets du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les ſiens ; une vie laborieuſe & languiſſante, ſouvent expoſée, a été le prix d'une ſi haute vertu ; dépoſitaire des treſors de ſon Maître, comblé de ſes bienfaits, ordonnateur, diſpenſateur de ſes Finances, on ne ſçauroit dire qu'il eſt mort riche.

Le croiroit-on, Meſſieurs, cette ame ſérieuſe, & auſtére, formidable aux Ennemis de l'Etat, inexhorable aux factieux, plongée dans la negociation, occupée, tantôt à affoiblir le parti de l'héréſie, tantôt à déconcerter une ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouver le loiſir d'être ſçavante ; a gouté les belles lettres & ceux qui en faiſoient profeſſion. Comparez-vous, ſi vous l'oſez, au grand Richelieu ; Homme dévoüez à la fortune, qui par le ſuccez de vos affaires par-

ticuliéres, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques ! qui vous donnez pour des génies heureux & pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne ſçavez rien, que vous n'avez jamais lû, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des ſciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiſer tout de vôtre fonds, apprenez que le Cardinal de Richelieu a ſçû; qu'il a lû; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qui les a aimez careſſez, favoriſez; qu'il leur a ménagé des priviléges qu'il leur deſtinoit des penſions, qu'il les a réünis à une Compagnie celébre, qu'il en a fait l'Academie Françoiſe. Oüy, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute aſſociation qui ne roule pas ſur les établiſſemens & ſur l'interêt! celle-cy eſt une des penſées de ce grand Miniſtre, né homme d'Etat, dévoüé à l'Etat, eſprit ſolide, éminent, capable dans ce qu'il faiſoit des motifs les plus relevez, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir

jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses meditations & veilles.

Il sçavoit qu'elle est la force & l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison & la fait valoir, qui insinuë aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entiéres, ou la multitude: il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie, quelle est la néceffité de la Grammaire, la base & le fondement des autres sciences, & que pour conduire ces choses à un dégré de perfection qui les rendît avantageuse à la République, il faloit dresser le plan d'une Compagnie, où la vertu seule fût admise, le merite placé, l'esprit & le sçavoir rassemblez par des suffrages, n'allons pas plus loin; voilà, Messieurs, vos principes & vôtre régle, dont je ne suis qu'une exception.

Rapellez en vôtre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse,

rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilez, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution; ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Eglise : il n'y avoit aucun de vos illustres prédecesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée : tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers Maîtres de l'Eloquence Françoise, tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en sçavoir ny en mérite à nul de ceux qui vous ont précedez.

L'un aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par régles & par principes, aussi élégant dans les langues étrangéres que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toûjours parler celui de son païs; il a entrepris, il a fini

une pénible traduction que le plus bel eſprit pourroit avoüer,& que le plus pieux perſonnage devroit déſirer d'avoir faite.

L'autre faire vivre Virgile parmi nous, tranſmet dans nôtre langue les graces & les richeſſes de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable pour y ſuſtituer le vrai-ſemblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la neïveté de tous les deux, il inſtruit en badinant, perſuade aux homme la vertu par l'organe des bêtes, éleve les petits ſujets juſqu'au ſublîme, homme unique dans ſon genre d'écrire, toûjours original, ſoit qu'il invente, ſoit qu'il traduiſe, qui a été au delà de ſes modéles, modéle lui même difficile à imiter.

Celui-ci paſſe Juvenal, atteint Horace, ſemble créer les penſées d'autrui & ſe rendre propre tout ce qu'il manie, il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté & tout le merite de l'invention: ſes vers forts & harmonieux, faits

de génie, quoique travaillé avec art, pleins de traits & de poësie, seront lûs encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers debris; on y remarque une critique sûre, judicieuse, & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient aprés un homme loüé, aplaudit, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui régne sur la scéne, qui s'est emparé de tout le théatre: il ne l'en depossede pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoûtume à en voir faire la comparaison; quelques uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré quelques autres qu'il lui soit égalé; ils en appellent à l'autre siécle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifféremment de tout ce qui rapelle leurs premiéres années, n'aiment peut-être dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si long-tems une envieuse critique & qui l'a fait taire; qu'on ad-

mire malgré soi, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens, Orateur, Historien, Théologien, Philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire? un défenseur de la Réligion, une lumiere de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la posterité; un Pere de l'Eglise. Que n'est-il point? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucherai-je aussi vôtre dernier choix si indigne de vous? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! je m'en souviens, & aprés ce que vous avez entendu, comment ose-je parler, comment daignez-vous m'entendre? avoüons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il précha de génie & sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: toûjours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élevation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse; on est assez

heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit ; on doit être content de soi si l'on emporte ses réflexions, & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre? à qui m'associez-vous?

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le tems & par les bienséances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir loüer chacun de ceux qui composent cette Academie, par des endroits encore plus marquez & par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagez entre vous : Veut-on de diserts Orateurs qui aient semé dans la chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui avec une saine morale aient emploïé tous les tours & toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnitez, les Temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t'on une vaste & profonde litterature qui aille foüiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses

ensevelies dans l'oubli, échapées aux esprits les plus curieux, ignorez des autres hommes, une mémoire, une methode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siecles; cette doctrine admirable vous la possédez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante Assemblée. Si l'on est curieux du don des langues joint au double talent de sçavoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualitez si rares ne vous manquent pas, & sont réünies en un même sujet: si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'expérience, qui par le privilége de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse; d'autres qui placent heureusement & avec succez dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, aprés les avoir employez aux Judiciaires, toûjours avec

une égale réputation; tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le sçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas longtems, reservez seulement toute vôtre attention pour celui qui parlera aprés moi; que vous manque-t'il enfin, vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraison, des Poëtes en tout genre de poësies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes & enjoüées, des imitateurs des anciens, des critiques austéres; des esprits fins, délicats, subtils, ingenieux, propre à briller dans les conversations & dans les cercles; encore une fois à quels hommes, à quels grands sujets m'associez vous?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, aprés qui vous fais-je ce public remerciement? il ne doit pas neanmoins cet homme si loüable & si modeste aprehender que je le louë; si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites vous succeder? à un homme QUI AVOIT

DE LA VERTU.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les loüanges des illustres morts dont ils remplissent la place, hésitent partagez entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les releve, vous aviez choisi en M. l'Abbé de la Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si loüable par le cœur, qui avoit des mœurs si sage & si chrétiennes, qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualitez étoit de bien écrire, de solides vertus, qu'on voudroit celebrer, font passer l.gerement sur son érudition ou sur son éloquence; on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses ouvrages; je preferois en effet de prononcer le discours funebre de celui à qui je succede, plûtôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien héreditaire; si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille qui l'avoit renduë comme

vôtre alliée, puis qu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée & qu'il l'avoit miſe avec l'Academie Françoiſe ſous ſa protection.

Je parle du Chancelier Seguier: on s'en ſouvient comme de l'un des plus grand Magiſtrats que la France ait nourri depuis ſes commencemens: il a laiſſé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les belles lettres, ou dans les affaires, il eſt vrai du moins, & on en convient, qu'il ſurpaſſoit en l'un & en l'autre tous ceux de ſon tems: homme grave & familier, profond dans les déliberations, quoique doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne ſe donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves, ou ſententieux, ce qui eſt plus rare que la ſcience, & peut-être que la probité, je veux dire de la dignité; il ne la devoit point à l'éminence de ſon poſte, au contraire, il l'a annoblit; il a été grand & acredité ſans miniſtere, & on ne voit pas que ceux qui ont ſçû tout réünir en leurs perſonnes, l'ayent effacé.

Vous

Vous le perdîtes il y a quelques années ce grand Protecteur, vous jettâte la vûë autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorez de vous recevoir; mais le sentiment de vôtre perte fut tel que dans les efforts que vous fites pour la reparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à vôtre gloire ; avec quelle bonté,avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il receus!n'en soyons pas surpris,c'est son caractére; le même,Messieurs,que l'on voit éclater dans les actions de sa belle vie,mais que les surprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié de la France,ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la mémoire des choses dont nous nous sommes vûs le plus fortement imprimez ! Souvenons nous de ces jours tristes que nous avons passez dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roi,une gran-

de Rein, le Prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la piété & la réligion avoient poussée jusqu'aux dernieres épreuves de l'adversité, hélas! avoient-ils péri sur la mer ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le sçavions pas; on s'interrogeoit, on se promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient sur un évenemnt si lamantable; ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit apris; & quand ces personnes Roïales à qui l'on prenoit tant d'intérêt, eussent pû échaper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez? ne falloit-il pas une Terre Etrangere où ils pussent aborder, un Roi également bon & puissant qui pût & qui voulût les recevoir? Je l'ai vûë cette réception, spectacle tendre s'il en fut jamais! on y versoit des larmes d'admiration & de joye, ce Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses Camps & de ses Armées il foudroie une ville qui lui résiste, ou qu'il dissipe les Troupes Ennemies du seul bruit de son aproche.

S'il soûtient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes & qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toûjours à l'Ennemi l'esperance de nous troubler par de nouvelles hostilitez. Que d'autres publient, éxaltent ce que ce grand Roi a éxécuté, ou par lui-même, ou par ses Capitaines, durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste & qui les éxercera long-tems. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne, je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions; elles sont connuës, elles lui échapent, on le felicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat, que dit-il? qu'il ne peut être content quand tous le ne sont pas, & qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit : il sçait, Messieurs, que la fortune d'un Roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frōtieres, d'être craint de ses en-

nemis; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possédent. Provinces éloignées, Provinces voisines, ce Prince humain & bienfaisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur; c'est là son attitude: il veut voir vos habitans; vos bergers danser au son d'une flûte champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les loüanges de celui qui avec les paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits la félicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible, qu'il essuye l'inclemence du ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse: voilà son secret, & les vûës qui le font agir, on les penetre, on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils; je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer; qu'on

ne devine point les projets de ce ſage Prince ; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les perſonnes qu'il va placer & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ſes Miniſtres : Il ne ſe décharge pas entierement ſur eux du poids de ſes affaires, luy-même, ſi je l'oſe dire, il eſt ſon principal Miniſtre ; toûjours appliqué à nos beſoins, il n'y a pour luy ny tems de relâche ny heures prévilegiées ; déja la nuit s'avance, les gardes ſont relevées aux avenuës de ſon Palais, les Aſtres brillent aux Ciel & font leur courſe, toute la nature repoſe, privée du jour, enſevelie dens les ombres, nous repoſons auſſi, tandis que ce Roy retiré dans ſon baluſtre veille ſur nous & ſur tout l'Etat ; tel eſt, Meſſieurs, le Protecteur que vous vous étes procuré, celuy de ſes peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illuſtrée par une ſi haute protection ; je ne le diſſimule pas, j'ay aſſez eſtimé cette diſtinction pour deſirer de l'avoir dans toute ſa fleur & dans toute ſon intégrité, je veux dire de la devoir à vôtre ſeul choix,

& j'ay mis vôtre choix à tel prix, que je n'ay pas osé en blesser, pas même en éfleurer la liberté par une importune sollicitation; j'avois d'ailleurs une juste défiance de moy-même, je sentois de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis; j'avois crû entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus: je me sens touché, non de sa déference, je sçais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle, la foule est si grande, la porte est assiége, il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prêt d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui sans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moy leurs

suffrages, qui pouvoit si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toûjours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Academie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de vôtre seule magnificence: il n'y a ny poste, ny credit, ny richesses, ny titres, ny autorité, ny faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ay rien de toutes ces choses, tout me manque; un ouvrage qui a eu quelque succés par sa singularité, & dont les fausses; je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprés des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ay emploiée, & que vous avez reçûë. Quel moyen de me répentir jamais d'avoir écrit.

FIN.





